

Faty DIENG

CHAMBRE 7

Roman



Sénégal
L'Harmattan

Chambre 7

Roman

Faty DIENG

Chambre 7

Roman



© L'Harmattan-Sénégal, 2019
10 VDN, Sicap Amitié 3, Lotissement Cité Police, DAKAR
<http://www.harmattansenegal.com>
senharmattan@gmail.com
senlibrairie@gmail.com
ISBN: 978-2-343-18243-8
EAN: 9782343182438

À mon père El hadji Thierno Abibou Dieng...

Préface

Lire Chambre 7 de Faty Dieng a été un bonheur et une découverte. Dès l'incipit, le dialogue plonge le lecteur dans le système dialogique mis en place l'auteur, laissant la parole aux personnes qui, au fil du récit, s'octroient de plus en plus d'espace et d'étoffe.

Dans cet univers carcéral, Khady Myriam qui « avait soufflé ses 27 bougies » ancienne « rédactrice en chef du quotidien le plus célèbre du pays... Désormais, ... dans cette chambre 7 pour y occuper une place de choix dans le lot des ombres, des frustrées, des victimes, des malheureuses, des malchanceuses, des coupables, des innocentes...» partage plus que la chambre avec Nogaye : « sa voisine qui était condamnée à une peine de 5 ans, avait déjà purgé sa première année. Orpheline de mère à 5 ans, Nogaye avait été élevée par sa grand-mère maternelle tout comme Khady. Une grand-mère qui l'aimait beaucoup d'ailleurs. Mais à 20 ans...elle en était à son troisième mois de grossesse lorsqu' elle avait mis volontairement fin à la vie de l'être qui grandissait en elle. »

A travers le récit de leurs malheurs, le roman de Faty Dieng plonge le lecteur dans le monde de l'inceste, de la trahison et de la violence faite aux femmes. L'enfer n'est pas la prison mais l'espace familial, l'espace professionnel qui contraignent l'être femme à subir pour survivre ou à se révolter pour périr.

Lutter c'est ce qui donne le salut aux personnages de ce roman. Une des forces de ce poignant récit est sa construction qui mêle supra et méta narration, discours et médiatisation du discours. La

narration superpose le récit des personnages à la première personne et celui du narrateur omniscient à la troisième personne. Cette forme hybride donne vie au texte et m'a littéralement saisi tout le long du roman.

La prouesse de l'autrice est d'avoir réussi cette alternance entre troisième et première personne qui s'installe dès l'incipit se poursuit jusqu'à la clause permettant de voir la grande palette technique dont dispose Faty DIENG.

L'auteur est claire dans son optique : la prison prive de tout sauf du droit de dire. C'est ce qui dit Khady : « Il n'y a pas que la parole qui peut nous soulager. J'ai choisi l'acte pour extérioriser mes sentiments. C'est d'ailleurs cela qui m'a emmenée ici. Je te promets que si je ne meurs pas entre temps, tu entendras l'histoire de Khady Myriam Diop dont la vie... se limitait aux humiliations ».

Tout passe par la parole ! Dire pour se sentir bien, dire pour critiquer, dire pour se construire un destin. Écrire pour témoigner : ce roman est engagé !

Le roman de Faty DIENG est comme le voulait Stendhal, un « miroir » mais qu'elle ne traîne pas seulement le long d'un chemin. C'est un miroir qui reflète l'image hideuse de l'hypocrisie sociale qui détruit le destin des enfants qui, comme Khady, se vengent en croquant les études à pleines dents.

Quand j'ai parcouru ce roman, je me suis senti soulagé de lire le narrateur dire la fonction idéologique de son récit : « Elle leva les yeux et fit face à son premier amour. Elle garda le silence et sourit intérieurement. Lui aussi venait de comprendre. Le vase du silence est brisé à jamais. La vérité a éclaté. La brise de ce matin la répandra partout. L'autre combat à gagner, était pour Khady, celui de reconquérir le cœur de son premier amour. Tant pis s'il était divorcé, veuf, ou marié ! Egoïste peut-être, mais c'était comme ça !!! »

La technique de la mise en abîme fait de l'héroïne une romancière dans un roman. Dans la veine de Aminata Sow Fall, Mariama Bâ et Ken Bugul, ce roman est plein d'espoir tout comme je le suis pour l'avenir de la romancière de talent qu'est Faty Dieng. Vivement le prochain...

Dr Massamba GUEYE
« La Bouche de l'Afrique »

1

- Comment te raconter tout cela d'un seul trait, mon amie ? demanda Khady Myriam à Nogaye, sa meilleure amie.
- Vas-y, ma chérie, tu peux y arriver et tu vas y arriver. Tu es une femme très forte, tu sais, l'encouragea celle qui partageait sa petite chambre.

Khady Myriam et Nogaye s'étaient rencontrées dans cette prison pour femmes trois ans auparavant, précisément un matin de mai, le jour où Khady avait soufflé ses vingt-sept bougies. Quand celle-ci venait d'arriver, sa voisine, qui était condamnée à une peine de cinq ans, avait déjà purgé sa première année.

Au début, elles ne se supportaient pas. Nogaye, qui n'arrêtait pas de s'apitoyer sur son sort, trouvait Khady très renfermée et introvertie. Khady trouvait sa voisine très bavarde et extravertie. Pour elle, la vie n'était que choix. Choix que l'individu devait assumer ! Mais au fil du temps, elle avait trouvé Nogaye sympathique, même si elle n'était pas convaincue de son innocence. En plus, elles partageaient une chose toutes les deux : la solitude ! Elles se sentaient terriblement seules. Depuis leur incarcération, personne, que ce soit un parent, un ami

ou une simple connaissance, n'était venu leur rendre visite.

Nogaye, qui était très prolixe, avait raconté son histoire à Khady au bout de trois mois de cohabitation seulement. Une histoire certes différente de celle de Khady, mais c'était son histoire à elle, celle qui l'avait conduite en prison à l'âge de vingt ans.

Cette histoire, Khady la connaissait par cœur pour l'avoir écoutée à maintes reprises. Malgré leur différence d'âge, Nogaye la considérait comme une amie, une confidente. Elle connaissait ses moindres secrets. Tout ce qu'elle avait fait jusqu'ici. C'était la raison pour laquelle Khady Myriam voulait que Nogaye connaisse également son histoire. Mais elle n'avait pas le verbe facile. Elle ne faisait pas partie de ceux qui savaient parler, narrer, se confier. Khady n'était pas Nogaye. Elle était elle-même. Elle ne cherchait pas à être quelqu'un d'autre d'ailleurs. Tout ce qu'elle voulait, c'était mettre son amie à l'aise. Durant sa jeunesse, elle ne faisait qu'observer les autres agir. Au sein de sa propre famille, personne ne lui avait donné l'occasion de parler, à l'exception de sa grand-mère maternelle qui l'aimait bien.

- Écoute, ma Nogaye chérie, je te promets que demain je vais te dire beaucoup de choses. Demain, Khady va confesser !
- Pourquoi pas maintenant ? lui demanda Nogaye, impatiente.
- Parce qu'il fait nuit et j'ai sommeil.

- Ou parce que tu ne veux pas parler ! Tu sais, tant que tu ne parles pas, tu ne seras jamais libérée.
- Il n'y a pas que la parole qui peut nous soulager. J'ai choisi l'acte pour extérioriser mes sentiments. C'est d'ailleurs cela qui m'a amenée ici. Je te promets que si je ne meurs pas entre-temps, tu entendraς l'histoire de Khady Myriam Diop.
- Sur ce, elle se coucha sur son matelas loin d'être propre et confortable, plutôt crasseux.
- Bon, comme tu veux. En tout cas, sache que je suis là si toutefois tu veux parler. Et bonne nuit, lui lança Nogaye, qui commençait à bâiller.
- Bonne nuit à toi aussi, répondit Khady tout en se retournant sur son étroit lit.

Tandis que sa voisine dormait profondément dans ce petit trou à rats où la mauvaise odeur régnait en maître, Khady Myriam méditait. Elle pensait à elle-même, mais surtout au basculement de sa vie.

Hier, elle était une jeune femme pleine d'amertume, certes, mais très responsable et courageuse. Malgré le lourd fardeau qu'elle traînait depuis sa tendre enfance, certaines personnes l'enviaient. Rédactrice en chef du quotidien le plus célèbre du pays, sa décision comptait beaucoup au sein de son organe de presse. Ses articles étaient lus et appréciés.

Désormais, elle était dans cette chambre 7 pour y occuper une place de choix dans le lot des ombres, des

frustrées, des victimes, des malheureuses, des malchanceuses, des coupables, des innocentes... Pour combien de temps ? Elle n'en savait rien.

Pourtant, Khady Myriam Diop n'avait jamais connu le bonheur. Elle avait trop souffert et ne comprenait pas ce qui se passait. Elle s'était posé cette question à plusieurs reprises sans avoir jamais, jamais trouvé de réponse : « Pourquoi moi ? ». C'était la question qu'elle se posait en rêvant, en marchant, en travaillant, bref, tout le temps. C'était son questionnement permanent. En pensant aux moments difficiles qu'elle avait vécus, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues ovales. Pour chasser ses propres malheurs, elle regarda celle qui dormait sur l'autre lit de la chambre.

Orpheline de mère à cinq ans, Nogaye avait été élevée par sa grand-mère maternelle, tout comme Khady. Une grand-mère qui l'aimait beaucoup d'ailleurs. Mais à vingt ans, la jeune femme s'était retrouvée enceinte. Son petit ami, un père de famille deux fois plus âgé qu'elle, avait nié les faits. Nogaye, qui se sentait terriblement frustrée, abandonnée, trahie et en colère, ne voulait pas décevoir et encore moins affronter sa grand-mère qui rêvait, pour elle, d'un mariage de princesse. Elle prit la pire décision de toute sa vie. Elle alla chez tante Arame, la sage-femme de son quartier, un matin de juin. Elle en était à son troisième mois de grossesse lorsqu'elle mit volontairement fin à la vie de l'être qui grandissait en elle. Son désir de mettre fin à sa gestation lui fut fatal.

L'avortement provoqué qu'elle avait subi l'avait conduite à l'hôpital. L'avortement, une petite intervention, délicate, dangereuse, injuste et égoïste parfois. Une vie à peine commencée prend fin. Une autre vie bascule. Celle de la mère, parfois victime, manipulée, désespérée, parfois maîtresse de ces actes.

Quoi qu'il en soit, Nogaye, l'ex-future maman était la seule à avoir payé les pots cassés. Elle n'avait pas agi seule. Malheureusement pour la pauvre jeune femme, sa grand-mère, qui pensait à tout sauf à une grossesse, encore moins à un avortement, avait reçu le choc de sa vie ce jour-là quand le médecin lui avait annoncé ce que sa petite-fille, sa protégée, venait de faire. La grand-mère, une femme éduquée selon les préceptes de l'islam, avait toujours considéré l'avortement comme un crime. Pour elle, toute femme qui avait recours à cet acte ignoble était une meurtrière. Elle avait banni sa petite-fille et ne voulait plus entendre parler d'elle.

Le jour du procès, elle ne s'était même pas déplacée et avait également interdit à son unique fils et à sa belle-fille de mettre les pieds au tribunal. La seule personne que Nogaye avait vue ce jour-là, c'était son père. Un père qui n'avait jamais pris soin d'elle, qui n'avait jamais été là, mais présent le jour où l'on s'y attendait le moins. Après avoir vu et entendu sa fille dire devant tout le monde qu'elle entretenait régulièrement des rapports sexuels avec son amant, le papa, déçu, gêné et amer, avait du mal à regarder son aînée, assise sur le banc des accusés, le banc des

coupables. Dans la famille de la pauvre Nogaye, la sexualité était un sujet tabou quand cela arrangeait le chef de famille. Dans la famille de la pauvre Nogaye, on préférait trouver une belle excuse à un papa irresponsable plutôt que de soutenir une jeune femme naïve, trahie et désemparée.

Le père de Nogaye, un sacré collectionneur de chair fraîche, était loin d'être un saint. Combien de fois Nogaye avait-elle assisté, lorsqu'elle partait voir son géniteur, à des scènes de disputes entre lui et son épouse ? Il trompait sa femme et ne s'en cachait pas. La malheureuse épouse trouvait toujours dans ses affaires des preuves de son infidélité. Entre tickets de restaurants, factures d'hôtels, messages salaces dans son téléphone portable, photos de son mari dans des postures honteuses avec des jeunes filles, préservatifs déjà utilisés..., elle avait fini par se résigner. D'après Nogaye, l'épouse cocue avait fini par arrêter de chercher des preuves. Khady appelait cela « vendre son bonheur au diable » : l'ARGENT.

Connaissant son père, Nogaye n'attendait pas qu'il la juge. Il lui fit ses adieux :

– Que Dieu t'oriente vers le droit chemin, ma fille ! Je ne sais même pas comment tu vas faire pour surmonter tout cela. Tout ce que je sais, c'est que tu vas remonter la pente sans moi, lui avait dit son père juste après le délibéré.

Seule dans sa chambre et laissée à elle-même, la condamnée pleurait. Chaque jour qui passait, sa

douleur s'intensifiait. Mais peu à peu, le souvenir de son père devenait de plus en plus vague. Après tout, il n'avait jamais été présent. À ses yeux, c'était un lâche devenu responsable le temps d'un procès qui ne dura que deux tours d'horloge. Ainsi se consolait la détenue, découragée et lasse des assauts de la vie, de sa vie.

Ah, Nogaye, la naïveté personnifiée ! Khady Myriam avait pitié d'elle et n'était pas en mesure de l'aider. La seule chose qu'elle pouvait faire c'était l'écouter. L'écouter parler, l'écouter exprimer sa colère, l'écouter clamer son innocence, l'écouter réclamer le temps perdu, l'écouter vivre, respirer, l'écouter...

La faible lumière qui se dégageait du couloir fit sursauter Khady. Elle entendit les pas d'un garde pénitentiaire qui apportait le petit-déjeuner. Encore et encore le fameux petit-déjeuner ! Elle comprit qu'elle venait une fois de plus de passer une nuit blanche. Couchée sur le dos, les mains sur sa poitrine, les yeux rivés sur la dalle qui risquait de s'effondrer à tout moment, elle réfléchissait comme à son habitude. Elle avait perdu le sommeil depuis le jour où elle avait mis les pieds dans cette chambre.

Lentement, elle se leva et fit des va-et-vient comme si elle attendait quelqu'un, pendant que sa voisine s'attardait sur son lit. Malgré sa souffrance, son anxiété, Khady était d'une élégance extrême. Elle se débrouillait toujours pour avoir des habits propres. Chaque samedi soir, elle lavait son linge sale dans l'arrière-cour de la prison aménagée à cet effet. C'était tout le contraire de Nogaye, qui ne se préoccupait pas de sa mise. Khady faisait toujours attention à la nourriture, Nogaye mangeait tout ce qui lui tombait entre les mains. Finalement, elle se disait même qu'elle ne voulait plus quitter la prison parce qu'elle ne savait plus où aller. Pour Nogaye, la famille n'avait désormais aucune signification, aucun sens.

Tout en continuant à arpenter la petite pièce, Khady regardait sa voisine qui commençait à prendre son petit-déjeuner sans même se débarbouiller le visage. Se sentant observée discrètement, Nogaye lui lança :

- Alors, mademoiselle fait toujours la fine bouche ? Je me demande bien comment tu as fait pour tenir jusqu'ici, Khady Myriam. Tu touches à peine aux repas.
- Écoute, Nogaye, on ne nous sert pas de repas. D'ailleurs on ne nous a jamais servi de repas ici. Même un chien errant ne voudrait pas de cette nourriture. Regarde-toi, tu manges tout ce qu'on te donne et tu maigris de jour en jour. Ce qui me fait surtout mal, c'est la façon dont on nous les sert, ces fameux « repas ». On nous balance le bol ou le

plateau à travers une porte entrouverte, avec mépris, de façon inhumaine. Combien de fois les gardes ont-ils versé le café sur le pain ? Ils ne sont que de simples gardiens des damnées de la société ou victimes de la vie, peu importe. Ils ne doivent en aucune façon nous juger ou nous punir pour nos actes.

- OK, OK, OK ! Continue comme ça et tu tomberas malade un jour. Tu sais, c'est ce que je faisais avant ton arrivée, mais j'ai vite compris que cela ne pouvait pas continuer. Il faut manger, ne serait-ce que pour remplir ton ventre, prendre des forces et tenir le coup.
- C'est bon, tu as gagné. Maintenant, je vais manger ne serait-ce que pour remplir mon ventre et tenir le coup, répéta-t-elle en riant, tout en prenant place sur l'unique natte de la pièce, à côté de Nogaye.

Elles mangeaient en silence. Khady faillit vomir quand elle goûta à la nourriture balancée négligemment par un garde pénitentiaire à la mine renfrognée. Le petit pain trop sec avait un drôle de goût. Quant au café, il était sans sucre, très mal préparé. Mais elle s'efforçait de manger, rien que pour faire plaisir à Nogaye.

Après le petit-déjeuner, cette dernière, qui n'avait pas oublié les promesses de Khady Myriam, ouvrit le débat.

- Alors miss. Je t'écoute.
- Mais Khady fit semblant de ne pas l'entendre. Pour fuir la conversation comme elle savait si bien le faire, elle commença à poser des questions à sa compagne de chambre.
- Dis Nogaye, comment elle était, la détenue qui était ici avant moi ?
- Qui ? Germaine ? Oh, une vraie bagarreuse ! C'est à cause d'elle que nous prenons les repas dans les chambres maintenant. Avant, tout le monde était autour du bol dans la grande cour. Les gardes pénitentiaires nous appelaient à l'heure de souper. Elle se battait avec tout le monde, en tout cas avec toutes celles qui essayaient de la provoquer.
- Pourquoi ?
- Son mari les a abandonnées, elle et leurs cinq fillettes, pour une autre beaucoup plus jeune. Pour se venger, elle a ébouillanté sa rivale, celle qui lui a chipé son homme. Elle voulait faire du mal à son traître d'époux. Après chaque visite de ses parents et proches, elle piquait une crise. Une vraie hystérique ! Elle déversait sa colère sur tout ce qui bougeait. Un jour, elle a même failli tuer Diatou Selbé, tu la connais ?
- Celle qui a arnaqué les femmes de son quartier avec sa fausse tontine ?
- Exactement !

- Là, je commence à comprendre l'attitude de Germaine. Une vraie mégère, cette Diatou Selbé. L'autre fois, je l'ai vue voler ma corde à linge. Je l'avais oubliée dans les toilettes. Je l'ai prise la main dans le sac, mais elle est trop malhonnête pour reconnaître son erreur. Elle m'a juré que c'était à elle.
- Tu as vu juste. C'est elle qui a commencé avec ses sermons débiles d'ailleurs.
- Quel sermon peut-elle faire à Germaine, elle qui a volé des millions d'honnêtes femmes pour meubler sa maison au lieu de se contenter de ses modestes revenus ? N'importe quoi !
- Ce jour-là, elle s'en est méchamment prise à Germaine :

« Tu sais Germaine, tu n'avais aucun droit de faire du mal à la deuxième femme de ton époux, ni à personne d'ailleurs, car vois-tu, un homme a le droit d'épouser jusqu'à quatre femmes ».

La réplique de Germaine tomba comme un couperet :

« Chez vous, un homme a le droit d'épouser plusieurs femmes, sauf que cette règle ne s'applique pas dans mon monde. Mon mari et moi sommes des chrétiens. Donc, il n'a aucun droit d'épouser une autre femme. Je suis son unique épouse devant Dieu, l'Église et la communauté. En plus, chacune de nous est ici pour une raison bien définie. Je te conseille de trouver une solution qui pourra te faire

sortir de cette misère le plus vite possible au lieu de te mêler de ma vie. »

Diatou Selbé fit comme si elle n'avait pas entendu. Elle continua son discours, sarcastique :

« Les hommes aiment les femmes, qu'ils soient chrétiens, musulmans, bouddhistes, méthodistes ou animistes ou même tout ce que tu veux. Fais-toi à l'idée que tu vas partager ton mari avec au moins trois femmes, bien qu'il soit chrétien. En plus, tu ne dégages aucun feeling qui puisse retenir ton mari. Tu es en partie responsable. Tu n'as pas bien pris soin de lui. Tu es tout sauf coquette et mignonne. Tu ne prends pas bien soin de toi. Regarde-toi, on dirait un garçon manqué. »

Blessée au plus profond d'elle-même et très en colère, Germaine répondit violemment :

« Écoute-moi bien, petite peste, tu n'es qu'une idiote qui essaie toujours de camoufler son amertume. Mais tu t'y prends mal. Tu penses qu'en te mêlant de tout et de rien, qu'en jugeant et qu'en blessant les autres, tu arriveras à surmonter tes épreuves ou à masquer tes lacunes. Oui, tu es une aigrie tout comme moi. Mais tu es si lâche que tu ne veux pas l'assumer. Quand tu parles des hommes et de leur fameux droit d'épouser jusqu'à quatre femmes, ton visage te trahit. Tes traits se durcissent et tu serres trop fort tes mâchoires. Tu es tellement lâche que tu trouves toujours une excuse pour ton mari parce que c'est un coureur de jupons

qui ne le cache aucunement, lui non plus. Il t'a fait croire qu'il était dans son droit de t'humilier en draguant d'autres femmes sous ton nez. Alors tu as agi bêtement, ma pauvre puce. En achetant de nouveaux meubles, de nouvelles fringues avec l'argent de ton groupement, tu pensais pouvoir le ferrer. Tu n'as fait que lui rendre service. Tu as bien meublé sa maison avant de disparaître de sa vue. Maintenant, il peut se la jouer cool avec ses conquêtes. Tu es comme moi : tu es trahie, abandonnée et amère. Depuis combien de temps es-tu ici d'ailleurs ? Trois cent soixante-cinq jours ! Et combien de fois est-il venu te voir ? Une ou deux fois, au maximum trois fois ? Waouh ! Quel méchant garçon, n'est-ce pas ? Tu risques encore de faire beaucoup de trois cent soixante-cinq jours ici, parce que j'ai entendu dire que tant que tu ne paies pas ta dette, l'argent volé, tu ne sortiras pas d'ici. Tu n'as aucun parent qui puisse te tirer d'affaire, tu n'as pas les moyens. Et ton mari refuse de lever le petit doigt pour t'aider. Le pauvre, il n'a que sa maison comme bien et il ne peut pas la vendre pour des raisons que nous connaissons toutes. Même s'il le pouvait, il ne le ferait pas. Il ne t'aime pas assez pour prendre des risques ou faire un tel sacrifice. Donc il va te demander de patienter encore et encore jusqu'à ce que ton association accepte de passer l'éponge. Et ce n'est pas demain la veille, ton pardon ! Oh, oh ! Dix millions, c'est quand même beaucoup, surtout en ces temps de crise ! Qui sait ? Tu vas peut-être finir tes jours ici

ou avec un peu de chance, tu risques de sortir avec un visage ridé et un cœur aussi dur qu'un roc alors que moi, je sais où je vais au moins. J'ai purgé la moitié de ma peine. Je suis déjà fixée sur mon sort. Il me reste une année. Une fois dehors, je saurai comment faire. Tu n'es qu'une ratée ! »

Tout le monde se mit à ricaner sous cape. Et c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Comme une cinglée, Diatou Selbé bondit sur Germaine. Mais celle-ci, plus futée et plus forte qu'elle, eut facilement le dessus. Elle la projeta contre le mur avant de la prendre par le col de son boubou délavé. Ce fut une bagarre d'une rare violence, comme celles qu'on voit dans les films. On criait, on pleurait, on suppliait. Mais Germaine était trop en colère pour nous entendre. N'eût été l'intervention des gardes pénitentiaires, Diatou Selbé allait rendre l'âme cet après-midi-là. Après l'incident, elle a passé plus d'une semaine à l'infirmerie.

La directrice de la prison, paniquée, a pris les devants. De nouvelles chambres furent construites. Chaque détenue devait désormais rester dans son petit coin. Le quartier libre fut interdit. Il fallait me voir, apeurée à l'idée de partager ma chambre avec Germaine. Mais à moi, elle ne faisait rien. Nous n'étions pas très proches. Elle était dans son coin, moi dans le mien. Elle passait ses journées à regarder les photos de ses enfants tout en maugréant et insultant son mari. Je la craignais et elle le savait. Elle était

violente. Le jour de sa sortie, elle m'a uniquement serré la main. Depuis lors, je ne l'ai jamais revue. Elle a peut-être repris le dessus comme elle le disait. Après son départ, j'étais seule jusqu'à ce que tu viennes.

- Elle avait peut-être raison quand elle disait à Diatou Selbé qu'elle allait finir ses jours ici. Parce qu'elle est toujours là, la Diatou.
- Et elle n'est pas près de partir. Elle est toujours restée une mégère. Maintenant qu'il n'y a plus de quartier libre, elle passe tout son temps dans les toilettes à papoter avec tout le monde. Puis, Nogaye ajouta : maintenant, je t'écoute, c'est à ton tour de me raconter ce qui t'a amenée ici.
- Par où veux-tu que je commence, petite curieuse ?
- Par le commencement, c'est plus simple à mon avis, répondit Nogaye en ajustant son pagne jadis vert foncé.
- Tu sais, Nogaye, dit Khady l'air sérieux, nous avons quelque chose en commun.
- Le visage de son interlocutrice s'éclaircit. Puis, Khady poursuivit :
- Moi aussi j'ai été élevée par ma grand-mère maternelle. Mais je ne suis pas orpheline. Ma mère était bien vivante, elle vit toujours, mais elle ne voulait pas de moi. Elle n'a d'ailleurs jamais voulu de moi. En grandissant dans le foyer de mon grand-père maternel, j'ai vite compris que j'étais une enfant naturelle.

Si être mère c'est prendre soin du bébé, se réveiller à n'importe quelle heure de la nuit parce que l'enfant a faim, chaud ou froid, si être mère, c'est être triste, pleurer quand le nourrisson est malade et qu'on ne sait pas de quoi il souffre, si être mère, c'est aimer l'enfant au point que quand il est désespérément souffrant, tu supplies Dieu de t'ôter la vie à condition qu'il allège sa souffrance, si être mère, c'est assister l'enfant, l'aider, l'éduquer, le guider, le nourrir, l'aimer, le défendre, je peux dire que ma grand-mère est mon autre mère, ma vraie mère. Ma mère était comme une mère porteuse, celle qui met au monde et qui disparaît après. Grand-mère était pour moi celle qui a toujours été présente, celle qui a assisté à toutes les étapes de ma vie, à tous les moments. Je l'ai maintes fois vue prier tôt le matin, dans le noir, lorsque je passais un examen. Elle implorait le Bon Dieu de me protéger des personnes mal intentionnées. Elle priait le Tout-Puissant pour qu'Il m'accorde une longue et belle vie.

Ainsi étais-je la petite fille indésirable sauf pour ma grand-mère, qui me défendait à chaque altercation avec mes cousines, les deux filles de mon oncle Moussa. Ma tante, leur mère, trouvait toujours une occasion de me traiter de bâtarde. Mon grand-père me saluait à peine. Mon oncle Moussa me haïssait plus que tout au monde. Quand j'ai eu seize ans, celle qui m'a mise au monde et qui n'a jamais voulu que j'entre dans sa chambre s'est mariée et a ainsi quitté la maison. Elle a épousé un homme aux cheveux poivre

et sel, son seul « prétendant ». Je me demande toujours ce que Maman lui trouvait d'ailleurs. Le bonhomme avait une drôle de façon de s'habiller. Il aimait les couleurs vives, genre vert fluo, rouge sang. Le monsieur avait toujours les clés de sa voiture, son porte-monnaie ou une pile de dossiers entre les mains. Le genre de mec qui veut prouver à tout prix son ascension sociale. Il venait toujours à la maison sur les coups de 17 heures. Il aimait s'installer sur le tabouret de mon oncle Moussa. Il pouvait rester des heures et des heures à raconter des anecdotes, à parler de ses pérégrinations à une femme plus occupée à lire ses thrillers. Ma mère adorait Agatha Christie. Elle possédait une bonne partie de son œuvre. *Le meurtre de Roger Ackroyd* est un roman qu'elle aimait lire particulièrement, je ne sais pour quelle raison. Maman et son prétendant étaient tous les deux très distants. Comment deux êtres diamétralement opposés pouvaient-ils faire connaissance, se fréquenter ? S'unir pour la vie ? Vantard, très prolix, artificiel, tout le contraire de Maman, qui parlait très peu. En y réfléchissant bien, j'ai compris que ma mère a épousé cet homme uniquement parce qu'elle se sentait seule. L'ennui l'embêtait. Ou tout simplement, elle voyait en lui celui qui pouvait la libérer du joug familial plein de mauvais souvenirs. Elle n'en pouvait plus et elle me le faisait payer cher, très cher.

Je ne comprenais pas cette haine viscérale que toute la maisonnée me vouait, plus particulièrement ma propre mère. Le temps passait, on me haïssait. Le

temps passait, on me battait. Le temps passait, je pleurais. Le temps passait, j'avais la rage. Le temps passait, Nogaye, et j'en voulais à tout le monde. Le temps passait, je voulais comprendre. L'envie de connaître mon père m'habitait, m'empêchait de mener une vie tranquille, normale. Ma grand-mère ne voulait pas aborder ce sujet. À chaque fois que je lui posais la question, elle pleurait. C'était sa façon à elle de me décourager. Cela me fendait le cœur de la voir pleurer. J'ai fini par me résigner ou je faisais semblant de me résigner. Pour vaincre ma colère, je passais tout mon temps à étudier. Je me défoulais sur les études. J'étais la meilleure élève de mon école, la meilleure élève de mon lycée. Mes cousines, Ndeye Maguette et Arame, qui avaient à peu près le même âge que moi, en étaient jalouses. J'étais plus âgée d'un an que Ndeye Maguette, l'aînée de mon oncle. J'exhibais mes résultats à la maison, moi, un pur produit de l'école publique. Les études étaient mon passe-temps, mes loisirs, mon hobby... ma vie. Je n'avais pas le droit de regarder la télé comme les enfants de mon âge. Le salon m'était interdit, à moi, la souillure. Il suffisait que je rie aux éclats pour qu'on me rappelle ma condition. Ma vie se limitait aux humiliations, mais ma grand-mère, elle, était fière de moi.

Le temps passait, ma mère ne venait presque plus à la maison. De son union avec son époux naquirent des jumelles. Un jour, l'envie de la voir, l'envie de voir mes sœurs me hanta. Oui, j'avais envie de serrer Maman dans mes bras. J'avais envie de goûter à sa

chaleur. Même si elle me haïssait, je l'aimais profondément, honnêtement. Alors, après le lycée, je suis allée la voir. J'étais jeune à l'époque. J'avais 17 ans. Mais elle m'avait clairement signifié qu'elle ne voulait pas me voir. Que je l'avais assez fait souffrir. Que la vie venait juste de lui donner une chance. Que, pour qu'elle soit heureuse avec sa famille, il fallait que je m'éloigne. J'étais envahissante, encombrante. Quelle injustice ! Ma mère m'a portée dans son ventre malgré elle, mais je ne suis pas de sa famille, je ne fais pas partie de sa famille. Elle oubliait certainement que je n'avais pas demandé à naître. Je n'avais jamais été demanderesse de rien du tout. Une fois rentrée, j'ai vidé toutes les larmes de mon corps. Je ne dis rien à Grand-mère. De toute façon, la distance étant une seconde nature chez Maman, je m'attendais à sa froideur habituelle.

Ma mère, une femme belle, très belle et élégante, trop avare en paroles, en amour, en affection, trop malheureuse. Elle ne riait jamais aux éclats. Ses jumelles lui arrachaient de temps à autre un sourire sournois, assez figé qu'elle seule pouvait afficher. Maman vivait avec un lourd secret. Le poids de son secret lui déchirait le cœur. Elle était meurtrie. Je me disais parfois que c'était à cause de l'homme dont elle ne voulait même pas prononcer le nom : mon père. Je n'en savais rien de toute façon. Impossible de lire dans les pensées obscures de cette femme rageuse.

Je me rappelle encore un jour. Ma grand-mère était allée voir mon grand-père hospitalisé. Mon oncle

Moussa, celui qui n'avait jamais gagné sa vie à la sueur de son front, était venu me trouver dans la chambre où j'étais en train de faire des exercices de mathématiques. Quel fainéant, cet homme ! Je me demande bien comment il aurait fait si son père ne lui avait pas légué une modeste maison qu'il louait à deux familles. Il nourrissait sa progéniture grâce aux trois cent mille francs qu'il percevait chaque mois. Son père, qui a longtemps travaillé dans l'immobilier, s'était arrangé pour lui assurer le minimum. Un toit pour loger sa famille, un autre toit pour nourrir et habiller la même famille. Je disais qu'il m'a violemment battue, sans aucune raison ce jour-là. J'ai encore pleuré.

Je voulais comprendre, encore une fois, pourquoi on me haïssait. Et comme toujours, le mur du silence m'entourait. Ce mur de silence tellement épais qu'il était impossible d'y entrer, ne serait-ce quelques bribes, de l'extérieur. À chaque fois que je tentais de percer le mystère qui m'entourait, c'était la déception. Ma grand-mère, qui m'aimait tant, me défendait tout le temps, mais même si elle le voulait, elle ne pouvait pas me protéger à longueur de journée. Ce qui était étrange, c'était que Grand-mère ne voulait pas me dire la vérité. Elle fuyait le débat. À chaque fois que je manifestais le désir de connaître mon père, elle pleurait. Elle me fixait de ses yeux doux et tristes à la fois en me suppliant de me plier à ce qu'elle qualifiait de « volonté divine ». Je reste convaincue que c'est la

volonté d'une bande d'humains foncièrement méchants, égoïstes.

En grandissant dans ce milieu, je m'étais forgé un caractère hostile. J'étais réfractaire à tout contact, à tout dialogue. Même à l'école, je n'avais pas d'amis, j'étais toute seule dans mon coin. Devant ma grand-mère chérie, je faisais semblant d'accepter ma condition de vie, mais dans le fond, je fulminais. Dans le fond, je ruminais ma colère, mon éternelle colère, dois-je dire. J'étais toujours, toujours et encore enragée. J'étais une victime, je suis toujours une victime d'ailleurs et je crois que je resterai victime, dans une certaine mesure, pour le reste de mes jours. Je suis née pour être une victime.

Un jour encore, ma grand-mère est venue m'annoncer la mort de Grand-père. Ah ! Mame Alpha qui aimait toutes ses petites-filles à l'exception de Khady Myriam, bien sûr, avait rendu l'âme un après-midi de septembre à la suite d'une longue maladie. Il souffrait d'un cancer de la prostate. Comme il me détestait, ce vieux ! Chaque vendredi, après la prière de 14 heures, il offrait des biscuits, de l'argent et des bonbons à tous les bambins de notre quartier, sauf à moi. Au début, quand je voyais les enfants assaillir notre maison, moi aussi je courais directement vers lui. Je tendais innocemment ma petite main, si frêle, mais c'était comme s'il ne me voyait pas, il m'ignorait royalement. Pour lui, je n'avais pas les mêmes droits que les autres enfants issus des liens du mariage. En réalité, mon grand-père ne voyait pas en moi

l'innocente gamine que j'étais. À ses yeux, je n'étais que le fruit d'un péché, un être qui n'avait pas le droit de vivre. J'étais une enfant hors mariage, un *doomu biirël* en langue wolof, pour reprendre ma méchante cousine Arame.

« Combien de fois, je te l'ai dit, petite, je ne veux pas te voir ! Va répondre à ta grand-mère. »

Ah, Grand-mère, quand elle entendait cette phrase, son cœur se fendait. Elle ne se fatiguait jamais de riposter :

« Pourquoi tu es si injuste envers cette enfant qui est ton sang, Alpha Diop ? Pourquoi tu es si injuste envers elle ? Pourquoi tant de méchanceté ? lui demandait-elle.

- Elle n'est pas mon sang, répondait toujours le vieux tout en égrenant son chapelet, allongé sur son hamac que j'appelais *la civière du vieux démon hypocrite et ringard*.
- Oh que si ! On ne choisit pas sa famille. Tu es son grand-père. Malheureusement pour toi. Les gens du quartier disent que tu es un bon musulman, alors comporte-toi comme tel avant qu'il ne soit trop tard. Cette gamine n'a rien fait. Sois quelqu'un de bien avec tous les enfants sans exception parce qu'un enfant n'oublie jamais. Un enfant est en quelque sorte une boîte à souvenirs. »

Ce jour-là, Grand-mère pleurait presque. Après avoir craché ses quatre vérités, elle me prit par la

main et me fit asseoir sur son lit avant de refermer violemment la porte de sa chambre.

« Ma petite, tu es certes très jeune, mais tu es assez intelligente pour comprendre ce que je vais te dire. Et tu me comprends mieux que quiconque dans cette famille. Alors je te demande de ne plus aller chercher des biscuits chez ton grand-père. Si tu en as besoin, je t'en donnerai. Sois toujours digne, ma petite. Ne lui parle plus jamais ! Tu m'entends ? »

En guise de réponse, je hochais la tête, timidement. Depuis ce jour, je ne manquais plus d'amuse-gueule dans ma petite valise. De ce fait, chaque vendredi, lorsqu'il offrait ses friandises aux enfants « légitimes », moi aussi je courais sortir malicieusement les miennes. Je m'asseyais devant la chambre de Grand-mère sur mon banc en bois, je regardais faire le « vieux démon hypocrite et ringard sur sa civière » tout en mangeant moi aussi mes biscuits. Malgré mon jeune âge, je me rendais compte à quel point il était ridicule.

À cause de moi, ses relations avec ma grand-mère étaient devenues tendues, froides. Mes grands-parents faisaient chambre à part. Mame Alpha s'adressait à peine à son épouse. Ses repas, c'était sa bru qui s'en chargeait. Pourtant, en regardant l'album photo de ma mamie, je me suis rendu compte qu'ils se sont aimés tous les deux ou ont fait semblant de s'aimer. Sur les photos, ils étaient toujours ensemble. Tantôt debout, tantôt assis, accompagnés de leurs

deux enfants, ils étaient souriants et semblaient épanouis. Ils formaient le couple parfait, la famille modèle, de l'extérieur du moins. L'album photo que ma grand-mère posait jalousement sur sa table de chevet témoignait d'une histoire trop fragile, artificielle. Le temps et les vicissitudes de la vie ont finalement eu raison de leur idylle.

Comment une famille aussi unie pouvait-elle se disloquer de la sorte ? Dans le fond, je me disais que le fondement de leur histoire n'était pas assez solide. Quand je critiquais l'attitude de Mame Alpha vis-à-vis de son épouse, celle-ci me disait :

« Il arrivera un moment dans la vie où tu sacrifieras tes intérêts pour sauver ton honneur. Tu relégueras ton propre bonheur au second plan, Khady. Tu seras obligée de jouer le jeu, d'accepter de souffrir en silence.

- Jamais, Grand-mère ! C'est hypocrite et malhonnête de se voiler la face, rétorquai-je.
- Se voiler la face fait partie de la vie, mon enfant. Mon raisonnement peut être insensé pour toi. Je peux accepter une chose et son contraire à la fois. Tu comprendras un jour, ma petite-fille adorée. »

En grandissant, je détestais davantage mon grand-père. Et le jour de ses funérailles, j'avais vu mon ennemi numéro un, Oncle Moussa, le grand frère de Maman, la personne que je déteste le plus au monde, souffrir, pleurer pour la première fois. Rien qu'en le voyant triste, j'étais heureuse, au milieu de parfaits

inconnus. Ces proches de ma famille que je voyais occasionnellement étaient pour moi de parfaits étrangers. Contrairement à mon entourage, qui regrettait beaucoup la mort de Grand-père Alpha, moi par contre, je n'éprouvais aucune sensation, aucun sentiment de tristesse, rien. Cela m'était égal qu'il soit mort, enterré, vivant ou malade. J'étais là à sourire et à dire bêtement : « Moins d'ennemis, moins de plans machiavéliques, donc moins de soucis ». Rien qu'en pensant que plus jamais je n'aurais à supporter le regard trop pesant de mon grand-père, j'étais soulagée, en partie.

Après les obsèques de Grand-père, mon oncle était devenu plus calme, moins violent. Et naïvement, je croyais que j'allais connaître la paix. Hélas, cette paix intérieure, je ne la connaîtrai jamais dans ce foyer plein de tension. Durant son veuvage, j'évitais d'aborder le sujet de mon grand-père avec Mame Khady. Mais celle-ci, malgré la tension qu'il y avait eu entre son époux et elle, avait toujours voulu garder de bons souvenirs de celui qui fut son compagnon pendant plusieurs décennies, cinq pour être plus précise. Elle me racontait leurs premières années de mariage, la naissance de mon oncle, l'enfance de Maman. Je ne voulais pas être impolie avec Grand-mère ni lui manquer de respect, en aucun cas, mais je ne retenais rien de ce qu'elle me disait. Je feignais de lui prêter une oreille attentive, mais en réalité, je ne l'écoutais pas. Chez nous, les morts sont des saints ou presque. Je pense que c'est la raison pour laquelle

Mame Khady agissait de la sorte. Je revois son visage. Elle était triste, fatiguée, plutôt déçue par le comportement de son mari.

Quelque temps après les obsèques, mon oncle redevint comme avant : violent, foncièrement méchant. « On a beau chasser le naturel, il revient au galop », dit-on. Cette année-là, j'avais décroché mon bac avec tous les honneurs et la mention Bien. Mes longues et difficiles années d'études venaient d'être sanctionnées par ce sésame si précieux à mes yeux. Cette réussite, ma famille a voulu la rendre amère, très amère, puisque personne n'était content pour moi, sauf Grand-mère bien entendu, d'autant plus que mes cousines avaient échoué, l'aînée au baccalauréat, la cadette à son passage en classe de Seconde. Cette dernière s'était retrouvée avec une moyenne annuelle de 7/20. Toutes les chances étaient pourtant de leur côté pour réussir : une excellente école et de nombreux précepteurs à domicile. Je n'avais rien de tout cela, mais l'envie de réussir m'accompagnait partout, raison pour laquelle personne ne pouvait gâcher mon bonheur d'alors. J'avais passé des nuits blanches à réviser, l'heure était à la récolte des fruits de mon dur labeur.

Je revois encore le regard hostile et envieux de ma tante lorsque je franchis la porte de la maison, toutes dents dehors, l'air triomphant.

« Grand-mère, le bac est en poche avec la mention bien ! », hurlai-je.

Elle était devant sa chambre. Ah oui, elle m'attendait, soulagée, le stress complètement évacué.

« Yérim Fatim Penda, Massata Diop, Makha Diop, Anta Diokoul, Pathé Samba Fall, ma petite-fille à moi, Khady Myriam Diop, je savais que tu allais le décrocher, ce diplôme ! Tu es allée le chercher ! Tu me l'as ramené haut la main. Je suis fière de toi. *Lawla Thiat*, que Dieu te préserve du mauvais œil. Tu m'as honorée, ma petite-fille. Venant de toi, ce n'est point une surprise, digne fille de tes ancêtres. »

Elle pleurait, des larmes de joie et de soulagement. Ma tante, qui observait la scène, jalouse, ne tarda pas à lancer ses piques habituelles.

« De nos jours, tout le monde prétend être noble. »

Mais Grand-mère ne lui laissa pas le temps de continuer ses insultes.

« Il y a des gens qui ne seront jamais guéris de cette maladie grave qu'on appelle jalouse. Ferme-la pour une fois et digère l'échec dans la dignité ! », lui lança-t-elle.

Elle me prit par la main en me disant : « Ne fais pas attention à elle, chérie ».

Après l'obtention de mon diplôme, la situation était de plus en plus tendue à la maison. Ma grand-mère qui m'avait tant défendue était trop fatiguée de la provocation, de la violence à la fois physique,

verbale et psychologique. Elle me suppliait de ne plus répondre au harcèlement de mon oncle et de sa famille. Vu son état de santé qui allait de mal en pis du fait de son diabète, j'avais fini par faire profil bas, tous les jours, malgré moi, comme elle me l'avait demandé.

Un samedi 19 août, je venais de terminer avec succès ma première année à la Faculté des lettres. Ma grand-mère m'a appelée dans la chambre. Je l'ai trouvée en train de suffoquer comme si elle venait de terminer une longue course à pied. J'étais très paniquée, mais elle m'a demandé de m'asseoir à son chevet. Elle prit ma main moite et tremblante. Je n'avais jamais vu Grand-mère dans cet état. Elle me dit entre deux sanglots : « Tu sais, ma chérie, je suis vieille et fatiguée. La fin approche. Je le sens ».

Moi, qui ne comprenais rien de ce qu'elle disait, je commençais à pleurer. Puis elle continua :

« Tu es la seule personne qui m'ait donné tant de satisfaction. Mes deux enfants m'ont causé beaucoup de malheur.

– Je t'en prie, Grand-mère, tu me fais peur. Tu as pris tes médicaments ? Tu veux que je t'emmène à l'hôpital ? »

Mais elle me demanda de me calmer et de l'écouter. Pour attirer mon attention, elle poursuivit :

« Depuis toute petite, tu as toujours voulu connaître ton père. Si j'ai toujours été muette, c'est

parce que je n'ai pas de réponse. Ta mère t'a mise au monde à l'âge de 16 ans. Elle n'a jamais révélé le nom de ton père. J'ai tant essayé, en vain. Alors, ma petite-fille, tu me comprends ? »

J'acquiesçai.

« Bien, dit-elle avant de continuer. Malgré tout le malheur que ta maman nous a causé, je t'aime plus que tout au monde. J'ai très vite compris que tu n'y étais pour rien. »

L'état de Grand-mère me faisait peur. Oui, j'avais peur de perdre la seule personne qui m'a aimée, j'avais peur de me retrouver seule du jour au lendemain. Elle serra très fort ma main, de plus en plus tremblante.

« Tu sais, quand une personne se confie à quelqu'un dans les derniers moments de sa vie, c'est parce que ce quelqu'un lui inspire confiance. Elle compte terriblement sur ce quelqu'un-là. »

Grand-mère insistait sur le mot « quelqu'un ». Vite, je compris qu'elle faisait allusion à moi. Cela me fendait le cœur de la voir dans cet état. Les larmes mouillèrent son visage ridé. Mais elle continua :

« Tu comptes beaucoup pour moi, tu sais. Ta mère ne voulait pas t'allaiter à ta naissance. C'est moi qui t'ai donné le biberon. C'est moi qui t'ai donné mon prénom, Khady, mon nom, Diop. J'y ai ajouté Myriam pour rendre hommage à une amie d'enfance. Que Dieu ait pitié de son âme. Elle

m'aimait beaucoup, tu sais. Je t'ai donné son prénom pour que tu hérites sept qualités d'elle, ajoutées aux sept autres que tu as prises de moi, plus celles que le bon Dieu t'a gracieusement offertes. Chacun de nous hérite sept qualités de son homonyme. Et toi tu en as deux. Tu as deux homonymes. Ce n'est pas un hasard. Loin de là ! »

À ce moment précis, je voulais demander à Grand-mère les qualités dont mon oncle, ma tante, ma mère, mes cousines, mon grand-père ont hérité de leurs homonymes respectifs. Parce que pour moi, aucun d'entre eux n'avait à mes yeux une seule qualité, encore moins sept. À moins qu'ils aient hérité des pires défauts de leurs homonymes. Normal ! Qui peut hériter de qualités peut également hériter de défauts.

Quand elle me racontait cette histoire, j'en rigolais intérieurement. Pour être plus sérieuse, je ne croyais pas à cette histoire. La qualité humaine n'est pas quelque chose dont nous héritons de qui que ce soit. Elle n'est pas non plus offerte par le Tout-Puissant. Tout dépend de l'individu. Il est le seul responsable de ses gestes et faits, le maître de son univers. Ses qualités et défauts, c'est lui qui les cultive. Mais ce soir-là, je gardai mes remarques pour moi.

« Oui, Grand-mère tu m'en as parlé. Tu as oublié ?

– Oh que non. Je n'ai rien oublié. Si je te rappelle ce que tu sais déjà, c'est parce que je ne veux pas que tu oublies combien ta grand-mère chérie t'aime et combien tout ce qu'elle te dit compte pour elle.

- Moi aussi je t'aime beaucoup, Grand-mère, jamais je ne t'oublierai. Tu m'as toujours défendue contre ma mère, mon oncle et le monde entier.
- Je vais te confier un secret, petite », me souffla-t-elle en se redressant.
- Mon visage s'illumina. J'étais heureuse de la voir se redresser. C'était comme si elle allait mieux. Elle sourit avant de poursuivre.
- « Ton oncle ne te hait point. On ne déteste pas son sang. C'est juste qu'il n'a jamais pardonné à ta mère le déshonneur qu'elle nous a causé à l'époque.
- Mais Grand-mère... ! »

Elle me fit signe de me taire. Je voulais crier sur tous les toits que ma famille me haïssait. Je voulais dire à Grand-mère que dans sa famille on détestait, on haïssait et on bannissait son sang. Je voulais lui signifier que même si ma mère avait déshonoré sa famille en emmenant une bâtarde dont le père restait un mystère, ou même un mystérieux inconnu, je m'en tapais, moi. Je n'avais pas demandé à venir au monde. Je n'avais rien demandé. Mais elle m'a appris la retenue, le respect. Elle continua sur un ton sérieux, rassurant :

« Je sais ce que tu ressens, petite. C'est pour cela même que je t'ai appelée. Je sais que tu as beaucoup souffert. Tu as payé cher une erreur que tu n'as pas commise et cela te fait très mal. Moi

aussi j'ai été très malheureuse durant mon enfance. Je n'ai pas connu ma mère. Elle a perdu la vie en me donnant la vie. J'ai été élevée par ma tante, la sœur de Maman. Elle m'a fait trop souffrir. J'étais toujours la première à me lever, la dernière à me coucher. Je faisais toutes les corvées, allant du linge à la préparation des repas quotidiens. Je n'avais pas de grand-mère pour me défendre. Au début, j'avais la rage, mais j'ai fini par pardonner. Tu sais, personne ne peut être heureux avec un cœur froid. Tu es si dure envers toi-même. Tu as toujours le cœur froid. Tu mérites d'être libérée de ce fardeau qui n'est même pas le tien, tu mérites d'être heureuse, chaque être humain mérite le bonheur. Et pour cela, il faut que tu saches. Il faut que ta mère te dise ce qu'il s'est passé. Ainsi, tu pourras connaître ton père un jour et pardonner. Connaître pour comprendre, comprendre pour pardonner et pardonner pour se libérer. Pardonner pour vivre sans rancune ni rancœur ! »

Je ne retenais plus mes larmes. Elle avait raison. J'étais une femme très malheureuse, je le suis d'ailleurs toujours. Grand-mère qui apparemment en avait terminé avec son discours me pria d'aller vaquer à mes occupations. Je sortis de la chambre et comme d'habitude, j'ai regagné les toilettes pour pleurer. À chaque fois que j'avais envie de pleurer, je m'enfermais dans les toilettes. Je vidais mon sac, seule, dans cet endroit si étroit et inconfortable. Mais c'était mon havre de paix.

La nuit fut très longue et riche en enseignements et en partage entre Grand-mère chérie et moi. Je n'ai presque pas fermé l'œil. J'étais là en train d'écouter ma grand-mère, ma mère, ma seule amie. Ah ! elle se libérait dans le noir. Elle et moi avions l'habitude de discuter la nuit quand toutes les lampes étaient éteintes, quand tout était calme. D'habitude, elle me disait des contes. Et moi je lui faisais part de mes craintes, de mes devoirs. Bien qu'elle n'y comprenne pas grand-chose, elle essayait de répéter après moi mes matières et les noms de certains professeurs qui me terrorisaient. Elle les haïssait et les considérait comme des personnes méchantes. Mais cette nuit-là, elle me parla de la vie, du pardon, du courage, de l'amour. « Le pardon purifie l'âme. Le pardon soulage. Le courage permet d'affronter la vie. L'amour donne des ailes. La rage rend amer », c'était sa philosophie. À force de l'écouter, j'avais le cœur encore plus serré. Je me retrouvais en elle. Mais je n'étais pas elle. J'étais moi-même. Je lui posai la question qui me taraudait toujours.

« Grand-mère, pourquoi certaines mères n'aiment pas tous leurs enfants de la même manière ?

- Parce que tous leurs enfants n'occupent pas la même place dans leur cœur.
- Et pourquoi n'occupent-ils pas la même place dans leur cœur ? Elles les ont tous portés dans leur ventre, non ?
- Oui, c'est vrai, mais cela dépend.

- Cela dépend de quoi, de qui ?
- Il y a des mères qui aiment un de leurs enfants plus que le reste de leur progéniture parce qu'il leur rend bien cet amour en prenant soin d'elles. Il y a des mères qui ne mettent pas leurs enfants sur un pied d'égalité parce que les plus riches sont leurs préférés et il y a des mères qui aiment moins un de leurs enfants parce que...
- Parce que c'est un bâtard », continuaï-je, sarcastique.

Elle marqua une longue pause avant de me répondre.

« Non, Khady, simplement parce qu'elles ne sont pas de bonnes mères. Elles ne sont que de mauvaises mères. De très mauvaises mères ! Puis, elle continua sur un ton doux : tu n'es pas une bâtarde, Khady, tu es un don de Dieu, un ange. Tout enfant est un don du Ciel. Nous devons tous aimer nos enfants de la même façon. En tout cas, je t'aime très fort, moi. »

Un frisson parcourut tout mon corps. Je me blottis contre elle. Elle me serra très fort, puis me murmura à l'oreille :

« Il y a une grande différence entre la personne que tu es et celle que les autres voudraient que tu sois. Les autres, ils t'appellent *bâtarde* parce qu'ils veulent que tu sois une bâtarde. Les autres, ils t'envient, raison pour laquelle ils parlent de toi tout le temps. Ta force, ton caractère, ta personnalité les

fascinent. Ils ne disent pas la vérité sur toi. Ils veulent te déstabiliser, t'affaiblir. Les autres, il ne faut plus s'attarder sur ce qu'ils te disent. Parce que les autres, ma Khady, ce sont les autres tout simplement. Rappelle-toi toujours que tu es plus forte que les autres parce que tu es généreuse, courageuse, patiente, entière, digne, franche, travailleuse, chaleureuse, ouverte, drôle, aimable à la fois.

- Continue, Grand-mère, j'ai compté onze qualités. Je m'appelle Khady Myriam, j'ai deux homonymes.
- Khady et Myriam ont trois qualités en commun : le courage, la générosité et la patience.
- Oh, tu as oublié celles que Dieu m'a gracieusement offertes.
- Mais toi là, depuis quand tu crois à ces histoires ?
- Ça fait exactement dix secondes. »
- Elle me tapota l'épaule en riant.
- « Tu es quelqu'un de bien, ma chérie, et je veillerai toujours, toujours sur toi, je te le promets.
- Je t'aime, Grand-mère, et je veillerai moi aussi sur toi. »

Elle rit encore tout en me caressant la tête.

« Je n'en doute pas, Khady, parce que tu es un ange. Le jour où tu seras capable de penser à tout ce que tu as vécu sans rage, sans haine, le jour où tu regarderas ceux qui te tiraient vers le bas les yeux

dans les yeux sans un quelconque sentiment de vengeance, cela voudra dire que tu auras pardonné. Nous avons besoin de dépasser des situations, d'aller vers d'autres horizons, de fermer certains chapitres pour en ouvrir d'autres. C'est essentiel le pardon dans la vie d'un ange, il purifie son âme et libère son cœur.

– Un ange », répétaï-je avant de m'endormir.

Le jour suivant cette discussion fut le pire de ma vie. En me réveillant, j'ai trouvé ma grand-mère allongée sur le lit, sage comme une image. Dans un premier temps, j'ai cru qu'elle dormait. Je l'ai alors secouée pour qu'elle se réveille. Mais elle ne bougeait pas d'un iota. J'ai regardé son visage, sa poitrine, bref, tout son corps, mais son sommeil semblait lointain, très profond même. J'ai compris que quelque chose clochait. Notre discussion de la veille me revenait. Je tremblais. Je ne sentais plus mes jambes. Mon cœur battait fort. Oh ! Trop fort.

C'est à ce moment précis que j'ai alerté toute la maisonnée. Quelle surprise ! Mon oncle, le premier à entrer dans la chambre, me confirma ce que je craignais. Grand-mère avait rendu l'âme. Son cœur avait cessé de battre. Elle est venue au monde un 5 août. Elle est morte un 20 août. Elle aimait tellement cette période. La chaleur, l'hivernage ! Pendant cette saison, elle mettait ses bassines dans la grande cour et dans tous les coins de la maison enfin de recueillir l'eau de la pluie. Elle disait que l'eau du ciel est à la

fois pure et bénie et elle m'en donnait de temps à autre.

« Ce sont tout simplement des idées, Grand-mère. Certes, elle vient du ciel, mais elle traverse un long chemin, cette eau. Regarde, elle passe par la toiture avant de terminer sa course dans les bassines et tu sais mieux que moi que les chats adorent se soulager sur la toiture, sans compter les autres microbes, lui disais-je quand elle me demandait d'en boire.

- Bois, ma petite, au lieu de me parler de ces théories de Blancs. J'en ai toujours bu et non seulement je suis toujours en vie, mais aussi en bonne santé. Il ne faut pas sous-estimer l'eau de pluie, Khady, car elle vient de Dieu. Elle est miraculeuse. Elle arrose les coeurs secs quand on y croit vraiment. Et les chats et autres dont tu parles ne la salissent pas, au contraire, eux aussi se purifient », se défendait-elle.

Ses funérailles avaient duré une éternité pour moi. Les fameux « parfaits inconnus » avaient encore envahi notre maison, notre chambre, remplie de bons et inoubliables souvenirs. Quand on les voyait, chapelet à la main, foulard sur la tête, l'air triste, on croyait presque que ces femmes étaient très affectées. En réalité, ce n'était que de la comédie, une belle farce tout simplement. Lorsqu'on les observait de près, on sentait nettement qu'elles faisaient semblant d'être tristes. Sinon comment expliquer leurs jolies tenues, les bijoux en or, le tout accompagné d'un maquillage

digne d'une belle cérémonie ? J'étais habituée à ce genre de situation, mais cette fois-ci, c'était trop douloureux pour moi, car elles m'empêchaient de porter le deuil de ma grand-mère chérie à ma manière, dans l'intimité. Chacun jouait le jeu. Même ma tante était dans le coup. Lors de la cérémonie du huitième jour, elle avait juré devant tout le monde qu'elle allait s'occuper de moi, car telle était la dernière volonté de sa belle-mère. Devant les hôtes, elle me forçait presque à manger, me réconfortait.

« Tante Khady m'a confié sa petite-fille. Je l'éduquerai. Je prendrai soin d'elle jusqu'à mon dernier souffle. Tante Mbathio, dis à Aminata de la laisser vivre avec nous », disait ma tante à la cousine germaine de ma grand-mère.

Quand j'entendis ses propos, je faillis tomber en syncope. Un tableau de mensonges. Quelle hypocrite ! Je voulais la traiter de menteuse devant tout le monde, mais je m'étais dit que démentir ou apporter des précisions n'avait aucune importance à mes yeux. Et puis, cela ne changerait absolument rien. Ces gens-là ne représentaient rien pour ma grand-mère, après tout. Et cette tante Mbathio que tout le monde consultait pour n'importe quel sujet était aussi fumiste que ma tante. Les rares occasions où je la rencontrais, elle murmurait toujours à l'oreille d'un membre de la famille : « Jusqu'à présent, personne ne connaît le père de cette enfant. Je ne sais même pas pourquoi Khady Diop prend la peine de l'éduquer.

Elle perd son temps, car elle ne peut pas faire d'elle une femme respectée. Moi en tout cas, je ne vais pas éduquer une *doomu njaaloo*¹, même si c'est ma petite-fille. Qui va demander sa main dans sa famille ? Personne ! Auprès de qui va-t-on demander sa main d'ailleurs ? »

Comme elle me faisait rire, cette cousine de Grand-mère ! Elle ne ratait aucune occasion de m'humilier. Elle répétait qu'elle n'avait pas affaire à moi, la bâtarde. Pourtant, elle n'a pas hésité à accorder la main de sa fille à un parfait inconnu, un Australien de soixante-dix ans. Je ne veux pas être impolie, mais elle se fiche que son gendre soit un *doomu njaaloo*. Ce dont elle est sûre, par contre, c'est qu'il est riche comme Crésus.

« Appelez mon chauffeur pour qu'il me cherche à manger. Je n'ai plus l'habitude de manger trop salé. »

Une remarque désobligeante pendant les funérailles de ma chère grand-mère. Elle pouvait bien se le permettre, cette Mbathio. Elle se déplaçait en 4x4, dernier cadeau de son *goro*² préféré, puisqu'elle en avait quatre autres. Pour aller voir sa fille, Madame Colbung, établie aux États-Unis avec son époux, elle était toujours en classe Business. Des priviléges dans une société où la richesse, le confort,

¹ Enfant conçu hors mariage.

² Gendre.

priment sur la dignité, la fierté. Elle snobe tout le monde. Tout le monde l'idolâtre.

Heureusement pour moi que la pluie a dispersé le cercle que ces femmes avaient formé dans la cour et dont le seul but était d'écouter et d'admirer Tante Mbathio, qui se la racontait, racontait la fabuleuse vie d'une femme qui savourait pleinement sa vengeance. Mbathio prenait sa revanche parce qu'elle avait été reléguée au second plan pendant longtemps. Un complexe d'infériorité mal vécu. Il pleuvait des cordes ce jour-là. Et tout me faisait penser à elle, ma bien-aimée.

Brusquement, Khady Myriam se tut. Elle tendit l'oreille comme si elle entendait des voix. Lentement, elle se leva et alla jusqu'à l'étroite fenêtre de la chambre. Elle regarda le ciel à travers les grilles en métal de la fenêtre en espérant voir, sentir la pluie. Malheureusement pour elle, la pluie ne tomba pas. Son « cœur sec » ne fut pas arrosé par l'eau miraculeuse. Nostalgique, Khady resta debout pendant un bon bout de temps. Sa main gauche accrochée aux grilles agressées par la rouille, le front contre le mur, sa main droite essuyait ses larmes à l'aide du pan de son boubou. Des larmes de désespoir, d'amertume, de tristesse et d'incertitude !

Elle sanglotait. Elle gémissait. Elle hoquetait. Elle pleurait en silence. Oui, elle pleurait amèrement parce qu'elle ne savait pas quand elle sortirait de cette prison. Elle pensa à la phrase de Germaine. Serait-ce possible qu'elle aussi passe le reste de ses jours dans cette geôle ? Elle versait de chaudes larmes parce qu'elle ne savait pas quand viendrait la fin de son calvaire. Elle pleurait en silence parce qu'elle ne savait pas quand elle sortirait de ce monde noir dans lequel elle survivait à peine.

La lumière, sa grand-mère qui éclairait son monde, s'était éteinte à jamais. Sa lumière ne venait pas d'une lampe que l'électricien installe, elle ne venait pas non plus d'une bougie ou d'une lampe-tempête qui éclaire le village à la tombée de la nuit. Non, ces lumières artificielles ne pouvaient pas éclairer son univers. Sa lumière venait d'une force, une force intérieure que seule sa grand-mère détenait. Nul n'était aussi bien outillé qu'elle pour apporter un baume au cœur de Khady. Dans le monde où elle, Khady Myriam Diop, vivait sans sa grand-mère chérie, chaque jour apportait son lot de drames.

Après avoir longuement pleuré, elle regagna sa place sans regarder sa voisine, puis continua son récit d'une voix émue, tremblante :

- Je disais que quand j'ai vu ma grand-mère allongée sur son lit, calme, raide, désormais absente pour toujours, morte, je n'arrivais plus à trouver les mots. J'étais comme perdue. Tout était si rapide pour moi. C'était comme si on répétait son nom

dans mes oreilles. Khady Diop, celle qui m'a élevée, celle qui m'a donné son nom, celle qui m'a tant aimée quand personne ne voulait de cette bâtarde, cette enfant naturelle. À l'époque, je ne voulais qu'une chose : partir avec elle. Je n'avais qu'une seule et unique envie : mettre fin à ma vie, mourir, mais je ne voulais pas décevoir celle qui était là immobile. Celle qui était présente dans le monde des vivants et dont l'âme avait déjà rejoint les cieux. Quand ma grand-mère s'était-elle éteinte ? Pendant la nuit ? Trois heures du matin ? À l'aube ? Je ne saurais le dire. En contemplant son visage si calme, j'ai vite compris que la solution n'était pas le suicide. La solution était de me battre pour moi, pour ma grand-mère. Et j'ai juré que je connaîtrai mon père !

Khady Myriam Diop, qui était là à raconter sa propre histoire, observa une longue pause. Le regard lointain, elle pleura en silence encore une fois. Nogaye, qui l'écoutait, comprenait pourquoi son amie ne voulait pas parler de sa vie. Elle aussi pleurait, elle préférait de loin ne pas connaître sa mère plutôt que d'être ignorée par celle-ci. Après avoir séché ses larmes, Khady continua :

- Après les obsèques de Grand-mère, je me sentais terriblement seule dans la maison. J'étais là dans mon coin à penser à elle du matin au soir. J'étais au bord du gouffre. À la rentrée suivante, je n'allais plus régulièrement à la fac. Un camarade que j'avais connu en première année m'a ouvert les

yeux. Je venais de bouder un cours magistral. Le gars, qui me connaissait un peu, m'a suivie. Lorsque je l'ai vu devant moi, je me suis jetée dans ses bras, sans me soucier des regards qui se posaient sur nous. J'avais envie que quelqu'un me serre très fort dans ses bras, j'avais envie de pleurer, de me saouler. J'avais besoin de chaleur humaine. Après avoir vidé tout ce que j'avais dans le cœur, je commençai à lui présenter mes plates excuses. Mais sans même m'écouter, il me fit asseoir sur un banc. C'était d'ailleurs là qu'on s'était rencontré. J'étais réconfortée et rassurée. Je lui avais alors expliqué que je venais de perdre ma grand-mère. Tout en compatissant, il me dit :

« Je suis vraiment désolé, Khady, mais si tu penses que cela va faire revenir ta grand-mère, là, tu rêves. Je suis sûr d'une chose, elle n'est pas fière de toi là où elle est. Elle a besoin de tes prières, mais surtout, elle veut te voir heureuse. Où est ta foi, bon sang ? Ou bien tu n'en as pas ? »

J'étais heureuse d'avoir craqué en plein cours et devant des étudiants. Je venais de trouver un ami ! Sidi ne pouvait pas remplacer Grand-mère, mais il a joué un rôle très important. Au fond de moi, je savais que cet homme allait marquer ma misérable vie.

Khady sourit avant de poursuivre :

– Depuis ce fameux jour, nous étions devenus presque inséparables. Je lui parlais de tout. Il logeait au campus, précisément à la chambre 57, au

pavillon A avec trois de ses amis. C'était une petite chambre. Posters de stars de football et graffitis ornaient les murs. La télé, la lampe et le ventilateur n'étaient jamais éteints. Le fer à repasser et les ordinateurs toujours branchés. J'étais devenue l'une des leurs, à force de les côtoyer.

« Vous êtes en train de gaspiller de l'électricité, les gars. Il faut prendre la peine de tout éteindre, disais-je très sérieuse chaque fois que je leur rendais visite.

- C'est vrai. Je comprends maintenant pourquoi la facture du mois passé était trop salée, répondit Sidi tandis que ses voisins se tordaient de rire.
- OK, continuez de vous moquer de moi. De toute façon, ce sont vos parents qui la payeront, l'électricité que vous gaspillez tout le temps.
- Écoute, Khady, nous sommes au campus et tout le monde sait qu'au campus, ça se passe comme ça. C'est la règle quoi. »

L'autre ajouta :

« De toute façon, nos parents payeront toujours des factures chères, qu'on économise ou qu'on gaspille de l'électricité. Nous aussi serons un jour appelés à payer ces factures, mais en attendant, laisse-nous profiter de la situation.

- Argumentaire simpliste, bête et insensé, mes amis ! Est-ce que vous avez pensé à toutes les personnes qui ont besoin de ce courant que vous utilisez

inutilement ? Pensez à ceux qui sont dans les hôpitaux et dont la vie n'est reliée qu'à un fil branché sur le courant, aux habitants des villages les plus reculés qui ne goûtent au bonheur de regarder la télé que pendant une heure dans la journée. Parce qu'une heure, c'est le temps durant lequel ils ont l'électricité chez eux. Ce n'est pas parce que nos parents payent le courant qu'ils n'ont pas consommé que nous devons gaspiller l'électricité au campus. Honnêtement, je vous croyais beaucoup plus intelligents que cela. Il ne s'agit pas d'un règlement de comptes. À force de vous comporter comme des idiots, vous finirez par devenir des idiots. »

Après mon discours, silence radio. Au fond, ils savaient que j'avais raison. Au fil du temps, j'ai remarqué un petit changement. Ils débranchaient le fer à repasser, du moins quand ils me voyaient venir.

Quand je n'avais pas cours, j'allais souvent là-bas pour boire du thé, regarder des films et discuter, prendre du plaisir quoi. On se donnait chacun des surnoms. Bilal était le « faiseur de thé », Abou, « Mister-movie ». Il aimait les films. Il en gardait des dizaines dans son disque dur. Sidi, nous l'appelions « le prof raté ». Il adorait jouer l'intello. Et moi, j'étais Madame Bovary, je traînais toujours avec ce roman de Gustave Flaubert. Je le lisais et le relisais.

Depuis que j'avais commencé à fréquenter Sidi et sa bande, j'étais devenue quelqu'un d'autre. J'étais plus chaleureuse ! Ils étaient tous gentils avec moi.

Mais Sidi était mon meilleur ami, mon préféré. Les week-ends, il rentrait chez ses parents à Gibraltar. Connaissant ma situation, il m'invitait parfois à passer la journée chez lui. Sa famille était d'une extrême gentillesse. Ses parents étaient le père et la mère que je n'ai jamais eus.

À la fac, tout le monde disait que nous sortions ensemble lui et moi. Cela me gênait. Il s'en foutait, royalement. Ah ! Sidi, il était spécial.

Un jour, alors que je me plaignais de ma pénible situation à la maison, il me dit :

« Mais pourquoi tu restes toujours là-bas ? Tu es devenue une grande fille maintenant, une jeune adulte. Tu sais, tu peux mettre fin à ta souffrance. Quitte tous ces gens. Commence une nouvelle vie. Loge au campus, je ne sais pas moi, mais débarrasse-toi de ce fardeau que tu portes depuis si longtemps. Ne penses-tu pas qu'il est temps que tu profites de ta journée au soleil ? »

En réalité, j'avais peur de prendre mes responsabilités. J'avais peur de commencer une nouvelle vie, du moins pas avant de comprendre ma propre histoire, de connaître mon père. Je me disais tout le temps que la racine de ce mal qui me blessait tant, c'était mon père.

« Bon je vais y penser, cher frère, disais-je pour échapper à cette discussion un peu gênante.

– Je ne suis pas ton frère, Dikha, répondit-il du tac au tac (c'était comme cela qu'il m'appelait), puis il continua : moi, je t'aime. Je suis amoureux de toi, même si tu ne veux pas l'admettre. »

Dieu sait que moi aussi je l'aimais, cet homme au physique d'athlète. Mais c'était mon meilleur ami. Je ne voulais pas le perdre si toutefois cela tournait mal. Je n'aurais pas supporté pas d'être seule à nouveau.

« Écoute, Sidi, lui avais-je répondu, je comprends ce que tu ressens, mais il faut me donner du temps. J'ai traversé beaucoup d'épreuves. Sois patient. »

Et je changeai de discussion. Il savait pertinemment que je ne changerais pas d'avis. Après tout, je préférais garder l'ami tout simplement. Pour quelqu'un comme moi qui n'avait jamais eu un ami de sa vie, un compagnon de son âge avec qui aller au cinéma, cela suffisait largement. Je ne demandais pas autre chose. Sidi était si bon et si gentil avec moi. Pendant tout mon cursus universitaire et même après, il a toujours été à mes côtés pour m'épauler. Après la maîtrise, il a poursuivi ses études jusqu'au doctorat. Assistant, maître de conférences puis professeur de lettres modernes à l'université. Connaissant ma passion pour la communication, il m'a aidée à intégrer une bonne école de journalisme en Afrique du Sud. Mon départ n'a pas posé de problème puisque la famille était très heureuse de me voir partir loin.

Le père de Sidi m'a beaucoup soutenue, surtout sur le plan financier. J'étais très heureuse de voir un de mes rêves se réaliser. En même temps, j'étais gênée de voir la famille de mon meilleur ami investir dans mes projets. Mais son père me disait toujours ceci : « C'est juste une dette, ma fille. Tu vas me rembourser le jour où tu réussiras. J'en suis sûr, tu réussiras haut la main ».

C'est ainsi que j'ai quitté Dakar, maîtrise en poche, à la découverte du monde. Une fois au pays de Nelson Mandela, je commençai à bosser comme une dingue. Je savais que je n'avais pas droit à l'échec. L'anglais ne me posait aucun problème. Durant mes deux années passées là-bas, mes relations avec Maman se sont améliorées. On s'appelait de temps en temps même si on n'avait pas grand-chose à se dire. Du côté de mon oncle, rien ! Je ne l'ai jamais contacté. Lui non plus. Quant à la famille de Sidi, tout allait très bien. On s'appelait très souvent. Une fois ma formation terminée, je suis rentrée au pays, pleine de rêves. Intérieurement, j'étais persuadée que rien ne serait plus pareil. Et tout avait effectivement changé.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé oncle Moussa plus vieux. Une de mes cousines s'était mariée et avait ainsi rejoint le domicile de son époux tandis que sa cadette avait suivi les traces de ma propre mère. Elle avait amené à la maison un enfant naturel, le « fruit d'un péché ». C'était un petit garçon de trois mois, cheveux crépus, yeux marron, frêle, mignon comme tout. La vie est vraiment étrange, Nogaye. Cette fille

qui s'était tellement moquée de moi en me traitant de bâtarde était devenue mère d'un bâtard. Elle était tellement gênée de me voir après tout ce qu'elle m'avait dit et tout le mal qu'elle m'avait fait ! Pour ma tante, c'était la honte. En repensant à mon enfance, j'avais pitié de ce gamin qui comme moi n'avait rien demandé.

À cause de cette situation que ma famille traversait, j'ai pu trouver dans ce foyer une paix, une tranquillité que je n'avais jamais eue auparavant. J'étais plus ou moins heureuse. Même Sidi venait de temps en temps à la maison. Nous restions durant des heures dans ma chambre, celle que je partageais jadis avec Grand-mère, à discuter de tout et de rien. À cette période, nous sortions ensemble. Il avait fini par me convaincre. J'étais raide dingue de lui. Je l'aimais. Et il me le rendait bien. Et puis je venais d'avoir un emploi important dans un organe de presse de renom, *La Revue*. J'en étais d'ailleurs la rédactrice en chef. Tout allait si bien, mais j'avais comme l'impression que je n'étais pas totalement heureuse, et c'était le cas d'ailleurs. Pourtant, ce sentiment n'était plus dû aux maltraitances des autres. J'avais fini par imposer le respect. La preuve, un jour, mon oncle voulait me faire mal comme d'habitude parce qu'il avait trouvé mon petit ami dans ma chambre. Mais j'avais répliqué. J'avais riposté fort, si fort qu'il en avait été gêné et très mal à l'aise devant Sidi.

Nogaye, qui écoutait avec intérêt le récit de Khady Myriam, posa la question qui lui brûlait les lèvres :

- Mais pourquoi vous ne vous êtes pas mariés, Sidi et toi ?
- Ce n'était pas si facile. J'avais promis à Grand-mère de connaître mon père. Je savais que cela n'allait pas être facile vu le caractère de Maman, même si elle était devenue moins hostile. Et le temps passait et l'envie de connaître mon père m'empêchait de me concentrer sur mon travail. Alors, un jour, après le travail, je suis allée voir ma mère.

Vu qu'elle était toujours gênée de me recevoir chez elle, je suis allée droit au but. Je l'ai trouvée dans sa chambre. Heureusement pour moi, son époux était de tour chez sa nouvelle épouse. Un sacré collectionneur de femmes, ce vieux-là ! Je m'étais rendu compte à quel point mes deux sœurs avaient grandi. Elles venaient d'avoir 10 ans. Elles étaient toutes belles et travailleuses. Entre elles et moi, il y avait un respect mutuel, rien d'autre. Oui, on se respectait même si on ne se connaissait pas beaucoup. Elles voyaient en moi une grande sœur toujours absente, et moi, je les considérais comme des sœurs inconnues. Nous étions différentes. Elles avaient ce que je n'avais pas. Un père et une mère, bref, une famille à leurs côtés.

Quand j'ai dit à Maman l'objet de ma visite, elle est devenue quelqu'un d'autre. Maman n'était pas du genre à montrer ses faiblesses. Même du temps où elle

vivait à la maison, elle a toujours été une femme froide. Elle s'arrangeait pour que l'entourage ne soupçonne pas ses moindres problèmes. Donc Maman, qui était insensible, était devenue, à mes yeux, vulnérable. Pour toute réponse, elle s'est levée de son lit, a fait quelques pas dans la pièce comme si elle voulait rassembler ses idées, puis elle a refermé la porte de sa chambre avant de prendre place à mes côtés. Elle ne me regardait pas. Elle essuya ses larmes. Je n'osai pas la regarder en face. C'était la première fois qu'elle se comportait ainsi. Après avoir longuement pleuré, elle parla d'une voix faible.

« Pardonne-moi si j'ai été injuste envers toi, Khady. Pour moi aussi le destin a été injuste, ou plutôt, un homme a été injuste envers moi. »

J'ai vite compris que cet homme dont parlait Maman était mon père. Je commençais à l'imaginer dans ma tête. Que s'était-il passé ? A-t-elle été déçue au point de vouloir faire une croix sur lui ? Et lui, pourquoi n'a-t-il jamais voulu s'intéresser à moi ? Pourquoi ne m'a-t-il jamais cherchée moi, qui suis sa fille, son sang, sa chair, une partie de lui ? Était-il au courant de mon existence, d'ailleurs ? Entre eux, était-ce une simple aventure ? L'histoire d'une nuit ? Se connaissaient-ils ? Beaucoup de questions se bousculèrent dans ma tête.

Les paroles de ma mère me tirèrent de mes pensées.

« Tu sais, si j'ai décidé de te répondre aujourd'hui, c'est parce que tu es une femme mature. Mais je veux juste que tu me promettes une chose.

- Laquelle ? répondis-je.
- Je veux que tu prennes les choses avec calme. J'ai commis une grosse erreur quand je t'ai mise au monde. Je ne voulais pas prendre soin de toi parce que je t'ai toujours considérée comme une ennemie, la responsable de tous mes malheurs. J'avais honte de toi, de moi, de ma famille. »

Maman tournait autour du pot avant d'aller droit au but.

« Le jour de mes 16 ans, Khady, mes parents étaient sortis. Il n'y avait personne à la maison. Je dormais dans ma chambre. Subitement, un homme fit irruption dans la pièce, se jeta sur moi. Tout était si rapide. Il me viola. Je me battis contre lui, mais il était plus fort que moi. Après sa sale besogne, il me laissa seule. Ah ! que j'ai pleuré, Khady. Et ça, je ne pouvais pas le dire à mes parents, à personne d'ailleurs, d'autant que...

- D'autant que quoi ? demandai-je, les larmes aux yeux.
- D'autant plus, continua ma mère, que mon violeur, Khady, c'est ton oncle Moussa, mon propre frère. Tu es la fille dont le père et la mère sont frère et sœur de même père et de même mère. Et cela, je ne pouvais pas le dire à mes parents. Mon propre frère m'a violée. Je n'avais que 16 ans. J'étais jeune, belle,

brillante, pleine de vie, beaucoup de projets en tête.
Ton oncle Moussa, mon grand frère, est ton père. »

À ce moment du récit de ma mère, je n'étais plus moi-même. Je croyais être dans un cauchemar. Hélas ! Je ne pensais plus. Je ne regardais plus. Je respirais à peine et je transpirais en abondance. J'étais la fille dont le père et la mère sont frère et sœur de même père et de même mère.

Je me suis levée sans regarder ma mère. J'ai erré dans la capitale. Rien ne comptait plus pour moi. Sidi ! Travail ! Grand-mère ! Rien n'avait plus d'importance. La vie ! Le bonheur ! Rien ! L'image d'un vieil alcoolique sud-africain trahi par sa douce moitié me revenait sans cesse. Un sexagénaire qui habitait le même immeuble que moi à Pretoria. Jason répétait souvent que l'alcool était le véritable remède contre la vraie amertume, celle qui te déchire le cœur sans pitié. Les rares moments où il était sobre, il pleurait parce qu'il était rempli de son éternelle amertume. Alors ce jour-là, j'ai fait ce que je n'avais jamais pensé faire un jour. Je suis entrée dans un bar et je me suis saoulée jusqu'à l'épuisement. Je voulais chasser ma véritable déception, celle qui me déchirait le cœur, pour reprendre le vieux. En me réveillant, le lendemain, j'étais dans les bras d'un pauvre type que

je n'avais jamais vu auparavant. Sa chambre ne me disait rien. J'avais alors compris que l'alcool m'avait joué un mauvais tour.

Quand les idées ont bien voulu revenir, je me suis habillée en hâte et je suis sortie. Arrivée à la maison, ma cousine me fit savoir que Maman était venue me voir. Elle s'inquiétait beaucoup. Je me fichais de tout. Je suis allée dans la chambre de mon oncle, mais sa femme m'a signifié qu'il avait voyagé. Je fulminais ! Je voulais qu'il m'explique pourquoi il avait fait ça à sa propre sœur.

Oh, comme je déprimais. Je n'allais plus au travail, je ne répondais plus aux appels de Sidi. J'étais devenue une étrangère. Je ne me reconnaissais plus d'ailleurs. Je commençais à m'habituer aux bars et je fréquentais des inconnus. Je me suis fait beaucoup de mal. Je me droguais. Je fumais de l'herbe. Un jour, j'ai amené un étranger dans mon lit. Je ne me rappelle même plus son visage. Sidi, qui s'inquiétait beaucoup pour moi parce qu'il n'arrivait plus à me joindre, était venu me voir. Il était très matinal. Il avait trouvé ce gars sur le lit, à mes côtés. Des larmes de dégoût perlaient sur son visage jadis si gai. Il était sur le point de craquer, mon Sidi d'amour. Mélancolique, il me dit d'un ton ferme :

« Merci mon Dieu de m'avoir permis de découvrir à temps la vraie face de ma désormais ex-future femme. Tu n'es pas obligée de me mentir, vilaine prostituée. Tu as tout à fait le droit de prendre le chemin qui t'enchanté. Ce que je trouve dommage,

Khady Myriam, c'est l'hypocrisie qui te caractérise. Tu n'as pas le droit de me faire ça. Ton masque a fini par tomber. Sacrée bonne actrice ! »

Sans faire de scandale, il repartit, très déçu et surtout en colère. Ce jour-là, j'eus donc encore une déception. Mon grand amour me quitta, pour de bon, définitivement.

Après le départ de l'inconnu avec qui j'avais passé la nuit, Maman vint me voir à son tour. Décidément, c'était la journée des visites-surprises. Elle me trouva sur le lit la tête entre les mains, très déprimée. Je repensais aux mots de Sidi, devenus mes maux pour toujours. Elle m'a fait savoir que je gâchais inutilement ma vie. Me saouler, me droguer, fumer du chanvre, me faire du mal ne changerait rien, absolument rien. Pour finir, elle m'a suppliée de partir, de quitter cette maison pleine d'amertume afin de recommencer une nouvelle vie.

Mais pour moi, la vie n'avait plus aucun sens d'autant plus que la dernière page de ce chapitre crucial était à moitié vide. Oui, je voulais définitivement tourner la page, certes, mais tourner la page sans me confronter à mon oncle et père, c'était comme traîner partout avec cette même amertume. L'amertume, à force de me suivre, était devenue mon ombre, mon miroir, une partie de moi.

J'ai fini par arrêter de boire. Je me suis rendu compte que l'alcool n'était pas mon remède. Au contraire, il a été la cause d'une autre mélancolie : la

perte de l'amour, le vrai. Je ne suis pas Jason. Je ne devais même pas le singer. Je suis Khady Myriam. Néanmoins, j'ai quitté la maison un matin de saison des pluies avec une douleur inexprimable. J'étais abattue. Je ne faisais même pas attention à mes habits, moi qui suis maniaque en ce qui concerne l'ordre. Mais à l'époque, être propre ou rangée était le cadet de mes soucis. Je traînais mes valises sous une forte pluie. Toutes mes affaires étaient mouillées. J'avais loué une chambre dans un quartier calme. J'avais repris mon travail sans conviction.

Sidi ne répondait plus à mes appels. Un jour, je suis allée chez lui. Sa mère m'a presque frappée. Elle m'a traitée de garce devant toute la famille.

« Tu as foutu ta vie en l'air, maintenant laisse mon fils tranquille. Dire qu'on m'avait prévenue que tu étais une véritable garce. Je te faisais confiance, Khady, tu as trahi mon fils, tu nous as tous trahis. Je sais maintenant pourquoi ta propre famille te maltraite. Tu es une femme mauvaise ! », me dit la maman de mon désormais ex-fiancé.

Le papa de Sidi, très connu dans le milieu de l'import/export, ajouta, déterminé à me chasser définitivement de la vie de son fils :

« Lorsque je t'apportai mon soutien, c'était dans le but de t'aider à aller acquérir des connaissances, mais apparemment, tu as pris un autre chemin, différent de celui de mon garçon. La séparation est

inévitable. Je regrette d'avoir aidé une fille facile, sans caractère, trompeuse et manipulatrice. »

Je voulais donner des explications, je voulais répondre de la manière la plus honnête. Mais comment dire aux gens que j'étais une enfant incestueuse ? Comment leur dire les yeux dans les yeux que mon père et ma mère sont frère et sœur de même père et de même mère ? J'ai ouvert ma bouche, mais aucun son ne sortit. J'étais là, aphone. À ce moment, je ne voulais qu'une chose : prendre mon courage à deux mains. Mon courage si abstrait me fit faux bond au moment où j'avais le plus besoin de lui. Je m'étais rendu compte à quel point j'étais lâche.

« Laisse mon fils tranquille ou sinon je ne répondrai plus de Ramata Savané ! », m'assena la mère de Sidi.

Après m'avoir menacée et abreuvée d'injures, elle m'avait clairement signifié que son enfant avait tourné la page. Il y avait de quoi tourner la page. Il a été trahi par son premier amour. Pour eux, j'avais pris l'habitude de boire à l'étranger. Ils avaient certainement oublié ou plutôt ils ignoraient qu'on n'a pas besoin d'aller loin pour prendre de mauvaises habitudes. Tout est question de gérer sa vie sans faire appel à Bacchus. J'avais choisi la lâcheté face à une énigme. Mon amoureux, lui, prit les devants. Il me quitta. Il s'éloigna de moi, de ma misérable vie. J'étais très déçue. J'avais ce que je méritais. J'avais trahi son amour. Cette nuit-là, je n'ai pas fermé l'œil. J'étais

incapable de séparer deux choses différentes : ma vie amoureuse et mes problèmes familiaux. Je n'avais pas réussi à faire la part des choses.

Je le regrettais, Sidi, je le pleurais. Je le pleure toujours d'ailleurs, surtout quand tout est calme, quand la solitude me guette. Il était mon univers. J'étais sur le point d'unir ma vie à la sienne. J'ai vite compris pourquoi j'avais si peur d'être son amante. En voulant chercher plus que de l'amitié, c'est-à-dire l'amour, j'avais perdu ce *plus-que-l'amitié* et l'amitié elle-même. J'étais à nouveau seule dans mon triste monde.

Le temps passait. Ma vie se limitait au travail et à la maison. Cette histoire m'a rapprochée de ma mère. Chaque jour qui passait, je la comprenais davantage. Chaque jour qui passait, l'envie de voir mon père et oncle me guettait. Mais il tardait à rentrer. Je l'attendais de pied ferme. Je n'habitais plus la maison, certes, mais surveillais la famille. De son côté, Sidi avait finalement épousé sa cousine. Je l'avais su par le biais de Bilal. J'étais désolée pour moi-même, mais très heureuse pour lui. Ma vie sans lui, mon grand amour, était vide.

Un jour, on m'annonça le retour de mon oncle. J'attendais ce moment, ce face-à-face, la confrontation avec notre bourreau, à ma mère et à moi. J'étais partie en hâte le voir. J'étais armée. La vengeance, un plat qui se mange froid ou chaud. Je m'étais bien préparée. J'avais mûri mon plan. J'étais comme obsédée. Je voulais qu'il paie de la manière la plus atroce. J'avais

acheté un pistolet flambant neuf. Cela m'avait coûté une fortune, mais en valait la peine. Je m'entraînais au tir grâce à un ami, professionnel du métier, qui était loin de soupçonner mes intentions. Je lui disais que cela m'aidait à me détendre. Quand je m'exerçais, je voyais mon père et oncle en train de satisfaire sa libido sur sa sœur mineure. Cela augmentait ma rage.

Khady se tut subitement pendant un bon bout de temps. Puis elle secoua tristement la tête avant de continuer.

– Dès que nos yeux se sont croisés, je tremblai. Je ne contenais plus ma colère. Je lui lançai en pleine figure :

« Alors mon oncle, ou mon père, devrais-je dire ?
Ou les deux à la fois ? »

Son visage s'assombrit. Il feignit de ne pas comprendre ce que je disais.

« Mais de quoi est-ce que tu parles, bon sang ?

– Tu sais très bien de quoi je parle, sale vermine. Pédophile incestueux ! C'est donc la raison pour laquelle tu ne parlais pas à ta sœur ? C'est donc pour cette raison que tu me hais tant, gros porc dégueulasse ? »

Sa femme et sa fille, qui étaient dans le salon, sortirent. Elles étaient les seuls témoins de la scène.

« Et vous, vous ne vous êtes jamais posé la question de pourquoi je suis une bâtarde, comme vous

m'appeliez ? En réalité, c'est mon père, le vrai bâtard. Un animal qui a violé sa sœur âgée seulement de seize ans. Oui, Moussa, c'est toi l'unique bâtard, celui qui n'a pas hésité à coucher avec sa sœur mineure ! Vois-tu, Moussa, tu n'es pas un humain, tu n'as pas de raison. C'est peut-être toi aussi le père de ton petit-fils. Un homme qui viole sa sœur n'hésiterait pas à coucher avec sa propre fille », ajoutai-je, sarcastique.

Ma tante et ma cousine étaient tellement surprises et choquées qu'elles ne trouvaient pas les mots. Il était là, trahi par ses gestes. Tout montrait qu'il était coupable.

Alors je sortis mon arme et tirai sur lui. Cinq balles dans la poitrine. Je venais d'éliminer le monstre.

Je ne l'ai pas raté. Vidé de son sang, il mourut avant l'arrivée des secours.

Sa famille, qui avait très peur, s'était réfugiée dans le salon. Après mon départ, sa fille a appelé la police. Les hommes de tenue sont venus me cueillir chez moi. Je n'ai opposé aucune résistance. La nouvelle fit le tour de la capitale. Une fille qui tue son oncle ! La raison ? Celui-ci, conservateur, la détestait parce qu'elle était une enfant naturelle, disait-on. On disait également que c'étaient les effets de l'alcool. J'en ai tellement entendu, des ragots, des excuses, des explications. Mais moi, je m'en fichais. Je voulais qu'il paie.

Il est mort de façon vilaine, j'ai abrégé sa vie comme il a hypothéqué l'avenir de ma mère et le mien aussi. Sa famille, en témoignant, a délibérément omis une partie importante de l'histoire. Elle n'a pas mentionné que l'oncle était aussi le père. Moi aussi, j'ai omis cette partie dans ma déclaration. Par respect pour ma mère, ne serait-ce que pour ses deux filles.

Voilà mon histoire. J'ai tué mon père et j'en suis fière, très fière même parce que je n'avais pas n'importe quel père. Mon père est le grand frère de ma mère. Mon père est un incestueux. Mon père est un violeur. Mon père est un animal. Mon père est un assassin.

Nogaye ne savait plus quoi dire. Tout comme Khady, elle était abattue. Cependant, une question lui taraudait l'esprit.

- Mais pourquoi ta mère n'est jamais venue te voir ? Les autres, je peux comprendre parce qu'ils ne savent peut-être pas ce qui s'est réellement passé.
- Avant mon déferrement, je l'ai vue une fois. Mais elle était affaiblie, ma mère. Elle me disait qu'elle était profondément désolée. Je lui avais promis de me calmer. Je n'avais pas pu. C'était plus fort que moi. Il fallait que je réagisse de la manière la plus violente. Pour revenir à ta question, je pense qu'elle

n'est pas venue de peur d'être impliquée dans cette affaire et de perdre ainsi ce qui lui reste dans ce monde si injuste et malheureux.

- Mais elle est impliquée dans cette histoire, ta mère ! Elle n'a pas le droit de t'abandonner.
- Ne la juge pas, s'il te plaît.
- Et la boîte pour laquelle tu travaillais ?
- Qui veut avoir affaire à une criminelle ? J'en suis une, moi ! Personne ne veut de moi. Par solidarité, *La Revue* était le seul quotidien qui, dans un premier temps, n'avait pas parlé de cette information de grande taille. C'était un scoop plutôt sensationnel. Une histoire rocambolesque, croustillante, surtout quand tu rajoutes des détails, histoire de pimenter les différentes versions. Un fait divers qui fait vendre. Ma boîte a fini par céder à cette forte pression. En refusant de parler de mon cas, le quotidien a essuyé des critiques plus acerbes les unes que les autres. Sur les réseaux sociaux, les internautes déversaient leur colère sur moi et mes souteneurs. On m'insultait à longueur de journée. Certains sont allés jusqu'à appeler au boycott du quotidien jadis le plus lu du pays. C'est alors que le directeur de publication a eu l'idée d'organiser une conférence de presse pour laver *La Revue* à grande eau, comme on dit dans notre jargon, avant d'annoncer que mes collègues n'alleraient jamais me lâcher, mais que le public avait droit à la vraie information.

Naturellement, le lendemain, *La Revue* a fait plus que les autres quotidiens. Un large dossier consacré à ma personne, puisque j'étais le principal sujet. Parler de Khady Myriam sans la nommer, insinuer une psychopathie avec l'aide de pseudo-spécialistes, sacré directeur ! Il a pris sa revanche.

Entre lui et moi, les rapports étaient strictement professionnels. Il s'est toujours méfié de moi, et ce, depuis le premier jour. La petite histoire. Je suis plus diplômée que lui. En tant que macho, impossible pour lui de côtoyer une féministe qui s'assume. J'en étais une. J'étais une journaliste avec une certaine intégrité. Je défendais la cause des femmes. Je ne l'arrangeais pas. Les articles « commandés », je ne validais pas. Il épiait mes moindres faits et gestes. Pour cela, il faisait appel à des collègues de travail en situation de précarité. Il leur promettait la stabilité professionnelle. Il leur faisait miroiter un CDI avec tout ce que cela comporte comme priviléges. Pour cela, ils devaient me chercher la petite bête, me piéger. Mais c'était sans compter mon éternelle réserve. Certains enregistraient mes plus banales conversations au bureau, d'autres me suivaient pour mieux connaître mes fréquentations. Il s'acharnait sur moi. Il a fini par créer une rumeur selon laquelle je sortais avec un haut placé du pays qui me donnait les informations que les autres n'avaient pas. Il parlait de promotion canapé partout. Pour lui, le PDG du groupe était plus attiré par ma propre personne que par mes compétences. J'essayais de ne pas gérer ce qui se disait derrière moi

parce que c'étaient des détails. Des détails difficiles à gérer et à digérer, Nogaye. Il faut avoir le courage de le dire. J'étais une énigme pour eux. Mais aujourd'hui, ils savourent leur victoire.

C'était le silence total dans la chambre. Nogaye jouait avec ses doigts. La colère la gagnait et elle comprenait l'attitude de Khady Myriam Diop.

- Ce qui m'est arrivé ne court pas les rues, chère petite sœur. Le comble, le comble, le comble. Je suis seule au monde ! Mais bon, je ne regrette rien du tout. Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas. Après tout ? J'ai tenu parole. J'avais promis à Grand-mère de connaître la vérité. Aujourd'hui, je sais, quoi que cela me coûte. Tu sais, dans la vie, il faut faire ses choix, et une fois les choix faits, on assume. Encore une fois, je ne regrette rien. J'ai assumé, j'assume et j'assumerai jusqu'à la fin de mes jours.

2

Khady Myriam, qui venait de passer dix ans en prison, se retrouvait ce soir-là chez Nogaye, libre après une peine de cinq ans. La jeune femme venait de souffler sa trentième bougie. À sa sortie de prison, Nogaye avait été bannie par sa famille, mais elle avait eu la chance de trouver du travail, ce qui lui permettait de joindre les deux bouts même si parfois c'était dur.

Ce jour-là, Nogaye essayait tant bien que mal de consoler, de raisonner Khady, qui était dans tous ses états. Elle était allée voir sa mère, même si celle-ci ne lui avait pas rendu visite durant son incarcération.

— Ah, Nogaye, tu ne peux pas imaginer ma peine. Ma mère est morte par ma faute, et ce, depuis neuf ans ! Et toi, pourquoi tu me disais le contraire ? Pourquoi tu me disais que ma mère m'aimait beaucoup et que c'était seulement à cause de son mari qu'elle ne venait pas me voir ? Pourquoi tu m'as menti, Nogaye ?

Nogaye, gênée et triste, tentait d'expliquer à son amie les raisons qui l'avaient poussée à mentir.

— Je suis allée comme promis chez ta mère. J'étais choquée et triste d'apprendre sa mort. Mais

comment pouvais-je te l'annoncer, Khady, dis-moi ? J'ai pourtant essayé, mais je n'ai pas pu. Qu'est-ce que tu pouvais faire entre quatre murs ? Je suis désolée.

- J'avais mes larmes, Nogaye, mes larmes pour la pleurer.
- Je ne te demande pas de ne pas pleurer ta mère, mon amie. Mais en quoi cela t'aurait-il servi ? Et puis, arrête de culpabiliser. Ta mère est morte de chagrin et tu n'y es pour rien.
- Ce que tu m'as dit m'avait tellement fait chaud au cœur que quand j'ai franchi le portail de la prison, je ne t'ai pas attendue. J'ai couru directement chez ma mère. Et c'est mon beau-père qui m'a annoncé sa mort. Avant même que je ne réagisse, il m'a dit que mes sœurs ne sont plus dans le pays. J'ai envie de mourir, Nogaye. Je n'ai plus personne dans cette vie.
- Écoute-moi bien, chérie. Mourir n'est pas une solution à tes problèmes. Regarde-moi, je suis dans la même situation. Je n'ai plus personne, mais je me battrais pour moi-même jusqu'à la fin de mes jours. En apprenant la mort de Grand-mère, j'étais dans le même état que toi. Mais bon, ce n'est pas la fin du monde, même si elle me manque. J'ai certes commis une erreur et j'ai payé. Si aujourd'hui les gens me regardent de travers, je m'en moque. Chacun n'a qu'à s'occuper de ses oignons. Prie pour les gens que tu as perdus et essaye d'aller de l'avant.

- Je n'y arriverai pas. Je n'ai plus de travail et je n'ai plus personne.
- Où est la femme forte que j'ai connue ? Tu as vécu des moments pires. Ne te laisse pas abattre par tes peines. C'est toi qui m'as appris à assumer mes choix. C'est toi qui me disais que les regrets ne servent à rien. Je ne te laisserai pas flancher, Khady Myriam. Ne vois-tu pas que ton destin vient de te sauver ? La vie te donne une seconde chance. C'est pour ça que tu as été libérée après dix années derrière les barreaux. Tu aurais pu être condamnée à perpétuité, tu le sais très bien. Saisis cette nouvelle chance, ma belle, et arrête de dire que tu n'as plus personne. Je suis là, Khady.
- Nogaye, la vie est cruelle avec moi.
- Sois forte et courageuse encore une fois. Tu t'en sortiras comme tu l'as toujours fait d'ailleurs.

Après quelques mois de recherches, Khady Myriam finit par trouver un emploi en tant que reporter dans un quotidien. Enfin un organe qui s'intéressait à son curriculum vitae.

- Je te l'avais dit, Khady, tant qu'il y a vie...
- Il y a espoir, continua Khady en riant. Puis elle ajouta : excuse-moi de t'avoir interrompue, ma Nogaye chérie, mais j'ai tellement entendu cet adage...

- OK, moque-toi autant que tu peux. Dis, tu as prévu quelque chose ce soir ? demanda sa seule amie, un thé bien chaud entre les mains.
- Non ! répondit Khady. Pourquoi cette question ?
- En fait, je voudrais t'inviter. J'ai rencontré quelqu'un.
- Raconte-moi, petite coquine !
- Pas grand-chose à raconter pour le moment. Je l'ai rencontré au restaurant la semaine dernière. Comme c'est moi qui l'ai servi, il m'a laissé un pourboire et...
- Et ?
- Sa carte. Je l'ai appelé. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Il était tellement gentil et mignon. Il m'a invitée ce soir et je voudrais que ma sœur m'accompagne.
- T'accompagner n'est pas une bonne idée. C'est votre premier rancard. Vous avez besoin d'un tête-à-tête histoire de mieux vous connaître.
- Ne m'abandonne pas. Viens, s'il te plaît. Sans toi, je ne pourrai pas m'en sortir.
- Je ne t'abandonne pas. Tu es une grande fille responsable et raisonnable, il te manque juste ce qu'on appelle la confiance. Je t'aime et je suis fière de toi.
- Moi aussi je t'aime beaucoup et je tiens beaucoup à toi.

- Bon, il faut que j'aille lire un bouquin. Je crois que j'ai perdu une bonne partie de mon latin. Je dois faire bonne impression pour mon premier jour de travail. Depuis ma sortie de prison, je n'ai ouvert aucun livre. Et j'ai peur de ne pas être à la hauteur.
- Ne t'inquiète surtout pas, tout va marcher comme sur des roulettes. Je n'ai pas fait d'études poussées, certes, mais je sais que tu es la journaliste la plus talentueuse du monde et je t'estime beaucoup.
- La plus douée au monde ? Tu exagères, mais merci quand même, ma puce.
- Je t'en prie, Khady, promets-moi que rien ne t'affaiblira. Tu avais l'habitude de me dire que la vie n'est que le lieu des confrontations, des combats, que parfois, elle nous regarde mener nos duels, nos luttes, mais que parfois, elle devient cette adversaire féroce que nous redoutons tous. Elle peut nous jouer des tours, de sales tours même, surtout quand on a peur de l'affronter.
- Je te promets que je serai heureuse. Je le jure !
- Après la discussion, Nogaye s'habilla en hâte puisqu'elle était déjà en retard, sous l'œil critique de Khady Myriam.
- Le résultat était plutôt bluffant. Une robe moulante en dentelle qui épousait ses formes faisait ressortir sa taille de guêpe. Sa toilette était mise en valeur par des escarpins noirs et un petit sac à main de même couleur.
- Tu es ravissante et sexy.

- Comme quoi on peut s'habiller chic avec un petit budget. Vive les marchés hebdomadaires ! Vive la friperie !

Cela faisait plus de cinq mois que Khady avait trouvé du travail. Contrairement à ses attentes, elle n'était pas à l'aise dans son nouveau monde. Elle manquait terriblement de concentration pour écrire ses articles. Ses collègues lui cassaient du sucre sur le dos. On parlait de son histoire dans les couloirs. Les médisants en rajoutaient. Certains allaient même jusqu'à dire qu'elle passait tout son temps à boire. Personne ne voulait se rapprocher d'elle. Elle était là, penchée sur son ordinateur en train de faire son boulot. Cette situation était invivable d'autant que la responsable de son département en était l'instigatrice. Leur responsable, une vieille fille aigrie qui trouvait son bonheur dans l'humiliation, ne ratait aucune occasion pour lui rappeler son séjour carcéral. Mais Khady gardait son calme.

Un soir, elle s'en plaignit auprès de son unique amie. Celle-ci, après l'avoir écoutée, éclata de rire.

- Khady, on dirait que tu ne connais plus la société. Les gens te jugeront toujours, quoi que tu puisses faire.

- Tu ne comprends rien. On dirait qu'ils m'ont embauchée pour m'humilier.
- Oh que si, je comprends même mieux que tu ne peux l'imaginer. Tu sais, moi aussi je connais ce genre de problème au restaurant. Écoute bien ce que je te dis, ma chérie. La dernière fois, la caissière m'a dit : « Alors, il paraît que tu as fait de la prison ? ». Pourtant, elle sait pertinemment que j'ai été en prison, mais elle avait envie de me mettre mal à l'aise devant les autres serveurs.
- Qu'as-tu répondu ?
- Je lui ai dit : « Oui, j'ai fait de la prison parce que j'ai commis une erreur et j'ai payé cher. J'ai peut-être fait des tas de choses dans ma vie, mais vois-tu, je ne couche pas avec le mec de ma meilleure amie ». Tout le monde se regardait. Surprise, elle voulut me remettre à ma place en se levant de son siège. Je lui ai dit les yeux dans les yeux : « Écoute-moi bien, sœur, ma vie privée ne regarde que moi. Ce que j'ai fait jusqu'ici, c'est mon affaire. Je sais des tas de trucs sur toi et je n'ai jamais ouvert ma bouche ». Sur ce, tout le monde a commencé à se moquer d'elle. J'avais marqué un point. Depuis lors, elle me regarde à peine.
- Je parie que tu ne sais rien d'elle, lui dit Khady, étonnée de son attitude.
- T'as raison, je la connais à peine.
- Pourquoi t'as menti alors ?

- Pour me protéger. Le monde est une jungle, ma chère. Plus on est faible, plus on est exposé. Plus jamais je ne serai une faible. Je suis capable de dire et faire n'importe quoi pour qu'on me laisse vivre ma vie comme je l'entends. J'ai payé mes erreurs, je mérite la paix.
- Sacrée Nogaye !
- Elle a voulu m'humilier. Elle a reçu la raclée de sa vie. La pauvre, tout le monde croit que j'ai dit la vérité.
- Tu sais que ce n'est pas bien de mentir, ma chère ?
- Que dis-tu de ceux qui passent tout leur temps à dire du mal, à calomnier et à médire ? J'ai menti pour me défendre. Tu sais bien que je ne dis jamais du mal de personne. Je ne juge personne non plus, mais je ne vais pas laisser une médisante gâcher ma vie, du moins ce qui me reste à vivre. Tu dois en faire autant, Khady. Il ne faut jamais baisser la tête devant qui que ce soit. Ceux qui te jugent sont parfois pires que toi. Ne les laisse pas te pourrir la vie. Il ne faut jamais donner ce privilège à tes ennemis.

Parfois, Khady passait des heures à penser à Nogaye. D'où est-ce qu'elle puisait cette force soudaine qui lui donnait des ailes ? « Ce qui ne tue pas rend plus fort » : la somme des expériences positives et négatives vécues.

Elle qui était plus âgée que son amie, pourquoi n'arrivait-elle pas à en faire autant ? En tout cas, cette

discussion avec Nogaye lui avait ouvert les yeux. « Je prendrai mon destin en main et je vivrai ma vie comme je l'entends », jura-t-elle avant de s'endormir.

Le lendemain, elle se réveilla de bonne heure pour vaquer à ses occupations. Au boulot, elle était pleine d'énergie. Arrivée devant la porte de son bureau, elle trouva une affiche très méchante : « Attention la bombe », disait la note.

Elle lut et relut le message. Puis elle entra dans la salle, déposa son sac et prit son marqueur de couleur orange. Très inspirée, elle ajouta en bas de la note qui lui était destinée, en gros caractères : « Elle explosera et vous emportera tous en enfer. J'adore votre sens de l'humour, vous me dopez, chers collègues, et vous me donnez en même temps envie de rester dans cette boîte. »

Dans les couloirs, les gens se retournaient pour la regarder. Elle les ignorait. Khady Myriam était plus que jamais déterminée. Elle avait réussi son pari de la veille : elle avait décidément pris son destin en main.

Rentrée à la maison, elle avait trouvé Nogaye en train de fulminer. Elle était dans tous ses états.

- Qu'est-ce qui ne va pas, petite sœur ? demanda-t-elle en déposant son sac à main sur le petit lit.
- C'est cette hypocrite de Néné. Je te jure que je vais la tuer !
- Qui ? La caissière ?
- Cette fois-ci elle est allée trop loin.

- Qu'est-ce qu'elle t'a encore dit ?
- Qu'est-ce qu'elle m'a encore fait ! C'est la question que tu dois me poser.
- Parle, bon sang !
- Elle a dit à mon ami que j'étais partie avec un autre gars.
- Et ?
- Et quoi ? Ce n'est pas vrai, Khady, tu me connais très bien. J'avais un rendez-vous médical. Je ne sais pas ce qu'elle lui a raconté d'autre, mais Lamine m'a dit qu'on va faire une pause. Le temps de mettre les choses au clair. J'ai envie de la tuer.
- Il y a des jours où je ne te reconnaiss pas, ma chérie. Et Lamine dans tout cela ? demanda Khady en s'approchant.
- Il n'a pas voulu entendre ce que je lui disais.
- Tant pis !
- C'est tout ce que tu trouves à me dire ?
- Nogaye, je te considère comme l'autre partie de moi-même. Regarde-toi, tu es en train de t'accrocher pitoyablement à cet homme qui à mon avis ne t'aime pas. Parce que si c'était le cas, ma chère soeur, il n'allait laisser personne s'immiscer entre vous. Aimer, c'est avoir confiance en l'autre. Ce n'est pas parce que tu as fait de la prison que tu n'es pas crédible. Au moment où il fait sa pause parce qu'il est peut-être épuisé, confus, perdu, trahi,

toi, tu continues ton petit bonhomme de chemin. Comme cela, Nogaye, lorsqu'il se remettra en route, il risquera de ne pas te trouver parce qu'à ce moment-là tu seras loin, très loin même, loin devant lui. Tu n'es pas obligée de l'attendre, encore moins de prouver quoi que ce soit.

- Oh grande sœur, je ne sais pas ce que je ferais sans toi, dit-elle en la serrant très fort dans ses bras.
- Les amies sont là pour ça, toi-même tu le sais. Ton discours d'hier m'a donné des ailes, Nogaye Sarr. Et si aujourd'hui j'ai envie de vivre ma vie, c'est en partie grâce à toi, ma sœur. Je t'aime beaucoup, plus que tu ne l'imagines. S'il te plaît, ne laisse pas cet homme te faire du mal. Tu renconteras d'autres personnes qui t'aimeront comme tu es et qui te feront confiance.
- Toi aussi, je sais que tu seras très heureuse. Tu as toute la vie devant toi.
- Ah non, je n'ai pas toute la vie devant moi, certes, mais j'essayerai d'être heureuse pour ce qui me reste à conquérir, philosopha-t-elle. Puis elle ajouta : toi, promets-moi d'être heureuse.
- Je te promets que je serai heureuse, mais à ma façon, précisa Nogaye en affichant un sourire qui laissa apparaître des dents toutes blanches et bien rangées.

Cela faisait plus d'un an maintenant que Khady avait emménagé dans un petit studio à Grand-Dakar, populeux quartier de la capitale sénégalaise. Pourtant, Nogaye avait tenté en vain de la retenir.

- Tu sais bien que je ne peux pas continuer à vivre éternellement sous ton aile, ma petite.
- Mais tu ne vis pas sous mon aile, Khady. À chaque fin du mois, tu participes aux dépenses. Tu ne veux plus que je sois ta sœur ?
- Mais si ! Quelle question idiote ! Tu es et tu seras toujours ma sœur. J'ai seulement envie d'être autonome. Ne t'inquiète surtout pas. On se verra chaque jour.

Chose promise, chose due. Les deux « sœurs » continuaient à se voir pratiquement tous les week-ends. Chacune racontait à l'autre ses peines et ses joies et chacune écoutait également avec attention l'autre raconter joies et peines.

Ce mardi-là, Khady n'était pas allée au travail. Elle n'était pas allée non plus voir Nogaye. Tout ce qu'elle avait envie de faire, c'était rester seule chez elle. Elle voulait se reposer, mais son esprit l'empêchait de dormir. Il divaguait ! Tantôt il retournait en arrière, tantôt il voyageait dans le temps. Khady était là,

couchée sur le dos, en train de suivre librement son esprit. Elle se replongeait dans son passé. Les yeux fermés, elle se revoyait sous l'aile protectrice de sa grand-mère. Elle se revoyait, vêtue de son éternelle robe rouge, pieds nus, assise sur son banc devant la chambre de sa grand-mère. Elle aimait s'installer dans cet endroit, son refuge. Un endroit stratégique qui permettait à sa grand-mère d'avoir un œil sur elle tout en vaquant à ses occupations. Les yeux fermés, elle revoyait sa mère, visage triste, regard lointain, mine sévère. Les yeux fermés, elle revoyait son oncle et père. « Ah, ce voyou a gâché la vie de toute sa famille ! », se disait-elle.

Depuis sa sortie de prison, il ne se passait pas une journée sans qu'elle ne pensât à sa propre vie. Il ne se passait pas une journée sans qu'elle ne pensât à sa mère, à sa grand-mère. Sa grand-mère ! Elle n'aurait jamais imaginé que son fils à elle viole sa fille à elle. Comme c'était étrange, la vie. Sans s'en rendre compte, Khady Myriam pleurait. C'était comme si elle ressentait une boule au niveau de la gorge. Une boule qui l'empêchait d'avaler. Voilà pourquoi elle ne pouvait digérer ce qui lui était arrivé. Elle se demandait si dans ce monde il y avait une autre personne qui avait vécu une histoire pareille à la sienne. Et si tel était le cas, comment l'individu vivait-il sa propre vie ? Parvenait-il à être heureux ?

En ce qui la concernait en tout cas, elle n'arrivait pas à se départir de ce fardeau. Elle avait beau essayer d'être heureuse, elle ne pouvait pas l'être. Malgré les

promesses qu'elle avait faites à son amie, elle se posait subitement des questions. Comment être heureuse quand on sait qu'on est si seul au monde malgré l'existence d'une seule amie ? Elle aurait donné tout l'or du monde pour garder cette amitié qui la liait à Nogaye. Elles s'étaient rencontrées certes dans un moment difficile de leurs vies respectives, mais l'essentiel, c'était qu'elles s'aimaient bien. Ce qui lui plaisait chez cette femme, c'était sa franchise. Elle ne faisait pas partie de cette catégorie de personnes qui te sourient à longueur de journée sans pourtant t'aimer. Nogaye n'était pas médisante. Une personne entière qui se donnait sans réserve dans tous les types de relations humaines, voilà le genre d'individu qu'était son amie. Elle remerciait sans cesse Dieu d'avoir fait croiser leurs chemins.

Pourtant, malgré le soutien de son amie, Khady n'était pas heureuse. Comment l'être quand les gens continuent à te regarder de travers, à te juger, à te fuir comme la peste ? Serait-il possible que Grand-mère se soit trompée à propos du bonheur ? Le bonheur serait-il plus compliqué qu'elle ne le pensait ? « Connaître pour comprendre, comprendre pour pardonner et pardonner pour se soulager, pardonner pour être libre et pour être heureux. » Elle répétait machinalement les mots de sa grand-mère. Et subitement, elle s'était rendu compte qu'il lui restait beaucoup de chemin à faire. Elle avait connu et avait également compris une partie de sa propre histoire,

mais elle n'avait pas pardonné, du moins pas à tout le monde.

« Et si le pardon est une étape, une toute petite étape qui mène au bonheur, là, je ne suis pas prête à trouver le chemin du bonheur », dit-elle tout haut avant de se lever brusquement de son lit. L'ensemble tailleur bleu clair qu'elle portait faisait ressortir ses longues jambes. Soudain, une folle envie de respirer l'air, de se dégourdir les jambes l'envahit. Elle prit son sac à main et quitta la pièce en refermant doucement la porte. Il était 22 h 30 à sa montre. Elle héla rapidement un taxi. Direction le centre-ville. À cette heure, Dakar se libère de son embouteillage habituel.

En marchant dans les rues de la capitale, Khady ressentit une sensation qu'elle-même ne pouvait pas expliquer. Elle voyait des couples qui s'enlaçaient, riaient, se promenaient sous les lampadaires. Elle les enviait. Elle se rendit compte combien cette vie lui manquait. Une femme qui prenait de l'âge sans compagnon, sans enfant. Une femme qui se retrouvait seule dans sa chambre chaque soir après une longue journée de travail. Elle commençait à penser à son unique et seul amour. Sidi ! L'envie de savoir ce qu'il était en train de faire la guettait. Elle se posait toutes sortes de questions dans sa tête. Sa femme ? Comment devait-elle être ? Belle et extrêmement attentionnée ! Quoi de plus normal quand un mari aimant se trouvait à l'autre bout de la pièce, prêt à tout pour rendre sa conjointe heureuse.

Pour la première fois depuis sa libération, elle ressentait une colère inexprimable envers son ex. « Redescends sur terre, ma belle ! Non ! Mais ça ne va pas ? Qu'est-ce que tu croyais après tout ce que tu lui as fait ? Il t'a trouvée avec autre homme dans ton lit ! Alors ne crois surtout pas qu'il va venir un jour te voir. Il a bien fait de ne pas venir te voir en prison ! »

« Et moi ? Ce qu'on m'a fait à moi n'est-ce pas plus dur, beaucoup plus dur qu'il ne l'imagine ? », se demanda-t-elle.

À cet instant, elle se rendit compte que les passants la regardaient comme si elle était malade. Ah ouais ! Elle était vraiment malade, mais elle ne souffrait pas des maux supposés par ceux qui l'observaient. Elle était malade dans l'âme ! Et sa voix intérieure de répondre :

« Tu as raison, sauf qu'il n'y était pour rien, rien du tout ! Au contraire, tu devais lui parler ! Il aurait peut-être pu t'aider !

Fiche moi la paix ! Tu ne sais même pas de quoi tu parles ! », dit-elle d'un ton agressif.

- Ben dis donc, on parle seule dans les rues de Dakar ? demanda un homme qui la dépassait juste à hauteur d'une avenue, étonné.

Surprise et en colère, Khady sursauta avant de retrouver ses mots.

- Non mais dites donc, je parle avec votre bouche ? répondit-elle les mains en l'air comme si elle voulait toucher ses propres mots.

En guise de réponse, l'homme la toisa un bon moment. Elle était un peu mal à l'aise. Jamais personne ne l'avait regardée de cette façon. Pour fuir ce désagrément, elle redressa la tête et dépassa son interlocuteur sans se retourner.

- Excusez-moi, Madame, je disais cela pour vous taquiner, dit-il en la poursuivant.
- Pas grave ! répondit-elle sans se retourner.
- Écoutez, je suis vraiment désolé. Je m'appelle Nourou, je suis sénégalais d'origine et je vis en France depuis plus de dix ans.
- Moi c'est Khady, une femme désagréable, seule, malheureuse et qui parle toute seule ! répéta-t-elle énervée tout en hélant un taxi pour rentrer à la maison.
- Enchanté, Khady, je peux avoir votre numéro ?
- Mon numéro ? Mais écoutez-moi ce gamin ! La réponse est NON et tâchez de vous mêler de vos affaires la prochaine fois, dit-elle en s'engouffrant dans le taxi.

Le véhicule s'éloigna progressivement. Durant le trajet, Khady fulminait sa colère. Le toupet de l'inconnu l'avait laissée sans voix. Jamais on ne l'avait abordée de cette façon. Quelle inélégance de la part

d'un gentleman pareil, pensa-t-elle. L'appel du conducteur du taxi la tira de ses pensées. Elle paya et descendit, son petit sac à la main.

À cette heure de la nuit, son quartier était toujours animé. Entre rendez-vous sous les lampadaires ou séances de *tann beer* ça et là, l'ambiance était celle des grands jours. Fatiguée, elle regagna son studio en hâte. Déterminée à oublier ce qui s'était passé en ville, elle se mit rapidement au lit. Mais c'était sans compter le bruit des *sabar*. Elle se retourna encore et encore dans son lit. Décidément, Morphée n'avait aucune envie de lui rendre service. Elle resta éveillée pendant un bon bout de temps. L'image de l'inconnu lui revenait sans cesse. Pour la chasser de ses pensées, elle s'imagina en train de danser le *sabar*, elle qui était si maladroite. Rien qu'en y pensant, elle se tordait de rire. Elle finit par trouver le sommeil, tardivement. La nuit n'allait pas être longue pour Khady. Elle le savait d'ailleurs.

Le lendemain, elle eut du mal à se lever. Sa tête lui faisait très mal, mais elle n'avait pas le choix. Un rendez-vous professionnel très important l'attendait. Elle s'apprétait à prendre sa douche lorsque la sonnerie de son appartement retentit.

- J'arrive ! hurla-t-elle en se demandant qui ça pouvait bien être à pareille heure.
- Elle faillit tomber en syncope quand elle fit face à l'homme de la veille.
- Seigneur ! dit-elle en cachant ses yeux.

- Elle ne savait même pas comment il avait fait pour connaître son domicile.
- Salut Khady, la femme désagréable, seule qui parle toute seule ! dit l'homme en lui tendant sa main forte et grande.
- Com... comment ?
- Dakar n'est pas aussi grande qu'on le pense. Je t'ai suivie hier soir.
- Quel culot !
- Si j'étais toi, j'aurais dit la même chose, vraiment. Un homme qui surgit de nulle part et qui vous suit comme votre ombre. Il faut vraiment être débile pour le faire.
- Bon, qu'est-ce que tu me veux ?
- Ce que je veux ? Te connaître, rien de plus. Je ne te veux aucun mal. S'il te plaît, laisse-moi te connaître, Khady.

Pourtant, cet homme ne lui inspirait aucune confiance, comme d'ailleurs tous les hommes. Après un moment d'hésitation, elle recula pour le laisser entrer. Elle espérait ne pas commettre une bêtise en laissant s'introduire cet inconnu beau comme un Dieu chez elle.

- Bel endroit ! complimenta l'invité en s'asseyant sur l'unique fauteuil de la chambre.
- Venons-en au fait, Sénégalais d'origine vivant en France. Qu'est-ce que tu veux exactement ?

demandait-elle en s'asseyant sur la couverture de son lit, jambes croisées, traces de maquillage de la veille toujours visibles.

- Je te l'ai dit, Khady, je veux te connaître.
- Pourquoi moi ? Il y a des milliers de femmes qui voudraient te connaître. Alors pourquoi moi ?
- Quand je t'ai entendue parler seule dans la rue sans faire attention aux passants, je me suis dit que tu n'étais pas comme les autres.
- Beau discours, mais je ne suis pas convaincue.
- Je ne te demande pas de l'être, Khady.
- Quel prétentieux !
- Tu juges vite les gens. En tout cas, ça me fera plaisir de te compter parmi mes amis.

Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle avait fait une folie. Mais elle était loin de penser que le fait d'inviter l'inconnu à rentrer chez elle allait changer le cours des choses.

Elle était certaine que sa vie allait connaître un changement énorme.

Cela faisait plus de sept mois que Khady fréquentait Nourou. Elle qui était toujours lucide et sur ses gardes en même temps n'arrivait pas à définir

la relation qui les liait. Amis ? À les voir discuter de tout et de rien, on aurait cru qu'ils étaient amants, tellement ils étaient proches. Nogaye, qui voulait voir sa grande sœur heureuse, ne ratait jamais l'occasion de lui rappeler la chance qu'elle avait.

- Tu n'as plus 18 ans, ma chère. Ouvre les yeux ; cet homme t'aime plus qu'il n'aime sa propre personne. Sinon qu'est-ce qui explique son retour définitif au pays après plusieurs années passées en France ?
- Il ne l'a pas fait pour moi !
- Ah bon ? demanda Nogaye étonnée.
- Ouais ! Il est rentré parce qu'il voulait être plus proche de sa famille et vivre auprès des siens.
- Tu n'as pas honte de mentir ? Arrête ton jeu, cela ne te ressemble pas. J'ai parlé avec Nourou. Il m'a tout expliqué. Pourquoi as-tu peur de t'engager, Khady ? De quoi as-tu peur ? Tu aimes cet homme, ça se lit sur ton visage et...
- Arrête, coupa-t-elle sérieuse. Puis elle continua : ce qui me dérange, c'est qu'on dirait qu'il ne me fait pas entièrement confiance.
- Tu te trompes, chérie. Il a le droit de se poser des tas de questions sur toi. Tu es bizarre, ma grande.
- J'ai connu la même histoire avec Sidi.
- Oublie Sidi une bonne fois pour toutes, Khady Myriam Diop. On dirait une gamine. Il est marié. Il n'a même pas cherché à renouer le dialogue avec

toi. Rappelle-toi la dernière fois que tu l'as croisé en ville avec sa femme. Il t'a traitée comme une chaussette trouée et usée !

Comment oublier cet épisode de sa vie ? Rien que d'y penser, un frisson parcourut tout son corps.

Quand Khady avait vu Sidi au centre commercial en plein centre-ville il y avait de cela cinq ou six mois, tout son corps tremblait. Son pouls battait plus fort que d'habitude. Sans se soucier ni de ce qui s'était passé entre eux avant le drame ni de sa femme qui lui tenait la main, elle courut vite le saluer. Ce dernier fut plus froid que jamais. Dès qu'il l'a vit, ses traits se durcirent. Il serra encore plus fort la main de sa femme. Khady savait instinctivement que quelque chose de terrible allait se passer là-bas.

– Bonjour, Sidi, balbutia-t-elle, confuse et très contente rien que de le revoir.

Sans se soucier de cette main qui lui était tendue, le bonhomme se tourna vers sa femme. Ensuite, il dit d'un ton sarcastique :

– Tiens, tiens, tiens ! Ça, c'est la grande criminelle. Depuis quand tu es sortie de taule ? Chérie, je te présente Khady, l'ivrogne qui a froidement abattu son oncle.

Sans lui laisser le temps de parler ou de dire quoi que ce soit, il continua son discours ironique :

- Tu vois, maintenant je suis marié et je suis très heureux, mais je serais encore plus heureux de te voir croupir en prison, derrière les barreaux, pour toujours. Avec un tout petit peu de chance, mon rêve se réalisera. Jusqu'où une criminelle passionnée peut-elle aller ?

Khady avait passé des heures et des heures à pleurer. Elle ne reconnaissait plus Sidi. Après, elle avait cherché à le revoir pour lui expliquer ce qui s'était passé. Mais à chaque tentative, un mur se dressait entre eux, un long mur, épais et silencieux. Ce qui la rendait davantage rageuse, le regard triomphant de l'épouse de son ex.

- Hé !

L'appel de son amie la tira de ses pensées si pesantes.

- Il y a de cela un an je crois, commença Nogaye, une femme m'a fait un cours magistral sur l'amour, la confiance, le courage, l'estime de soi. Depuis lors, j'ai ouvert les yeux. Jamais je ne me laisserai abattre par personne, encore moins par un homme ; et voilà, je suis heureuse. Pourquoi accepter de souffrir pour quelqu'un qui te traite comme un moins que rien ? Crois-moi ma chérie, Sidi ne mérite pas d'occuper tes pensées.
- Tu n'as pas compris, ma grande. La famille de Sidi m'a aidée dans les moments difficiles. Aujourd'hui, cela me fait mal de perdre son amour et d'avoir coupé les ponts avec son père. Je ne voulais pas que

cela se termine ainsi, Nogaye. Plusieurs années d'accompagnement, beaucoup d'amour, de partage, des relations saines et sincères, des projets de rêve et un beau jour, voir tout se terminer de manière regrettable, brusque et triste. C'est injuste.

- Je sais, ma sœur, mais tu n'y peux rien. Il y a des séparations qui nous déchirent le cœur parce que nous ne voulons pas que cela se passe ainsi. Dans ce cas, c'est la fatalité qui nous sauve. Dis-toi que cela devait se passer de la sorte. Il y a des mères qui ont coupé les ponts avec leurs enfants de la manière la plus violente, pourtant, elles les ont portés pendant neuf mois dans leur ventre, les ont mis au monde et éduqués. Elles se sont sacrifiées pour eux. Si elles n'étaient pas là, ils n'auraient peut-être pas survécu. Vois-tu, parfois, ce sont ces mêmes enfants qui tournent le dos à celles qui leur ont donné vie. Pourtant, elles n'en sont pas mortes. Prenons encore le cas de deux êtres qui ont tout partagé : amour, peine, bonheur, toute une vie et qui ont un cadeau qu'ils ne peuvent pas se partager : leur progéniture. Il arrive qu'ils se séparent tout bonnement après des décennies de vie commune. Pourtant, ils ne portent pas le poids du monde sur leurs épaules. Ils renaissent, brillent et redeviennent très heureux. La vie est parfois injuste et j'en sais quelque chose. Je t'en prie, refais ta vie. Ces gens-là ne veulent plus de toi, tout ce que tu feras sera contre toi. Sidi t'a oubliée. Sois égoïste comme tout le monde et vis ta vie.

- Mais...

- S'il te plait, pas de « mais » ! Il a refait sa vie et il te traite comme une moins-que-rien, putain ! Et tu le laisses faire. Je ne te reconnais plus. Secoue-toi et saisir cette opportunité, bordel ! Nourou est venu pour te sauver. Te SAUVER, dit Nogaye, déterminée.
- J'ai peur de m'engager ! Cela ne me ressemble pas du tout. Sortir avec un gars que j'ai rencontré un soir quelconque de la manière la plus banale.
- Je sais ce que tu ressens, puce. C'est difficile de sortir de sa zone de confort. Mais dans la vie, il arrive un moment où il faut décider. L'essentiel, c'est de faire le bon choix. Tu es en train de te dire que tu ne peux pas être heureuse avec lui parce que tu auras bientôt quarante ans et que lui, il en a cinq de moins que toi et qu'en plus tu ne le connais pas très bien et bla-bla-bla. Ne te préoccupe pas du regard des autres. Quoi que tu fasses...
- Tu me rassures beaucoup. Je ne sais pas encore ce que je vais décider, mais merci pour tout.
- Je serai toujours là pour toi comme tu as été là pour moi ! Si aujourd'hui, j'ai retrouvé une paix intérieure, c'est en partie grâce à toi, Khady. Je suis heureuse. Je vis ma vie. Encore une fois, si j'avais cette chance, je la saisirais de toutes mes forces parce que ça n'arrive pas tous les jours. Et si ça ne marche pas, ce n'est pas grave, tu as essayé. Rappelle-toi : qui ne tente rien n'a rien.

3

Ce matin de mars, Khady se prélassait sur son grand et confortable lit. De temps en temps, elle regardait timidement la bague qui scintillait à son annulaire. Elle n'y croyait toujours pas. Après tant d'années de galère, elle était là, aimée, heureuse et liée à jamais à cet homme. Depuis sa discussion avec Nogaye, elle avait fait de ce slogan, son sacerdoce : « Aimer, c'est avoir confiance ». Ainsi, avant d'épouser Nourou, celui-ci savait tout d'elle, toute son histoire. Quand elle racontait sa vie en prison le soir sous la pénombre, Nourou l'écoutait avec attention. Tantôt il essuyait ses larmes, tantôt il la serrait fort. Il ne la jugeait jamais. Au contraire, il enviait sa femme pour son courage et son envie de vivre.

- Je me demande quand tu vas quitter ce lit. Il est bientôt 7 h 30, Madame Tine, lui lança son mari, une tasse de café appétissant entre les mains, depuis la porte d'entrée de leur chambre.
- Laisse-moi dormir, tu veux ?
- Justement, tu ne dors même pas, chérie, alors lève-toi avant que je ne t'y oblige, chère bonne dame. Ta chronique t'attend. On est lundi !
- Et si je refuse ?

- Ben, rien !
- Rien ?
- Rien, Madame, prélasses-toi autant que tu veux. Tu vas perdre ton travail et tu vas te retrouver femme au foyer. Tu t'occuperas de ta maison et de mon café. Ça ne va pas être difficile. C'est moins dur que d'écrire, choupette !

En guise de réponse, elle lui lança l'oreiller qu'elle tenait entre les mains.

- Désolé, ma belle ! Je ne suis pas dans ta ligne de mire. Tu ne peux pas m'avoir, lui dit son mari en nouant sa cravate.

Ensuite, il prit son ordinateur et les clés de son véhicule posés sur le lit avant d'embrasser tendrement sa femme. Comme il était grand, doux et charmant ! Son costume bleu clair, près du corps, mettait en valeur ses bras musclés. Un vrai sportif.

Khady se rappelait encore le jour où il l'avait présentée à sa tante maternelle.

- Mon Dieu, mon fils, elle est beaucoup plus âgée que toi. Il faut épouser une femme jeune qui soit en mesure de procréer, dit Aïcha dans la cuisine.

Khady, qui était dans le séjour, parvenait à entendre toute leur discussion.

- L'amour n'a pas d'âge, ma tante. Si tu veux savoir, je suis heureux avec elle, répondit-il posément.

- Si tes parents étaient là, ils n'auraient jamais accepté cette femme comme bru.
- Ils ne sont pas là, mais mon oncle lui, est là.
- Il n'est pas de ta famille, ton oncle. Tout ce qu'il a fait, c'est t'éduquer à l'europeenne. Mais bon, ça se comprend, tu n'es pas son fils. Il ne se préoccupe pas de ton avenir, dit-elle.

Nourou entra dans une colère noire à cause de cette remarque déplacée et méchante.

- Ce que tu dis ne manque pas de vérité, tante Aïcha. Il n'est pas mon père, certes. Il n'est pas de ma famille non plus, mais je l'aime plus que les membres de ma propre famille. Quand mes parents ont rendu l'âme à la suite d'un accident, c'est lui qui m'a pris sous son aile. Tu étais là, ma tante, mais tu ne voulais pas de moi. Tu m'as fait vivre les pires moments de ma vie avant que mon homonyme ne m'emmène avec lui. Aujourd'hui, je sais ce qui te préoccupe. Mon argent ! C'est pour ça que tu veux que j'épouse ta cadette. Je ne le ferai jamais, jamais de la vie, ma tante. S'il te plait, sois heureuse pour moi, pour une fois dans ta vie.

Une dispute s'éclata entre les deux adultes.

- Quel ingrat, Nourou ! Tu peux aujourd'hui me parler sur ce ton parce que tu as réussi ta vie. Je t'ai tendu les bras et t'ai donné mon cœur.
- Faux, tu me maltraitais.

- J'étais aussi triste et déboussolée que toi. Je venais de perdre mon unique sœur !
- Et moi mes parents !
- On t'a fait un lavage de cerveau, mon fils.

À cette dernière remarque, qui visait Khady Myriam, Nourou préféra ne pas répondre. Il fit signe à sa petite amie qui le suivit en silence.

Dans la voiture, Khady n'osait pas lever les yeux. Elle venait de mesurer combien cet homme était amoureux d'elle. Elle venait de comprendre une chose : cette Aïcha ne la porterait jamais dans son cœur.

Rendre visite à une future belle-famille, une étape que beaucoup de femmes craignent. Elle n'était pas surprise, par contre, elle avait peur de perdre son homme. C'était comme si celui-ci lisait dans ses pensées.

- Je t'aime, Khady Myriam, et je me fiche royalement que tu sois plus âgée que moi. Je me fiche de tout, vois-tu ? Je t'aime et je suis prêt à tout pour être et rester avec toi.

La sonnerie du téléphone coupa ses pensées.

- Debout, petite paresseuse. Il est douze heures.
- Comment sais-tu que je suis toujours au lit, petit impertinent ?
- Parce que je le sens, Riam. Je sens que madame est toujours au lit.

- Rien ne presse, mon gars, et puis arrête de m'appeler Riam, je n'aime pas ce sobriquet, dit-elle sur un ton taquin avant de continuer. Je travaille l'après-midi. Mon mari qui passe la journée au bureau m'a fait un bon steak avant de partir, alors ?
- Alors quoi ? Lève-toi, ta journée t'attend.
- Tu es jaloux. Tu es jaloux, chantonna-t-elle en balançant la tête comme si son interlocuteur était en face d'elle.
- En réalité, elle était jalouse de son propre bonheur.
- Dis tout ce que tu veux ! Je t'aime, dit-il avant de raccrocher.
- Moi aussi je t'aime et je ne te le dirai jamais assez, répondit-elle doucement avant de poser le combiné.

Après le coup de fil de son mari, elle se leva, prit une douche rapidement et s'habilla en vitesse. En prenant son petit-déjeuner, elle ne s'arrêtait pas de sourire. « Riam » ! Au fond d'elle-même, elle adorait ce surnom. Son mari savait aussi qu'elle aimait « Riam ». Raison pour laquelle il l'appelait ainsi, surtout en ces moments de bonheur. Elle adorait tout ce que son époux disait ou faisait. Ce qui était plus marrant et banal à la fois, c'était la façon dont ils s'étaient connus. Elle parlait d'un pur hasard alors qu'il aimait répéter à tout bout de champ à leurs amis « la croisée de deux âmes sœurs ».

- Le hasard n'existe pas.

- Ah bon ?
- Non ! Nous nous sommes rencontrés parce que nous avons voulu nous rencontrer.
- C'est faux. Mais de quoi est-ce que tu parles ? Nous ne nous connaissions même pas.
- C'est très facile à comprendre. Ce soir-là, nous avions envie de rencontrer quelqu'un qui nous ressemblait, quelqu'un qui était différent de ceux qui nous côtoyaient, notre complément !
- C'est ça, oui !
- Tu sais très bien que j'ai raison.

À chaque fois que son Nou partait travailler, Khady se rappelait encore l'un de leurs innombrables tête-à-tête. Elle finissait toujours par sourire. C'était fou comme il savait la convaincre.

Khady et son époux prenaient le dîner dans leur sobre salle à manger. Nourou remarqua le silence de sa femme. Khady, qui d'habitude était pleine de vie, était devenue subitement silencieuse et trop calme, absente. Elle mangeait sans même regarder son époux qui essayait pourtant d'attirer son attention en faisant des grimaces. Les yeux fixés sur son assiette, l'appétit n'était pas au rendez-vous. Pourtant, elle raffolait de

ce plat, de la loubia algérienne. La sauce était fumante et bien chaude.

- Tu peux tout me dire. Je suis là pour ça.
- Non ça va, c'est juste que je pense beaucoup à ma grand-mère et à ma maman. J'aimerais qu'elles soient là pour voir combien je suis heureuse et épanouie aujourd'hui, répondit-elle en fuyant le regard de son mari.
- Il n'y a pas seulement cela, chérie. Quelque chose te préoccupe. Tu n'as pas l'habitude de mentir. Alors quand tu le fais, ton regard te trahit. Donc, je t'écoute.
- Oh, Nou, j'ai mal au cœur, très mal d'ailleurs.
- Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tu n'es pas heureuse avec moi ?
- Oh que si ! Je suis très heureuse. Je pense trop à mes sœurs ces temps-ci. Touty et Soukeyna me manquent. Cela fait très longtemps que je ne les ai pas vues. Et si on se croisait, je risquerais de ne pas les reconnaître. Que sont-elles devenues ? Sont-elles heureuses ? Tu me comprends ?
- On en a parlé, Khady. Je sais que cela te fait mal de ne pas savoir exactement ce qu'elles font ni où elles sont, mais tu ne peux rien faire. Leur père est en vie et elles vivent avec leur tante hors du pays. Devant la loi, tu n'as aucun droit sur elles. Je suis désolé.
- Je sais tout cela, mais j'ai comme l'impression d'être une mauvaise sœur. Déjà, quand elles étaient ici,

nous étions comme des étrangères. Je ne me rappelle même plus leurs visages et elles non plus.

- Je suis désolé de te le dire, mais c'était le cas. Vous étiez comme des étrangères, tes sœurs et toi. Ce n'est ni ta faute ni la leur. C'est la faute de ta mère qui voulait que tu t'éloignes d'elles. Écoute, je ne sais pas où elles sont ni ce qu'elles font actuellement, mais je suis sûr et certain qu'elles pensent à toi et qu'elles sont très heureuses. Elles t'aiment aussi. Si Dieu le veut, vous allez vous revoir toutes les trois. Elles vont rentrer un jour ou l'autre et elles feront tout pour retrouver leur unique grande sœur.

Réconfortée, Khady sourit avant de contourner la table pour aller s'asseoir sur les genoux de son mari.

- Tu as toujours le mot qu'il faut pour soulager. Merci infiniment, Nou.
- Je te promets que tout va rentrer dans l'ordre. Je suis là !
- Merci, répéta-t-elle.
- Il arrive des moments où on devient vraiment impuissant. Si ce moment arrive, on se pose toutes sortes de questions. On se demande où sont passés notre courage et notre force.
- Et où sont passés notre force et notre courage ?
- Ils sont là, mais ils ne peuvent pas freiner le lot de malheurs qui tombent sur nous.

Khady était très heureuse pour Nogaye ce soir-là. En fait, son amie s'était mariée à une personne fantastique. De plus, elle avait réussi à renouer le dialogue avec sa famille après tant d'années de rupture. L'homme qu'elle venait d'épouser l'aimait bien. Elle était aux anges, tout comme Khady. Un mariage simple en présence de quelques proches.

- Tu sais, la vie nous réserve de grandes surprises. Je te l'avais dit.
- Oh ma grande sœur adorée, qui aurait pensé qu'on allait être épanouies après tant d'années de galère ?
- La vie est parfois injuste, imprévisible. Mais parfois aussi elle est tout simplement juste. Sois heureuse, ma puce, comme tu as l'habitude de le dire. Ne pense pas à ce que tu as perdu, mais pense à ces belles choses que la vie t'offre, pense à ce qu'il te reste à conquérir et tu iras loin.
- Merci beaucoup et à toi pareillement, ma sœur. Je t'aime. Bon, maintenant, il faut que je te laisse. Je dois aller voir mon mari. Il m'attend au resto. Il dit qu'il a une surprise pour moi.
- Quelle surprise, petite cachotière ?

– Je ne sais pas puisqu'il s'agit d'une surprise. Je te le dirai après, je suis en retard, il faut que je file, dit Nogaye.

Comme d'habitude, après le départ de son amie, Khady resta dans son salon à méditer, à penser à tout ce qui lui arrivait. Quand la police l'avait arrêtée, elle croyait que sa vie allait basculer. En vérité, sa vie avait déjà basculé. Mais elle avait pu la sauver à temps.

Elle regarda autour d'elle, une sensation de fierté parcourut tout son corps. Une belle demeure que certains appelleraient un manoir, un mari extraordinaire, un travail, bref, une vie stable que toute femme rêve d'avoir un jour. Tant pis pour les médisants. Tant pis pour ceux qui passent tout leur temps à parler de leur couple, parce que ce qui importait pour elle ce n'étaient ni les médisances ni les mauvaises langues. Ce qui importait, c'était vraiment son amour pour cet homme et la vie qu'elle menait au quotidien. Elle profitait de ces beaux cadeaux que la vie lui offrait. Ce qui lui manquait, c'étaient ses sœurs.

Comme chaque vendredi matin, Khady allait au cimetière. Elle aimait particulièrement rendre visite à sa grand-mère. Devant les tombes, elle perdait facilement ses mots. Elle avançait lentement jusqu'à la

sépulture de sa mémé. Tête baissée et voilée, elle s'agenouillait les yeux fermés. « Ah ! comme la vie peut être une traîtresse », pensait-elle. Elle te donne la beauté, la force, la hargne et tu te crois invincible. Mais au fil du temps, elle reprend tout ce qu'elle t'a offert. Le comble, elle te bascule dans l'autre monde sans aucun scrupule.

Elle resta ainsi penchée sur la tombe de sa grand-mère pendant une bonne dizaine de minutes. Après ce long silence, elle commença enfin à parler. Tout était si calme, si paisible dans cet endroit. Il y avait quelques visiteurs tout comme Khady, mais chacun garda le silence.

– Je ne sais pas par où commencer, Grand-mère. Tout va si vite. Tu sais, j'ai rêvé de toi hier. Ce matin, j'ai prié pour toi. Il ne se passe pas une journée sans que je ne pense à toi, sans que je ne prie pour toi. Bon, je sais que parfois, tu n'es pas fière de moi, je suis désolée. Mais je n'y peux rien. Je suis impulsive et très spontanée. L'essentiel est que je sois heureuse et tout cela, tout cela Grand-mère... C'est grâce à toi. Je me rappelle encore quand on était chez Grand-père. Tu étais à la fois ma grand-mère, mon père, ma mère, bref, ma famille. C'est à toi que je dois ma vie.

Tu te souviens quand tu m'exhortais à comprendre ma propre histoire ? Bon, j'avoue que connaître la vérité, ma vérité, a été fatal pour moi ! J'ai fait des choses pas catholiques du tout, mais je n'avais pas le

choix. Je sais que tu n'aimes pas la violence. Je n'avais pas le choix ! Je sais que tu vas me pardonner un jour. Tu es la seule personne à me comprendre dans ma famille. Et là tu peux être fière de moi. Je suis sur le droit chemin, Grand-mère chérie. Je respecte les cinq prières quotidiennes. Je m'occupe de mon foyer, bref, je gère mes propres affaires... Mais j'aurais voulu que tu sois là aujourd'hui pour voir tout ce qui m'arrive. Et tu sais quoi ? Je crois que j'ai pardonné. Maintenant, je pense à ce que j'ai enduré sans haine ni rage comme tu avais l'habitude de le dire. Le cœur de l'ange est aujourd'hui libéré du poids de la haine. Tu avais raison, le pardon est essentiel dans la vie. Ah oui ! Avant, ce mot ne faisait pas partie de mon jargon. J'avais la rage et de la rancune, mais aujourd'hui, Grand-mère, j'ai compris beaucoup de choses et figure-toi que j'envisage même d'aller voir mes cousines et leur maman. Je sais que le climat risque d'être tendu. Mais bon, j'ai besoin de les voir. Cela fait si longtemps.

Tu me manques trop. Tout de toi me manque, d'ailleurs. Nos discussions, nos fous rires, nos câlins, mais surtout les biscuits du vendredi, juste après la prière de 14 heures. Tu te rappelles quand tu m'en donnais fièrement quand mon grand-père refusait de le faire ? Je voudrais te rendre la monnaie de ta pièce. « Rendre au Maure son sel », comme on dit. Je voudrais t'emmener à la Mecque, mais tu n'as pas assisté à mon ascension sociale. C'est toi qui en es la

base. Mais bon, c'est la vie, la mère de l'injustice, comme tu avais l'habitude de me le répéter.

Khady Myriam restait ainsi pendant des heures au cimetière. Elle se recueillait, se ressourçait et s'inspirait en même temps. C'était la raison pour laquelle jamais elle ne ratait l'occasion d'aller en ces lieux de repos éternel.

Comme promis, elle alla chez ses cousines un matin d'hivernage. Ah, tout avait changé ! La paupérisation du quartier était manifeste. Les belles maisons aux murs bien décorés étaient devenues vieilles et délabrées. Les ruelles plus étroites. Sans doute, les rues propres autrefois et désertes à pareille heure étaient maintenant le lieu de refuge de bambins négligés par des parents à la recherche de la dépense quotidienne. En voyant les étals de fruits sauvages tout au long de l'allée qui menait vers la maison familiale, elle se revoyait revenant de l'école primaire, vêtue de sa robe toute faite, rouge foncé. Elle aimait tellement cette robe. Elle se souvint du jour où l'une de ses camarades de classe avait versé du *mad* sur sa fameuse tenue. Ce fruit sauvage, Khady en raffolait. Ce jour-là, il y avait une bousculade indescriptible devant Ya Arame, la vendeuse. Hélas, elle n'avait pas eu de chance. Ses camarades avaient été plus rapides,

plus souples qu'elle. Ya Arame n'avait pas entendu son fameux : « *Ya'ram jaay ma mad cinquante francs ak màngo baxal vingt-cinq francs* ». Énervée et très déçue, elle était sur le point de rentrer lorsqu'une fillette versa son *mad* sur sa robe. C'était comme si elle se moquait d'elle. Elle aurait dû le verser dans ma bouche, s'était-elle dit avant d'attaquer la gamine toutes griffes dehors. Elle avait besoin de se battre. Normal quand on ratait le fameux *mad* de Ya'ram.

Les cris d'un petit garçon la ramenèrent sur terre. Elle regarda à travers son rétroviseur et vit des enfants insouciants qui jouaient avec leur ballon de fortune, pataugeant dans les eaux usées mélangées aux eaux pluviales. Des jeunes filles formant un grand cercle chantaient et dansaient harmonieusement. Khady avait du mal à circuler. Les passants ne faisaient pas attention à ses coups de klaxon. Elle souriait, le quartier avait certes perdu son côté chic, mais la joie de vivre était au cœur de toutes les activités. Il était devenu plus chaleureux. Enfant, elle n'avait jamais eu cette chance ! La chance de jouer avec les enfants de son âge. La chance de s'exprimer... Ces petits lui rappelaient ce qu'elle n'a jamais été : une enfant épanouie dans une certaine mesure.

En fin de compte, elle se réjouissait de cet embouteillage qui l'empêchait de circuler. Khady avait le trac et ne savait plus si elle devait faire demi-tour ou non. Soudain, elle se rendit compte qu'elle était arrivée à destination. Lentement, elle prit son sac, descendit de sa BMW grise et se dirigea résolument

vers la porte d'entrée de son ancienne demeure. Celle qui l'avait vue naître, grandir, souffrir, s'effondrer, se relever et se battre.

Quand sa cousine la vit, Khady s'arrêta comme pétrifiée. « Elle a vieilli de vingt ans », pensa-t-elle. Que de mauvais souvenirs pour cette dame !

– Bon... bonjour ! balbutia Khady.

Arame, sa cousine, assise sur une natte, entourée de sept bouts de bois de Dieu, sursauta. Elle avait du mal à y croire.

- Je rêve ! Mon Dieu dites-moi que je rêve !
- Non, tu ne rêves pas du tout. Je suis là en chair et en os.
- Khady Myriam ! Qu'est-ce que tu fais là ?
- Je suis venue vous voir.
- Non mais quel culot ! Tu as tué notre père et tu oses venir chez lui ?

Sa cousine et demi-sœur grelotait comme si elle avait un accès palustre. Elle transpirait. Elle était en colère. Décidément, la haine qu'elle vouait à Khady ne disparaîtrait peut-être jamais, surtout que celle-ci était devenue riche et libre. Libre après avoir mis fin aux jours de leur papa.

- Je suis venue vous demander pardon parce que je vous ai arraché votre père. Ce que j'ai fait n'est pas saint, certes, mais ma réaction a été normale, justifiée quand même.

- Normale ? Non, mais tu délires ! Rien ne justifie le crime, l'acte odieux que tu as commis ! Tu as tué notre père !
- C'en était trop. Khady entra elle aussi dans une colère noire.
- L'inceste, le viol justifient le crime que j'ai commis ! Un frère qui viole sa sœur et qui continue sa vie comme si de rien était ne mérite absolument aucune considération. Un frère qui vole à sa sœur sa jeunesse, sa vie, ses rêves et espoirs, un père qui vole à sa nièce et fille le sourire et l'envie de vivre, qui l'insulte, la bat quand l'occasion se présente n'est rien d'autre qu'un salaud, un animal !
- À cause de toi, je n'ai plus de famille ! Ma mère a aussi rendu l'âme. Ma sœur a divorcé. Son mari l'a abandonnée. Elle vit sous mon aile. Et moi, je fais le trottoir pour la nourrir et nourrir sa ribambelle d'enfants. Tu vois ce que tu as fait ?
- Je suis vraiment désolée pour ta soeur et toi, mais je suis loin d'être responsable de ce qui vous arrive. Tout ce que vous endurez aujourd'hui, vous l'avez semé hier. Vous m'avez mené la vie dure, ta sœur et toi. Rappelle-toi, ma chère, quand vous mangiez sans moi. Rappelle-toi quand vous me traitiez de bâtarde. Rappelle-toi quand vous me frappiez. Rappelle-toi quand vous me meniez la vie dure !
- Et tu es revenue pour te venger ? Mais tu l'as déjà fait !

- Me venger ? Non ! Il y a longtemps, me venger était mon souhait le plus ardent. Aujourd’hui, mon âme est purifiée. J’ai pardonné et je veux que vous aussi vous me pardonniez.
- Ah ! c’est trop facile !
- Non, ma sœur, Khady a raison. Nous ne récoltons que ce que nous avons semé, répondit une femme, assise sur un fauteuil roulant et qui avançait lentement.

Khady n’y croyait pas. Ndeye Maguette avait perdu l’usage de ses jambes !

- Mon dieu ! Ndeye Maguette ?
- Ah oui. C’est moi.

En la voyant dans cet état, elle oublia tout différend. Lentement, elle avança vers cette femme à mobilité réduite. Ndeye, belle autrefois, pleine d’énergie avec des formes généreuses avait tellement maigri. Une étoile qui s’éteignait petit à petit. Elle était devenue une femme abimée, rejetée. La préférée de son papa était devenue une véritable loque humaine. La nature avait pris tout ce qu’elle lui avait gracieusement offert. C’était comme si elle s’était fâchée avec la chance, le bonheur et la belle vie. Elle avait vieilli de trente ans. Cela faisait mal.

Toute tremblante, Ndeye Maguette prit les deux mains de sa cousine et demi-sœur.

- C'est à nous de te demander pardon, Khady. Tu as raison, nous t'avons fait beaucoup souffrir. Je me rappelle encore tout ce que nous t'avons fait endurer. Nous avons brûlé tes habits. Nous t'avons accusée de vol. Nous t'avons battue et blessée. Nos parents non plus n'ont jamais été de bonnes personnes. Que Dieu ait pitié de leurs âmes. Et nous aussi, nous t'avons haïe sans raison. Nous t'avons haïe parce que nos parents voulaient que nous le fassions.

Khady essuya les larmes de cette dame désespérée. En réalité, elle était surprise par l'état et la réaction de Ndeye.

- Oh ! Ndeye Maguette, je ne sais pas quoi dire. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?
- Ndeye a été paralysée peu après le drame. Et tu y es pour quelque chose, lança Arame, envieuse, les bras croisés.
- Arrête de prendre Khady pour responsable de ce qui nous arrive. Elle n'y est pour rien, répliqua Ndeye Maguette.
- Elle a tué mon père !
- Arrête d'être hypocrite. Il n'a eu que ce qu'il méritait. C'est notre père à nous toutes, répondit Ndeye Maguette.
- Mais de quel côté tu es, ma chère sœur ?
- De celui de la vérité, ma grande. S'il te plaît, Arame, il ne faut plus entrer dans le jeu de nos

parents. Ils avaient peut-être raison de haïr, mais nous non. Je pense qu'il n'est pas trop tard pour recoller les morceaux. Formons ce que nous n'avons jamais pu réussir : une famille.

Sur ces mots, Ndeye Maguette tourna sa chaise vers sa petite sœur en serrant très fort la main de Khady Myriam. Celle-ci était à la fois triste et gênée. Elle était tout à fait d'accord avec Ndeye, même si elle savait d'avance que cela allait être difficile. Quant à Arame, elle était sur la défensive.

- Ne soyons pas hypocrites. Nous ne pouvons pas former une famille.
- Il n'est jamais trop tard, sœurette.
- Après tout ce que j'ai vécu, la famille n'a plus de place dans ma vie. Famille ne fait pas partie de moi, répondit Arame tout en se dirigeant vers la véranda.
- Ne fais pas attention, elle finira par changer d'avis. Ces temps-ci, elle est aigrie. Tu te souviens de son fils né hors mariage ? demanda Ndeye Maguette en tapotant l'épaule de Khady Myriam.
- Le petit garçon aux cheveux crépus ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?
- Un homme ! Demba Paté est parti parce qu'il ne pouvait plus supporter le métier de sa mère. Il ne pouvait plus voir sa maman changer d'homme comme elle change d'habit. Personne ne le

respectait dans le quartier. Alors un beau jour, il est parti et il n'est jamais revenu.

- Le pauvre ! Dis, ils sont mignons tes enfants, dit Khady pour changer de sujet.
- Celle en jaune, c'est Maman, l'autre en jupe blanche, c'est Fatou Kiné. C'est ma cadette, les cinq autres sont à l'école. J'ai été victime d'un accident vasculaire cérébral. Entre traitements et rééducation, qui m'ont complètement ruinée, j'ai fini par arrêter mon commerce. Au début, ma belle-famille me soutenait. Au fil du temps, mon mari nous a délaissés, les enfants et moi. Et un beau jour, il s'est marié avec ma meilleure amie, m'a foutue dehors et depuis lors je vis ici avec ma progéniture.
- Je suis désolée, Ndeye, mais il n'a pas le droit de faire ça. Il est le père de tes enfants.
- Mon époux s'est marié pour le meilleur et non pour le pire. Parfois je me dis que c'est le fruit de nos actes. Nous t'avons fait beaucoup de mal.
- Moi aussi je vous ai fait du mal. Et comme tu l'as dit, vous avez suivi vos parents sans comprendre. Il faut te battre pour tes droits et ceux de tes enfants.
- C'est difficile vu ma situation. Je suis une incapable, une infirme, comme dit ma sœur.
- Non mais c'est affreux de dire de telles bêtises ! C'est ta sœur. Elle doit te soutenir en de pareils moments.

- Elle le fait à sa manière. C'est elle qui nourrit toute la famille. Elle est fille de joie, tu le savais ?
- Elle vient de me le dire.
- Et elle est la mère de tous ces gamins que tu vois.
- Ça aussi, Khady Myriam l'avait compris quand Ndeye Maguette lui avait présenté ses deux enfants.
- Oui je m'en doutais. Bon, il faut que j'y aille, Ndeye, dit-elle en se levant.
- Reste un peu, s'il te plaît, implora celle qui fut son ennemie pendant longtemps.
- J'ai des choses à faire. Il y a le boulot qui m'attend.
- Tu as raison. Mais je t'en prie, Khady, viens souvent nous voir. Et puis ne fais pas attention à Arame. Elle est frustrée, mais elle finira par changer d'avis. Nous sommes tes sœurs, même si peu de gens le savent. Je ne te demande pas d'oublier le passé. Il s'agit plutôt de vivre avec le passé et tout l'impact qu'il a sur notre vie. Il n'est pas trop tard.
- Et c'est mieux comme ça. Les gens pensent que j'ai tué mon oncle parce que je le haïssais, parce qu'il me maltraitait. Je n'ai rien dit pour ma mère. Je me suis tue pour elle.

En regardant encore une fois autour d'elle, un frisson parcourut tout son être. Khady Myriam avait pitié de ses proches parents qui étaient au bord du gouffre. Sans réfléchir, elle ouvrit son sac, prit tout

l'argent qui y était et le donna à Ndeye Maguette. Celle-ci, tête baissée, accepta la somme.

- Bats-toi, Ndeye ! Je te promets que je vais t'aider, dit-elle.

Ensuite, elle se leva et alla directement dans sa chambre, celle qu'elle partageait jadis avec sa grand-mère. Une fois dans la pièce, les souvenirs rejaillirent. C'était comme si elle entendait Khady Diop prendre sa défense lorsque Ndeye Maguette avait un jour mis le feu sur la tenue qu'elle devrait mettre le jour de la Tabaski. Elle devait avoir 14 ans. Ce jour-là, en revenant de chez son tailleur, elle était tellement pressée de montrer sa robe droite en wax hollandais à sa grand-mère qu'elle versa le verre de jus de bissap que cette dernière tenait entre les mains.

- Ne t'en fais pas, ma grande. Je vais nettoyer la partie maculée, ensuite tu vas accrocher ta robe sur ma corde à linge à l'aide des pinces. Avec ce chaud soleil, ce sera vite fait, l'avait rassurée sa grand-mère.
- Tu es sûre que ça va s'enlever, Grand-mère ? demanda-t-elle déçue.
- Bien sûr, ma petite, ça va prendre quelques minutes. Je te promets.

En cette veille de l'Aïd-el-Kabîr, couchée sur le lit de sa mamie en attendant que l'habit soit séché par le soleil brillant, elle rêvait. Elle se voyait drapée dans cette tenue, montée sur ses chaussures assorties, la tête haute, cheveux bien tressés. Soudain, elle avait

senti une odeur qui l'avait fait sursauter. Sur ordre de sa grand-mère, elle était sortie pour voir ce que l'on brûlait à l'extérieur. Quand elle avait vu sa tenue sur le fourneau, rongée très rapidement par les flammes, elle avait perdu ses mots. Il n'y avait personne dans la cour. Elle avait couru pour la récupérer. Malheureusement pour elle, le feu était plus rapide. Les flammes avaient dévoré sa belle robe. Elles avaient soif. Elle était restée debout, impuissante devant le fait accompli.

– Grand-mèèèèèèèèèèèèèèèère ! avait-elle hurlé.

La mémé avait sursauté quand elle avait entendu le cri de détresse. Les autres membres de la famille étaient également sortis de leurs chambres ! Khady pensait que ce n'était pas vrai, que ce n'était qu'un rêve. Oui, un mauvais rêve. Sous les regards moqueurs de ses cousines, Khady Myriam hoquetait.

- Pourquoi tant de méchanceté envers cette gamine ?
Pourquoi vous avez brûlé sa tenue ? demanda Khady Diop en regardant la famille tour à tour.
- Brûler ? Mais non, personne n'a brûlé ses habits.
C'est le vent.
- Ne me prends pas pour une idiote, Maty. Je suis certaine que l'une de tes mauvaises filles est la coupable.
- Son oncle, qui faisait irruption dans la maison avec mouton famélique « *rey mu dee reyul mu dee* » à ce moment-là, avait sans doute entendu quelques

bribes de la réplique de sa femme et avait accusé à tort la pauvre gamine.

- Non, ce n'est pas le vent. C'est elle qui a mis le feu à ses propres habits rien que pour nous accuser. Cette fille est mauvaise, Yaye. Elle veut te mettre en mal avec Ndeye Maguette et Arame, qui sont pourtant tes petites-filles légitimes. Elles au moins ne sont pas nées hors mariage.
- Pour vous accuser ? répéta sa mère avec mépris. J'ai honte de t'avoir mis au monde. J'ai honte quand je t'entends raisonner. J'ai honte de tes enfants, ces « légitimes ». J'ai honte de ta femme, Moussa. J'ai honte de vous, âmes méprisables et méprisées ! Les flammes de l'enfer sont plus intenses que n'importe quelle punition sur terre. Dieu n'aime pas les oppresseurs. Il est avec les opprimés.
- Je vous déteste tous, dit Khady, dégoûtée. Puis elle ajouta, les larmes aux yeux : vous êtes des gens trop méchants !
- Son oncle lâcha violemment le mouton de Tabaski. Chicote à la main, il se dirigea vers la jeune fille. Comme un fauve, la grand-mère s'interposa.
- Il va falloir marcher sur mes vieux os pour toucher à un seul de ses cheveux !

Ce jour-là, elle avait été sauvée encore une fois par sa protectrice. Pour cette Tabaski, elle avait mis son éternelle robe rouge pendant que Ndeye Maguette et Arame portaient pour l'occasion de très jolis boubous. Elle les regardait aller et venir. Elle les regardait

demander des étrennes aux voisins. Elle les enviait et les détestait en même temps. Elle crevait de jalousie.

Khady, qui sortait de ses souvenirs, regarda encore autour d'elle. Elle voyait sa grand-mère partout. Même maintenant que la chambre était occupée par les enfants, les traces de Khady Diop étaient toujours là. Elle voulut s'asseoir sur leur lit, mais il n'y était plus. Il avait été remplacé par un matelas plus dur que les murs de la pièce. La place de leur armoire était occupée par des ballots d'habits sales. Mon Dieu, qu'est-ce qu'elles avaient fait de leur fauteuil jadis posé à côté du lit ? Comme elle aimait s'asseoir sur ce fauteuil le soir, quand elle apprenait ses leçons. Sa grand-mère lui lançait toujours quand elle somnolait :

- Tu ne veux pas apprendre, Khady, sinon tu n'allais pas t'installer confortablement sur ce fauteuil plus moelleux et confortable que ton lit même.
- Je ne dors pas, Grand-mère, je réfléchis, se défendait-elle en écarquillant les yeux.
- Le sommeil a vraiment bon dos, mon enfant. Je te surprends en flagrant délit et tu oses nier ?
- Hé, Khady, tu vas passer la journée, n'est-ce pas ? lui demanda Ndeye Maguette depuis la porte d'entrée de la pièce.

Elle revint à la réalité de nouveau. En guise de réponse, elle se retourna et la regarda tristement.

- Je sais ce que tu ressens. Je suis vraiment désolée. Nous avons vendu l'autre maison. Ensuite, nous

avons vendu les meubles pour subvenir aux besoins des enfants. Je te demande pardon, ce matériel vous appartenait à Grand-mère et à toi. Il a été témoin de vos tête-à-tête, de votre complicité, de toute une vie commune.

Elle sourit. Ndeye avait raison certes, mais le plus important pour Khady ce n'était vraiment pas les meubles. C'était l'endroit. Les meubles témoins, l'acheteur peut les emmener où il veut, mais l'endroit, son propriétaire peut le transformer et le façonner à sa guise, il restera sur place. À lui seul, il rappelait à Khady le moment vécu. C'était important.

Une fois dans sa voiture, elle essaya de reprendre ses esprits. Tout était confus dans sa tête. Elle avait appris beaucoup de choses à la fois, comme le décès de sa tante, la paralysie de Ndeye Maguette et Arame qui était devenue fille de joie. Mais elle n'avait le droit de juger personne, encore moins Arame. Elle était passée par beaucoup d'épreuves. En allant là-bas, elle ne savait pas qu'elle allait faire tant de découvertes. Ce qui était bien et réconfortant dans cette histoire, c'était qu'elle avait fait la paix avec Ndeye Maguette. Après tant d'années de guerre, de silence et de haine.

À partir de ce jour, tout allait changer ! Sa relation avec ses cousines et sœurs allait prendre une nouvelle tournure. Ce jour-là, Khady Myriam ne ressentait pas la haine en se souvenant de sa vie dans cette maison. Au contraire, elle avait la paix du cœur. Elle ne se réjouissait pas de la situation difficile de ces

personnes qui furent injustes et méchantes avec elle. Au contraire, elle compatissait !

Avec l'aide de son mari qui ne comprenait pas tout à fait son attitude, elle trouva un avocat pour Ndeye Maguette afin qu'il puisse obtenir une pension pour ses enfants et elle.

- Je ne suis pas d'accord avec toi, ma chérie. Comment tu peux les aider après tout ce que tu m'as raconté sur elles ? Pourquoi tu renoues avec ce passé pénible ?
- Tu sais, mon cher mari, au début, je croyais que fuir ou enterrer mon passé pénible m'aiderait à devenir quelqu'un d'autre. Ce n'est pas aussi simple que cela. Le passé est un excellent marathonien. Plus je m'éloignais, plus il était motivé à m'attraper. Je ne peux pas me départir de mon passé pénible, Nou. Je suis désolée.
- Je te soutiendrai jusqu'au bout, ma chérie, même si parfois ton raisonnement est trop bizarre.
- Tu sais, aujourd'hui, quand je les ai regardées les yeux dans les yeux, je ne ressentais aucune envie de vengeance. J'ai pensé à l'enfer que j'ai vécu chez elles, mais mon cœur était plus léger que la feuille d'un arbre.
- Et qu'est-ce que ça signifie ? À mon avis, Ndeye Maguette t'a accueillie à bras ouverts parce qu'elle espère une quelconque aide venant de toi. Si elle vivait dans l'opulence, elle t'aurait foutue

dehors. Je pense que ces gens-là ne te porteront jamais dans leur cœur. C'est plus fort qu'eux.

- Non, mon cheri, cela signifie que j'ai pardonné. Mon âme est aujourd'hui purifiée. L'ange s'est libéré de son fardeau, il a décollé. Ses ailes longtemps liées sont détachées. Maintenant, il a pris son envol vers un monde meilleur éclairé par une VRAIE lumière, celle du temps de Grand-mère. J'ai de la peine pour elles. Je n'ai jamais pensé que je pouvais pardonner. Ma grand-mère avait raison, le pardon est capital dans la vie d'un ange. J'avais besoin de les voir, j'avais besoin de me départir de ma haine viscérale. Tant pis si elles continuent de me détester, je ne peux plus les haïr ! J'ai longtemps pensé à tout le mal que les gens m'ont fait. Maintenant, je me focalise sur le bien. C'est ce qu'on appelle : être positif.
- Je serai toujours avec toi. Dis-moi tout simplement ce que je dois faire.
- Merci du fond du cœur, mon amour. Ton soutien est fondamental pour moi.

Sa relation avec Arame changea au fil du temps. Sa cousine était devenue plus tolérante. Elle avait même accepté l'aide de Khady. Cependant, celle-ci était toujours préoccupée par ses sœurs jumelles.

- La dernière fois que je les ai vues, c'était lors des funérailles de ta mère, lui dit Arame, qui était venue la voir au bureau. Et toi-même, je ne sais pas comment tu vas faire pour les reconnaître. Cela fait si longtemps.

Pourtant, elle continua à chercher, en vain. Chaque jour, elle suppliait leur père. Mais celui-ci, atteint par la vieillesse, campait toujours sur sa position. Pour lui, ses filles étaient en bonne santé et vivaient bien. En plus, elles étaient majeures et savaient ce qu'elles faisaient, donc elles n'avaient pas besoin de l'aide de qui que ce soit, encore moins de celle de leur demi-sœur. Malgré cela, Khady ne se découragea pas. Elle promit de continuer ses recherches jusqu'à la fin des temps.

4

Cette nuit-là, Khady ne dormit pas. Son esprit divaguait. Elle pensait aux mille et une choses qui lui arrivaient. Son mari, qui était son principal soutien, était devenu cachotier. Il fuyait le regard de sa femme. Il était parfois distant. Khady Myriam essayait pourtant de comprendre ce qui se passait autour d'elle, ce qui faisait qu'elle avait du mal à se concentrer sur son travail.

Un matin, alors que Nou était parti en voyage, elle en parla à Nogaye, sa moitié.

- Je suis sûre qu'il me cache des choses.
- Mais non ! Qu'est-ce que tu racontes ? Jamais il ne ferait une telle chose. Il est juste préoccupé par son business. Ton mari est un homme d'affaires.
- Je le connais très bien, Nogaye. Il essaie toujours d'être lui-même, mais ses gestes le trahissent. Mais bon, c'est normal qu'il regarde ailleurs. Je suis devenue une vieille femme après cinq ans de mariage.
- Mais qu'est-ce qui t'arrive ?
- Je ne peux pas avoir d'enfant. Mon foyer est parfois triste. Toi tu seras bientôt mère.

- S'il te plait, ma sœur, arrête de parler ainsi. Ce sujet, on en a discuté à maintes reprises. Il n'est pas trop tard, tu peux adopter n'est-ce pas ?
- Non, je ne veux pas adopter, tu le sais bien.
- Quand je t'entends parler comme ça, je m'inquiète beaucoup, tu sais.
- Tu sais, mon mariage avec Nou, c'était trop beau pour être vrai.
- Ne déprime pas. Tout va rentrer dans l'ordre.
- Rien ne sera plus comme avant. Je connais mon homme.
- Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?
- Je ne sais pas. J'attends son retour pour avoir une discussion sérieuse avec lui.
- Tu sais quoi ? Je te propose d'aller te reposer. Tu es très fatiguée.
- D'accord, je vais aller me reposer comme tu dis parce que ma tête me fait mal. Prends soin de toi. Rappelle-toi que tu es en début de grossesse. Fais bien attention.
- Je n'y manquerai pas, ma grande.

Il était 19 heures. Le restaurant affichait déjà plein. Khady et Nourou avaient réservé une table pour

deux. L'ambiance était plutôt romantique. Cette musique douce diffusée leur faisait du bien. Ils écoutaient tout en regardant le menu.

- Bonsoir, Madame, Monsieur, leur dit une serveuse, bloc en main, prête à noter les commandes.
- Ce sera salade de crevettes sauce curry pour l'entrée. Pour le plat de résistance, j'ai choisi du gigot d'agneau aux herbes de Provence et un jus de bissap blanc. Ce sera tout pour moi, dit Khady.
- Je prendrai la même chose, ajouta Nourou.
- Bien, Madame, Monsieur, à tout à l'heure, répondit gentiment la serveuse avant de leur tourner le dos.

Nourou était gêné et Khady l'avait remarqué. Pour rompre le silence, elle engagea la conversation.

- Merci d'avoir répondu à mon invitation.
- Je t'en prie, mon amour.
- Je vais aller droit au but. Depuis un certain temps, tu as beaucoup changé. J'aimerais que tu me dises ce qui te tracasse.

Nourou fixa son épouse pendant quelques secondes.

- Je t'aime plus que ma propre vie, Khady Myriam Diop.
- Tu n'as pas répondu à ma question.
- Tu t'inquiètes pour rien. Tout va bien.

- Tu es devenu distant avec moi. Je ne sens plus ta présence.
- En toute réponse, il prit les mains si douces de sa femme, les embrassa tendrement.
- Ces temps-ci, je...
- Votre salade de crevettes à la sauce curry, du bissap bien de chez nous, leur dit la serveuse, un plateau bien rempli entre les mains.
- Merci, répondit le couple, plus préoccupé à terminer sa conversation.

Après le départ de la serveuse, Nourou commença à manger. Khady ne toucha pas à son assiette. Elle attendait la réponse de son époux.

- Tu disais, Nou ?
- Mange d'abord, mon amour, lui suggéra Nou.
- Elle s'exécuta sans grand appétit. Son époux tenta de la rassurer.
- Ces temps-ci, j'ai fait un mauvais investissement, lui dit-il entre deux bouchées.
- C'est-à-dire ?
- J'ai perdu énormément d'argent. Une connaissance m'avait fait part d'un créneau qui rapportait beaucoup de tunes, j'ai foncé tête baissée, malheureusement, c'était une arnaque.
- Khady écarquillait les yeux. Elle n'y comprenait plus grand-chose. Nourou poursuivit :

- C'est un concessionnaire. Il m'a parlé de vente de véhicules de luxe de seconde main. J'ai investi beaucoup de millions. Il est parti.
- Furieuse, Khady parla :
- Et tu ne m'as rien dit ?
- Tu m'aurais interdit de le faire. Le trafic est assez douteux. Pardonne-moi, ma chérie.
- Quoi ?
- Oui, c'était de la pure fraude.
- Quelle mouche t'a piqué ?
- Je ne sais même pas ce qui m'a pris. Je l'ai fait sur un coup de tête.
- Tu pouvais aller en prison. La fraude de marchandise est punie par la loi.
- Je m'en suis rendu compte après coup. J'ai voulu rectifier le tir, mais c'était trop tard.
- Et ton associé, qu'est-ce qu'il est devenu ?
- Gigot d'agneau aux herbes de Provence pour Monsieur et Madame, annonça la serveuse qui déposa les deux plats de résistance.

Nourou attendit qu'elle s'éloigne pour répondre à la question de Khady.

- Je ne peux pas trop m'avancer dans cette affaire. C'était un deal. Je risque d'avoir des problèmes avec la justice si cela s'ébruise.
- Je ne sais pas quoi te dire.

- J'avais honte de te regarder.
- Cela ne te ressemble pas, ce business louche n'est pas ton domaine de prédilection.
- J'ai honte de moi.
- Maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?
- On m'a mis en rapport avec un avocat qui s'y connaît. Il étudie les voies et moyens pour que je puisse récupérer mon argent.
- Tu as des chances de le récupérer, ton argent ?
- Je n'en sais rien pour le moment.
- Je peux te poser une question ?
- Laquelle ?
- Si je ne t'avais pas invité, est-ce que tu m'aurais raconté les faits ?
- Honnêtement, non. J'ai essayé à maintes reprises, mais j'avais trop honte, encore une fois.
- Ce n'est pas une raison pour me cacher des choses importantes. Je suis très déçue.
- J'implore ton pardon. Donne-moi une seconde chance.
- Tu me caches autre chose ?
- Non !
- Ils continuèrent de manger en silence.
- Tu n'es pas au bord de la faillite, quand même ?
- Il sourit avant de répondre à cette question.

- Dieu merci, je gère la situation. Je suis un homme d'affaires quand même, je sais comment m'en sortir.

Khady secoua la tête, puis sourit.

- Qu'est-ce qui te fait marrer ?
- Je croyais que tu me trompais.
- Embarrassé, il se défendit.
- Sérieusement ?
- Mets-toi à ma place, mon amour. Tu t'enfermes pendant des heures pour parler au téléphone, tantôt dans les nuages, tantôt silencieux et nostalgique.
- Je ne suis ni dans les nuages ni silencieux, encore moins distant. J'étais préoccupé, c'est tout. Je t'en supplie, pardonne-moi, Khady.
- Elle hésita, puis prit sa main si forte et protectrice.
- Je te pardonne, mon amour, mais s'il te plaît, promets-moi de ne plus recommencer.
- Je te le promets, mon ange.
- J'avoue que j'ai une grande faiblesse envers toi, je n'y peux rien, je suis amoureuse Nou.
- En toute réponse, son mari se leva, lui tendit la main. Elle cacha ses yeux. Il insista.
- Tu ne peux pas décliner mon offre, chère Madame. Tu n'as pas le choix, tu vas danser avec moi.
- Tu es ridicule.

- Depuis quand es-tu complexée ?
- Je ne suis pas complexée, je n'ai pas envie de danser dans ce restaurant.
- S'il te plait, Khady Myriam Diop, reine de mon royaume.

Elle prit son courage, accepta cette main qui lui était tendue. Encouragés par le couple assis à côté, collés l'un à l'autre, Khady et Nou dansaient, chantaient et se regardaient.

« Le vent dans tes cheveux défaits
Comme un printemps sur mon trajet
Un diamant tombé d'un coffret
Seule la lumière pourrait
Défaire nos repères secrets
Où mes doigts pris sur tes poignets
Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai. »

Ils adoraient tous les deux Francis Cabrel. C'était en partie pour cela d'ailleurs que Khady préférait ce restaurant. L'ambiance était toujours romantique. La voix de Cabrel berçait l'assistance, chaque soir.

Une fois la danse terminée, ils furent tous les deux applaudis par le public. Fiers et amoureux, ils s'embrassèrent, payèrent l'addition et rentrèrent à la maison. Khady Myriam était heureuse. Plus de doute, tout était clair dans sa tête. Son mari ne lui était pas infidèle. Elle l'avait cru sur parole.

Khady, qui revenait de son gynécologue, avait du mal à croire à cette bonne nouvelle. Enceinte ? Incroyable ! Après plusieurs années de mariage, elle était tombée enceinte à 49 ans ! À la place de la ménopause qu'elle appréhendait avec tant de stress, Dieu lui avait donné un bébé. Même son médecin lui avait signifié qu'elle devait faire très attention parce que c'était une grossesse à risque vu son âge. Elle l'écoutait à peine. Le traitement avait enfin porté ses fruits, après plusieurs années quand même ! Elle commençait à se décourager, à perdre patience, mais là, elle était surexcitée.

La douche de son époux tirait en longueur. Elle était pressée d'annoncer la nouvelle longuement attendue.

- Chéri, dépêche-toi de sortir. J'ai une excellente nouvelle à t'annoncer !
- Ah ! je me dépêche alors ! J'adore les bonnes nouvelles ! répondit son mari depuis la salle de bain.

Soudain, la sonnerie du téléphone de Nourou attira son attention.

Elle prit l'appareil posé sur le lit et vit un numéro privé. Habituée par la curiosité, elle décrocha. Au bout du fil, une voix, séduisante, féminine brisa son élan :

– Allô, mon lapin, cela fait quelques heures que je ne t'ai pas vu et tu nous manques déjà. En plus j'aimerais te présenter à mon père. Il est un peu souffrant, mais il sera heureux de te rencontrer. Dépêche-toi, je t'attends à l'appartement, comme ça, on va aller le voir ensemble.

Le sang de Khady ne fit qu'un tour. Elle ne tenait plus sur ses jambes.

– Allô ? Allô ? Chéri tu es là ?

À ce moment, Nourou, qui sortait de la douche, prit son téléphone et répondit en hâte avant de raccrocher, embarrassé.

– Il faut que je t'explique.
– C'est qui ?
– Tu sais, c'était une erreur.
– C'est qui ? hurla Khady sans se retourner.
– On s'est rencontrés à Bruxelles il y a de cela quelques années. Au début je ne voulais pas...
– Comment s'appelle-t-elle ?
– Jeannette !
– Jeannette ?
– Elle est ivoirienne, afin à moitié. Mais ma chérie...

- Ta chérie ? Si j'étais ta chérie, allais-tu me poignarder dans le dos ? Maintenant, je veux que tu me racontes tout, absolument tout sur cette femme !
- Je me suis marié avec elle.
- Quoi ?
- Quand elle est tombée enceinte, je l'ai épousée.
- Vous avez un enfant ?
- Je suis désolé ! Deux enfants...
- Deux enfants ?
- Écoute Khady, je voulais des gosses et toi...
- Et moi je ne pouvais pas en avoir et tu n'as jamais voulu que j'en adopte ! Pendant que tu me refusais ce plaisir, tu menais tranquillement une autre vie. Et pour aller voir ta pute, tu me parlais de réunion d'affaires et je ne sais quoi d'autre. Je ne peux pas y croire ! Tu n'as pas le droit de me faire ça, Nourou ! Mon dieu, quel genre de personne es-tu ?
- Je suis désolé !
- Et cette histoire de concessionnaire, d'arnaque, de véhicules de luxe de seconde main, tu l'as fabriquée de toutes pièces pour me duper ?
- Oui, répondit-il, honteux. Puis, il ajouta : tu m'as acculé et je...
- La ferme ! hurla-t-elle pour la énième fois. Maintenant, tu vas m'emmener jusqu'à ta garce, ajouta-t-elle, déterminée.

- Non, elle n'y est pour rien, Khady. Je suis le seul et principal fautif, même si elle savait que j'avais déjà une première épouse.
- Ce n'est pas mon problème. Je veux voir ton autre famille. Je veux la voir, l'épouse illégitime !
- D'accord, dit Nourou qui commençait à sentir le poids de la culpabilité.

Il prit timidement les clés de sa voiture. Khady, en larmes, le suivit.

Tout en conduisant, Nourou était confus. Il était pris par la tournure des événements. Il savait que la vérité allait éclater un jour, mais jamais il n'avait pensé que sa première épouse allait apprendre sa trahison de la manière la plus banale.

En conduisant, il jetait de temps en temps des coups d'œil à sa femme. Celle-ci, toute tremblante et malade de colère, pleurait en silence. Elle était surprise et malheureuse à la fois. Jamais elle ne se serait attendue à cela.

Une maîtresse, d'accord. Mais se marier à son insu ? Comment un homme qui était si bien avec tout le monde pouvait-il se comporter de la sorte ? Cet homme qui lui avait apporté amour, confiance et bien-être était devenu aujourd'hui un étranger. Après plusieurs années de mariage, elle venait d'apprendre que son mari avait une autre famille, un autre visage. Il menait une double vie. Le fameux *takku suuf*³, elle

³ Mariage scellé en secret.

n'aurait jamais imaginé en être une victime un jour. Parfois, quand elle entendait des témoignages de femmes victimes de ce phénomène, elle n'essayait même pas de se mettre à leur place.

Subitement, elle pensa à elle-même. Elle était en partie responsable de ce qui lui était arrivé. Elle avait épousé un homme moins âgé qu'elle. C'était naturel qu'elle vieillisse avant lui. C'était logique que celui-ci vît une femme qui n'était pas elle. Une femme jeune capable de procréer, capable de porter des enfants. Pourtant, d'un côté, elle se demandait si cela valait la peine d'aller jusqu'au bout. Avait-elle envie de voir cette femme ? Elle s'était toujours battue pour la vérité, et rien ne pouvait l'arrêter.

Une fois tous les deux arrivés devant un immeuble R+7, Nourou gara sa Citroën grise. Ensemble, ils prirent l'ascenseur pour aller au dernier étage rendre visite à une autre madame Nourou, une rivale qui sortait du néant. Ce n'était pourtant pas un rêve, un cauchemar, sans doute.

Quand Nourou sonna à la porte de l'appartement, Khady tremblait. Rien qu'à l'idée de voir sa rivale, elle avait des crampes dans le ventre. Quand celle-ci ouvrit la porte, Khady faillit s'évanouir. Elle était grande, belle, jeune et svelte. Khady la toisa. Mon Dieu qu'elle était sublime dans sa robe blanche. Et là, elle comprit tout de suite pourquoi son mari était tombé sous le charme.

- Bonjour, mon amour, dit-elle en s'adressant à son époux, les mains sur la porte.
- Bonjour, chérie. Je peux entrer ? lui demanda tendrement Nourou sans se soucier de sa première épouse.
- Oui bien sûr, répondit-elle en poussant la porte pour les laisser entrer.
- Papa ! dit un petit garçon de trois ans environ qui était assis sur le lit.
- Viens dans les bras de ton père, champion, dit Nou, toutes dents dehors.
- Khady comprit alors qu'elle avait perdu la bataille. Enfin, Nou parla de celle qui l'accompagnait.
- Écoute, Jeannette, c'est elle, Riam !
- Ma coépouse ? Enchantée, Madame ! Moi, c'est Jeannette, dit-elle en lui tendant la main.

Khady lui donna également sa main sans comprendre pourquoi. En venant ici, elle avait la rage. Et là, devant celle qui lui avait volé son époux, elle ne ressentait plus rien. Qu'est-ce qui lui arrivait ? En plus, elle avait comme l'impression d'avoir déjà vu cette jeune femme si aimable.

- Excusez-moi, vous avez mille et une raisons de me haïr parce que je vous ai volé votre époux, dit-elle gênée. Je me suis fait une place dans votre vie
- Maman, c'est la mamie sénégalaise ?
- Non, mon chéri. Elle, c'est ta tante Riam.

Khady n'en pouvait plus. Le petit garçon avait raison. Elle pouvait être sa grand-mère. Elle quitta l'appartement en courant. Elle n'avait pas eu le temps de voir l'autre enfant de son époux. Une fois dehors, elle pleura, pleura, pleura toutes les larmes de son corps. Et au lieu de rentrer chez elle, elle prit un taxi pour aller à la plage.

Elle marcha sur le sable fin, pieds nus comme elle avait l'habitude de le faire. Mais cette fois, elle ne sentait pas les grains de sable, elle ne faisait pas attention non plus aux baigneurs, aux promeneurs et aux enfants qui jouaient. Elle se sacrifierait pour que la mer noie les souvenirs qui rongeaient son cœur. Elle essaya de retrouver ses esprits au milieu des vagues, en vain. Tout ce qu'elle savait, c'était que son mariage était bien mort. Le conte de fées était terminé. Une fin triste pour elle. Tante Aïcha aurait-elle influencé son époux à prendre une seconde épouse capable de procréer ?

Elle essaya de comprendre encore une fois ce qui lui arrivait. Pourtant, son âme était devenue aussi mystérieuse que l'océan bleu. Elle pensa encore au fameux jour où elle avait tué son propre oncle et père. Un frisson parcourut tout son cœur. Elle pensa à la phrase du petit garçon : « Maman, c'est la mamie sénégalaise ? ». Non, elle ne pouvait pas commettre un crime une deuxième fois. Même si elle le voulait, elle ne le pouvait pas. Pourtant, elle avait raison de faire du mal, elle avait ses propres raisons de faire du mal à cette jeune et belle femme qui lui avait volé son

mari. Son mari ! Son mari qui aimait bien lui répéter que c'était elle sa famille :

- Ne t'occupe pas des gens qui disent du mal de nous. Ils ignorent le véritable amour. Crois-moi, Riam, je vais faire de toi une femme comblée, une femme sans rancune ni rancoeur d'ailleurs, une femme qui ne pourra plus avoir envie de haïr.

Ce jour-là, elle avait mille et une raisons de haïr son mari et Jeannette, mais elle ne pouvait pas. Son éternel questionnement : « Pourquoi elle » ? » refit surface. À partir de ce moment, elle se préparait à faire face à un nouveau lot de malheurs ! Elle s'était retrouvée à terre à maintes reprises. Désormais, elle ne permettrait plus à personne ni à rien de la maintenir à terre. Elle avait vu pire dans sa vie. Des drames, elle en avait vécus ! Des gifles, elle en avait reçues ! Elle s'était juré de rester digne quoi qu'il en soit. Elle était la maîtresse de son propre univers et elle ne permettrait plus jamais à l'humiliation, à la colère et à la rancoeur de redevenir ses compagnes, même si elle avouait qu'elle avait été toute sa vie durant une victime. Victime de maltraitance, fruit d'un viol incestueux, femme cocue, victime d'injustice, de mensonges, de stigmatisation, victime d'un affreux et lâche destin qui la prenait toujours au dépourvu ! Mais rien ne lui ôterait cette envie de se battre, cette envie de vivre avec son fameux destin qui la poignardait dans le dos à chaque fois que l'occasion se présentait. Pauvre destin ! Sacrée femme à malheurs ! Sacrée femme courageuse.

Khady resta à la plage jusque tard dans la soirée avant de rentrer chez elle. Une fois à la maison, elle trouva son mari et Jeannette en train de l'attendre. Sans faire de bruit, elle les ignora et monta en hâte les escaliers qui menaient vers sa chambre, mais ils la suivirent jusque sur le balcon.

- Tu m'as fait peur, où étais-tu ? lui demanda Nourou, inquiet.
- Mais qu'est-ce que cela peut te foutre ? répondit-elle, amère.
- Il faut qu'on parle, Khady, la supplia Jeannette, rongée par le remord.
- Non, Madame, vous et moi n'avons rien à nous dire. Maintenant, partez tous les deux. Je n'ai pas peur de rester seule. La solitude a été pendant longtemps ma compagne. Je préfère encore une fois rester seule plutôt que d'être entourée d'hypocrites, de menteurs et de traîtres. Je n'ai pas peur de la solitude. Je tiendrai le coup.

Sans se soucier de l'état de Khady, Jeannette continua de plus belle.

- Quand ma mère est décédée, nous avons quitté la Côte d'Ivoire, ma sœur et moi, pour aller à Bruxelles.
- Quand ma mère est morte, j'étais en prison pour un crime que j'ai effectivement commis. Alors si vous pensez que vous pouvez m'avoir par les sentiments, là, vous faites fausse route.

- Je suis sénégalaise comme vous, Khady.
- Et ? Et après ? Des Sénégalaises comme moi, ça ne manque pas. Les femmes représentent plus de cinquante pour cent de la population au Sénégal sans compter celles de la diaspora dont vous faites certainement partie.
- Quand j'ai vu Nourou à Bruxelles, je me suis dit qu'il était peut-être notre sauveur.
- Et vous vous êtes accrochée à lui ?
- Oui, je me suis accrochée à lui parce que j'étais comme perdue et il m'a aidée à redevenir moi-même. Il m'a aidée à trouver la voie du salut. En fait, notre véritable mère est morte il y a de cela très longtemps. Et c'est à ce moment que notre père nous a emmenées en Côte d'Ivoire, chez sa sœur qui avait épousé un Ivoirien, et nous avons pu bénéficier de la nationalité ivoirienne. Après plusieurs années passées en Côte d'Ivoire, notre tante est décédée, alors nous sommes parties à Bruxelles, ma sœur et moi, pour y poursuivre nos études. C'était très dur pour nous. Au début, nous venions une fois tous les cinq ans au Sénégal pour voir notre père. Mais au fil du temps, cela devenait de plus en plus difficile, nous ne travaillions pas et nous n'avions pas d'argent. Notre bourse couvrait à peine nos frais. C'est à ce moment que Nourou a surgi pour sauver deux binationales coincées dans un pays inconnu, sans argent, qui ne pouvaient aller ni en Côte d'Ivoire ni au Sénégal.

- Bravo, intéressante, comme histoire ! Un vrai philanthrope, ce Nourou ! Je ne lui connaissais pas cette facette, de même que j'ignore beaucoup de choses chez le généreux, comme sa double vie, son autre famille. Et toi, tu lui as donné quoi en échange ? Des enfants ! Deux enfants ! En plus d'être un grand menteur, il est très organisé. Il s'est toujours arrangé pour tenir sa petite famille adorée loin de tout, loin de sa vieille femme stérile. Oh, je vais vous dire qui je suis moi aussi en une phrase. Je suis la reine des malheureuses cocues et majesté des courageuses cocues, ça vous va ?
- Je sais que ce que je vous dis ne vous intéresse pas, mais il faut me comprendre.
- Je vous comprends. Vous êtes venue me chiper un homme. Si vous voulez savoir, je vous le laisse, parce qu'en réalité, je ne le connais pas.
- Non, ma sœur jumelle, Touty, et moi, sommes venues voir notre père malade.
- Khady n'entendit pas le reste de la phrase. Elle se tourna d'abord vers son mari avant de répondre :
- Ta jumelle s'appelle Touty ?
- Oui.

En guise de réponse, Khady s'assit sur son grand lit en bois, elle ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Son mari également n'y comprenait pas grand-chose.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jeannette, inquiète.
- Nou ajouta :

- Mais qu'est-ce qui t'arrive, Khady ?
- Toi, la ferme ! Jeannette, comment s'appelait votre mère ?
- Aminata Diop.
- Est-ce que je peux voir votre père ?
- Mais pourquoi ?
- Je vous en supplie, emmenez-moi chez lui. Il se peut que je connaisse votre famille.
- Bon, d'accord, répondit Jeannette, hésitante.
- Vous me devez bien ça au moins, lui répondit Khady, qui les devança.

Sur le chemin, personne n'osa briser le silence. Khady pensait au pire.

Nourou, nerveux, conduisait, très concentré. À côté de lui, Jeannette ou Soukeyna, qui ne savait plus où donner de la tête. Khady, installée sur l'un des sièges arrière, était préoccupée.

Non, cette Jeannette ne pouvait pas. Non !

Quant à Jeannette, elle ne comprenait pas l'attitude de Khady. Tantôt elle était en colère, tantôt elle devenait quelqu'un d'autre. Maintenant, elle comprenait pourquoi son mari lui disait toujours que

Riam était un personnage et qu'il ne fallait pas chercher à connaître qui elle était vraiment.

Une fois devant le père de Jeannette, les doutes de Khady se confirmèrent. Devant cet homme alité, elle pleura en silence. Le vieil homme malade avait du mal à parler ; tout allait si vite. Jeannette courut se jeter dans ses bras.

- Je suis heureux de te voir, ma fille. J'étais désespéré à l'idée de ne plus vous serrer dans mes bras, ta sœur et toi. Cela a été dur pour vous deux ces derniers temps. Oh, ma petite fille chérie, pardonne-moi.
- Ce n'est pas seulement à elle que tu dois demander pardon, dit enfin Khady depuis la porte d'entrée, dos au mur, bras croisés.

Le vieil homme, qui était sur le lit et qui n'avait remarqué que la présence de sa fille, se redressa. Comment Khady Myriam avait-elle fait pour avoir leur adresse ? Comment ?

- Mais comment tu as fait pour les retrouver ? demanda-t-il gêné.
- Le monde est petit, non ? répondit Khady, les bras toujours croisés.
- Papa, de quoi est-ce que vous parlez ? Tu connais cette femme ?
- Le père, mal à l'aise, garda le silence.
- Votre père ne me connaît que trop bien, Jeannette. Ne vous a-t-il jamais parlé d'une demi-sœur ?

- Oui, mais elle est morte bien avant Maman, répondit-elle, triste. Puis elle ajouta : mais qu'est-ce que vous avez à voir avec ma défunte sœur ?
- Morte ? demanda Khady, suffoquée. C'est ce que vous a dit votre père ?
- Jeannette, durant toutes ces années, votre sœur vous a désespérément cherchées, ta jumelle et toi.
- Papa ?
- Je suis désolé, ma fille, je voulais vous protéger !
- Les protéger ? Contre leur propre sœur ? s'offusqua Khady.
- Nourou baissa la tête pour éviter le regard de ses épouses.
- Papa, dis-moi qu'elle ment.
- Il ne peut rien vous dire puisque c'est la vérité, lui dit Khady sarcastique
- Je suis désolé.
- Elle est où alors ?

Un silence de mort régna dans la salle. Puis, le père décida de parler.

- Jeannette, en venant ici, je croyais que tu avais déjà retrouvé ta sœur. Mais là, je vois que le pire des hasards vous a réunies.
- Parle, bon sang ! lui dit Khady.
- Elle a raison, Papa, parle !

- En fait, Jeannette, c'est elle ta sœur, c'est elle Khady Myriam Diop.
- Qui *elle* ?
- C'est moi, votre sœur ! C'est moi Khady Myriam Diop ! hurla Khady.
- Quoi ? demanda Jeannette, ahurie. Quoi ? Dis-moi qu'elle ment, Papa.
- C'est une criminelle, se défendit-il. Elle a tué votre oncle Moussa. Je voulais vous éloigner d'elle parce qu'elle est un monstre.

Nourou était sous le choc. Si Khady et Jeannette étaient demi-sœurs, ça voulait dire qu'il avait épousé deux sœurs !

- Ce n'est pas possible ! Dites-moi que je rêve, dites-moi que je n'ai pas épousé deux sœurs ! Je suis un monstre !
- Comment tu as pu me faire ça, Nourou ? Pourquoi t'es-tu contenté de me répéter tout le temps « Riam » alors que son vrai nom c'est Khady Myriam Diop ?
- C'est ma faute, répéta Nourou en claquant la porte.

Personne n'essaya de le retenir. Après son départ, Khady prit les choses avec philosophie.

- Je ne peux pas y croire. Après tant d'efforts, après tant d'années de recherches, te voilà enfin, ma petite sœur.

La coépouse « cachée » était devenue la sœur « retrouvée ».

- Je suis désolée, Khady, c'est ma faute. Je n'aurais jamais dû me marier avec lui. C'est moi qui ai fait le premier pas, c'est moi qui lui ai demandé de m'épouser.
- Tu n'y es pour rien, ma chérie. Tu ne savais pas qu'il s'agissait du mari de ta sœur.
- J'ai été égoïste. Je n'ai pas le droit de voler l'époux de qui que ce soit !
- Ça devait arriver. Et pour Nourou, ne t'inquiète pas. Tout va rentrer dans l'ordre. En ce qui concerne notre oncle, c'est une longue histoire et je vais te la conter, dit Khady tout en serrant très fort sa sœur dans ses bras.
- Tu sais, Papa nous a caché beaucoup de choses en ce qui concerne la famille de Maman. Même celle-ci, de son vivant, nous interdisait même d'aller voir nos cousines. Elle nous défendait d'adresser la parole à Oncle Moussa, même dans la rue. De ce fait, nous ne connaissions pas bien la famille. Quand nous venions en vacances, nous ne prenions même pas la peine d'aller les saluer. On se voyait à peine. Marcella, qui va venir d'un moment à l'autre, peut en témoigner.
- Je vais tout vous raconter. Je vais vous dire pourquoi Maman a coupé les ponts avec sa famille.

En essuyant les larmes de Jeannette, qui se sentait tellement coupable, Khady Myriam réalisa combien elle l'aimait même si elles venaient de se revoir. Elles savaient toutes les deux que la situation était loin d'être réglée.

Khady Myriam, en ce qui la concernait, savait qu'entre son époux et elle, c'était de l'histoire ancienne. Pourtant, ce désormais ex-mari avait toujours été là pour elle. Elle répéta intérieurement cette fameuse phrase que certaines personnes aiment répéter : « Comment avait-il pu épouser cette femme alors qu'il y avait tellement de jeunes demoiselles, belles et célibataires ? ». Son homme avait donné raison à tout le monde. Mais pour cette femme qui avait tué, pour cette dame qui avait connu un séjour carcéral long et pénible, pour cette dame qui connaissait trop bien la déception, ce n'était qu'un drame parmi tant d'autres. Il était de loin le pire dans le lot. Elle survivrait après tout. Une vraie habituée, une rodée hors pair !

À ce moment, Marcella, la jumelle de Jeannette, fit irruption dans la salle.

– Que se passe-t-il ici ? demanda-t-elle les mains sur les hanches.

5

Dans la salle de conférence de l'université de Dakar, les invités étaient venus nombreux. Khady Myriam, entourée de ses sœurs jumelles et de quelques proches amis, tremblait. Elle avait le trac devant tant de personnes.

- Tu vas y arriver, ma chérie ! l'encouragea Jeannette.
J'ai si peur, dit-elle en embrassant sa fille, qui lui ressemblait beaucoup.
- Tu es une battante, je suis fière de toi ! lui dit Nogaye en lui tapotant l'épaule.
- Il faut y aller maintenant, ton public t'attend, lui dit Arame en la poussant gentiment.

Devant tant de personnes, Khady avait du mal à ouvrir la bouche. Mais avec les applaudissements du public, elle prit son courage à deux mains. Tête redressée, elle avança lentement, les mains vides.

- Mais où est son discours ? demanda Nogaye aux jumelles.
- Elle l'a déchiré, lui répondit Jeannette.
- Quoi ? Mais comment va-t-elle faire avec toutes ces personnes ? Qu'est-ce qu'elle va dire ?

– Elle va improviser ! dit Marcella en souriant.

Après vingt secondes de silence, Khady décida enfin de parler.

– Il y a de cela trente-cinq ans, j'étais dans cette université en tant qu'étudiante, mais je n'ai jamais pensé que je serais un jour dans cette salle devant tant de personnes. Waouh ! J'ai le trac, vous savez.

L'assistance pouffa de rire.

– Je disais que je n'ai jamais pensé que je serais un jour dans cette salle, je n'ai jamais pensé que je serais l'auteure de ce livre autobiographique que vous tenez entre vos mains. Pourquoi ? Parce que j'avais peur de parler de moi-même. Pourtant, mon histoire est un peu ou même très originale.

Je m'appelle Khady Myriam Diop. Je suis la fille de ma mère et de son grand frère. Donc je suis une enfant incestueuse. Pourtant, je suis aussi normale que vous. Et le comble, j'ai été la coépouse de ma propre sœur pendant quatre ans. J'ai beaucoup souffert durant mon enfance. J'ai fait de la prison parce que j'ai tué mon père quand j'ai découvert qui il était vraiment. J'avais besoin de le faire pour rendre justice à ma façon. Après tant de galères, après la prison, la maltraitance, après tant de souffrances, j'ai rencontré un homme merveilleux qui m'a épousée. Il m'a rendue heureuse, Nourou. Mais ne supportant pas d'avoir épousé deux sœurs, mon mari a mis fin à ses jours. Beaucoup me

diront que c'est sa faute. Je n'en sais rien. J'ai fait des choses pas catholiques dans ma vie. Je l'avoue. Je n'ai pas le droit de le juger. Je n'ai pas le droit de juger qui que ce soit. C'est vrai, il a épousé une autre femme à mon insu. Mais il ne savait pas que c'était ma sœur. Il m'a trompée, certes, mais je ne lui en veux pas du tout aujourd'hui. Rares sont les hommes qui peuvent regarder leurs épouses les yeux dans les yeux et leur dire qu'ils ont une double vie. Il ne pouvait pas m'avouer son péché. Je le remercie beaucoup d'ailleurs, parce que si aujourd'hui j'ai retrouvé mes sœurs, c'est grâce à lui.

Dieu sait que je les ai cherchées partout. Quand Maman est morte, elles ont rejoint leur tante maternelle qui était par ailleurs l'épouse d'un diplomate ivoirien. Mes sœurs ont bénéficié de la nationalité ivoirienne. Leur père, me croyant criminelle, a fait des pieds et des mains pour que je ne les retrouve pas au point d'ailleurs de leur faire changer de prénom, par exemple. La vie nous a encore réunies.

Je ne vous le cache pas, il a fallu du temps pour que ma sœur et moi acceptions ce qui nous est arrivé. Nous avons partagé le même homme pendant des années. Ce n'est pas facile. Nogaye me dirait que dans presque chaque chose négative, y a quelque chose de positif.

Elle marqua une pause avant de poursuivre :

– Elle n'a pas tort, même si parfois, je ne suis pas entièrement d'accord avec elle. Vous savez, en pensant à mon défunt mari, j'essaie de comprendre son attitude. Je me dis que chacun de nous garde au fond de soi-même un secret. Moi par exemple, lorsque j'ai tué mon oncle de père, j'ai gardé le silence pendant des années. Nou, comme j'aimais appeler mon mari, ne voulait peut-être pas me détruire. Il s'est tu pour me protéger, comme je l'ai fait pour Maman lors de mon procès. Il nous faut un sacré courage, un courage fou même, pour révéler ce que nous avons enfoui dans le cœur.

Enfin bref, ce qui compte pour moi aujourd'hui, c'est la vie que je mène, mon combat au quotidien. Je me suis longtemps tue pour protéger les miens. Aujourd'hui, ce sont eux qui m'exhortent à briser le silence pour que l'inceste soit banni à jamais de notre société. Il y a des femmes, beaucoup de femmes d'ailleurs, qui sont victimes de cet acte ignoble.

Elles ont peur d'en parler, elles ont peur de porter plainte. Combien de femmes ont perdu leur dignité, leur honneur, leur vie, leur humanité dirais-je, à cause de ces pervers prédateurs sexuels ? Elles sont bafouées, mises à l'écart, remises en cause, humiliées, pointées du doigt, jugées, maltraitées ! À titre d'exemple, je peux citer ma propre mère. Elle s'est tue pendant vingt-sept ans, vingt-sept longues années durant lesquelles elle ne dormait pas, elle pleurait et se repliait sur elle-

même. Et si je n'avais pas insisté, elle allait emporter son secret dans sa tombe.

Khady interrompit son discours pendant quelques secondes, le temps de souffler avant de continuer sur un ton triste.

— Ce n'est pas juste ! Armons-nous de courage ! Osons pour y arriver ! Croyons en nos capacités de vaincre ! C'est en prenant mon courage à deux mains que j'ai pu retrouver ma famille, que j'ai retrouvé ce que j'avais perdu.

Cher public, je dédie ce livre à ma grand-mère chérie pour tout ce qu'elle a fait pour moi, à mon défunt mari pour tout ce qu'il m'a apporté, à ma mère, celle qui m'a mise au monde, à mon espoir, mon unique fille, à Nogaye, ma meilleure amie, à mes cousines et sœurs, à mes petites sœurs jumelles et à tous ceux qui gardent espoir, à tous ceux qui n'ont pas peur de vivre, qui n'ont pas peur d'affronter les écueils de la vie, qui n'ont pas peur de pardonner. La plupart des gens que je viens de citer ont disparu aujourd'hui, mais je les aimerai toujours et je continuerai de prier pour eux, chaque seconde, chaque minute, chaque heure, chaque jour, chaque mois, chaque année, à ma façon.

Nul ne peut modifier son passé. On peut changer le cours des choses ou même un futur proche ou lointain, mais le passé reste intact. Si toutefois l'individu tente de le changer parce que croyant l'avoir enterré pour toujours, il se déterrera lui-

même. Et le jour où le passé, cet excellent marathonien, attrapera l'ingrat ou même l'ambitieux qui a osé s'attaquer à lui. Ce dernier aura alors la honte de sa vie. Il devra lui-même rétablir la vérité. Parfois, l'envie d'être un quelconque personnage nous pousse à vouloir modifier notre passé, ce que nous avons déjà vécu. Nous essayons de changer notre propre histoire, nous rajoutons des faits, nous inventons une situation parce que nous voulons que les gens aient un sentiment de pitié pour nous ; parce que nous voulons que les gens nous prennent pour des héros, parce que nous voulons que la société nous prenne pour des personnes avec qui nous n'avons rien à voir, des personnes qui ne nous ressemblent en rien. En agissant de la sorte, nous ne faisons que cultiver un complexe, un manque de confiance, et perdre notre identité.

Complexé ? Pourquoi ? Parce que nous avons honte de nos origines au point de vouloir les effacer d'un coup de baguette magique. Le manque de confiance réside dans le fait que nous butons tout le temps, nous racontons des contrevérités. Nous hésitons. Nous avons constamment peur parce que dans cette foule à qui nous nous adressons se trouve peut-être Paté, notre voisin de longue date qui nous connaît mieux que nous-mêmes. Rien n'est plus embêtant que d'être un éternel calculateur. Même la machine conçue pour ça n'est pas fiable à cent pour cent. Parfois, elle se plante. Elle refuse de fonctionner. À force de se

comporter comme une machine, à force de vouloir être un éternel calculateur, l'homme finit par se tromper et se perdre.

L'identité, la vraie, est fondamentale. Nous n'avons pas besoin de nous leurrer, d'inventer ce qui n'a jamais existé pour attirer la pitié, la considération. Nous n'avons pas besoin de nous mentir et de mentir aux autres pour être des héros. Chacun est le héros de sa propre histoire. Il ne faut jamais minimiser ce que l'on est. Acceptons notre passé, vivons avec notre passé, regardons ce passé, aussi pénible soit-il, pour ne pas répéter les mêmes erreurs. Avoir un passé sombre ne signifie pas forcément qu'on n'aura pas un présent ou un futur éclairé, prometteur et heureux. Là n'est pas la question. Empruntons la lanterne de Diogène et à la place d'un homme tout court, cherchons les bonnes personnes, cherchons l'amour, la vérité, la chance !

De la part d'une femme de 55 ans, mère d'une toute petite fille qu'elle aime plus que tout au monde et qui puise son courage d'on ne sait où parce qu'après chaque épreuve, après chaque difficulté, après chaque rude bataille, elle se relève, plus forte que jamais.

Une dernière chose, chers lecteurs, l'essentiel dans la vie ce n'est pas seulement de réaliser ses rêves, l'essentiel c'est aussi de se sentir bien, épanoui, fier et responsable dans ce que l'on fait. Maintenant, ce

que l'on fait peut être un rêve. Tant mieux si ça arrive.

Khady fixa l'assistance, rassembla ses derniers mots et regarda longuement sa famille avant de continuer.

– Mais il peut s'agir également du rêve d'un camarade de classe, d'un parent, d'un voisin ou de l'inconnu qui est à l'autre bout de la Terre. Devenir romancière n'était pas ma destinée, mais celle d'une personne qui vit peut-être en Israël. Je vous remercie !

Après son discours improvisé, toute la salle se leva pour applaudir cette brave femme. Sa famille se jeta sur elle pour la féliciter.

– Tu es la meilleure, Khady ! Tu as marqué ton temps. En plus, ce n'est pas comme toutes ces séances de dédicace de livres auxquelles nous assistons d'habitude, lui dit l'une des jumelles.

L'autre ajouta avec fierté :

– Elle, c'est Khady Myriam Diop. Elle ne fait rien comme les autres.
– Merci, mes soeurs. Bon, il faut passer à la séance de dédicace maintenant, les lecteurs m'attendent.

Elle s'installa sur un fauteuil devant une longue file de lecteurs, impatients de la féliciter et de lui serrer la main.

- Pour qui vais-je signer cet ouvrage ? demanda-t-elle en se penchant sur le bouquin.
- Pour Sidi, lui dit un homme qui se tenait devant elle.

Elle leva les yeux et fit face à son premier amour. Elle garda le silence et sourit intérieurement. Lui aussi venait de comprendre. Le vase du silence était brisé à jamais. La vérité avait éclaté. La brise de ce matin la répandrait partout. L'autre combat à gagner était, pour Khady, celui de reconquérir le cœur de son premier amour. Tant pis s'il était divorcé, veuf ou marié ! Égoïste peut-être, mais c'était comme ça !

- Avec un immense plaisir, *ami* de longue date, répondit-elle.

Très fière d'elle-même et très inspirée également, Khady Myriam Diop pointa son stylo sur la première page du bouquin. Elle réfléchit quelques secondes avant de commencer à écrire :

« Sidi, le temps passe et certains sentiments disparaissent.

Des sentiments comme la haine, la colère...

Le temps efface et affaiblit.

La vie peut TOUT nous prendre, tout nous reprendre

Mais le véritable et premier AMOUR est inébranlable.

Il est invincible.

Il est immortel.

Il ne vieillit jamais.

Il résiste face à TOUT parce qu'il prend sa source dans les racines du cœur.

Je suis tellement désolée pour ce long et pesant silence, AMI et AMOUR de longue date.

Khady Myriam DIOP »

LE SÉNÉGAL
AUX ÉDITIONS L'HARMATTAN

Dernières parutions

L'ESTHÉTIQUE SOCIALE DES PULAAR
Socioanalyse d'un groupe ethnolinguistique
Sy Harouna

L'esthétique sociale pulaar est une mise en ordre éthique de la vie sociale. Elle est l'inventaire systématique de ce qu'il y a de beau et de laid dans le social relativement à ses valeurs, à ses normes, à ses règles et à ses codes qui commandent des postures, des relations, des rapports et des qualités appropriés. L'analyse des contradictions de la société pulaar du Fuuta Tooro a révélé des logiques et des stratégies fondées sur des rapports de castes et sur les représentations sociales que ces rapports produisent.

(31.00 euros, 304 p.)
ISBN : 978-2-343-11189-6, ISBN EBOOK : 978-2-14-002810-6

LE BAYNUNK GUNAAMOLO, UNE LANGUE DU SUD DU SÉNÉGAL
Analyse phonologique, morphologique et syntaxique
Diop Sokhna Bao - Préface de Denis Creissels

Le Sénégal est un pays multilingue avec des langues majoritaires et des langues minoritaires, de par le nombre de leurs locuteurs, mais également de par la quantité de travaux dont chacune dispose. Les langues majoritaires ont fait l'objet de nombreuses recherches, à la différences des langues minoritaires. Ce constat est à l'origine du choix porté sur la description de la variante gunaamolo du baynunk (parlé au sud du Sénégal, plus précisément à Niamone, dans la région de Ziguinchor) qui est une langue en danger très peu décrite. L'utilité et l'intérêt de ce travail résident dans la sauvegarde et la connaissance de cette langue et sa communauté. Elle peut servir aussi de référence à des recherches futures.

(Coll. *Études africaines*, 38.50 euros, 392 p.)
ISBN : 978-2-343-09614-8, ISBN EBOOK : 978-2-14-002913-4

DE L'HÉRITAGE ARABO-ISLAMIQUE SAINT-LOUISIEN
Une illustration par les œuvres d'Abbas Sall et d'Abdoulaye Fall Magatte
Fall Cheikh Tidiane - Préface de Samba Dieng et Postface de Mouhamed Habib Kébé

Cet ouvrage porte sur la réhabilitation du legs culturel arabo-islamique uest-africain en général et saint-louisien en particulier. Revaloriser un pan du patrimoine culturel par l'entremise de l'imagination poétique locale de deux intellectuels demeure l'objectif principal de cette étude. Une partie descriptive

constituée de la traduction d'une cinquantaine de poèmes suivie d'un volet analytique constitue la méthodologie de ce travail de recherche. La moisson tirée de ce travail préliminaire apporte quelques éclairages sur l'intérêt de la traduction de manuscrits arabes, notamment ceux produits par d'éminents ulémas du Sénégal, tels les deux poètes faisant l'objet de cette étude.

(Harmattan Sénégal, 35.00 euros, 340 p.)

ISBN : 978-2-343-11306-7, ISBN EBOOK : 978-2-14-003014-7

L'AGRICULTURE DU SÉNÉGAL SOUS LA COLONISATION

Diop Ismaïla

L'introduction de l'arachide au Sénégal au début du XXe siècle révolutionne le paysage agricole. La France décide alors de faire du Sénégal une colonie arachidière. Le Sénégal devient la troisième puissance arachidière du monde après les États-Unis et l'Inde. Cette monoculture extensive aboutit à un déficit vivrier chronique, une dégradation des sols, une dépendance vis-à-vis des importations de riz en provenance d'Asie. Pour y remédier, le rapport de la mission Roland Portères de 1952 recommande des mesures d'aménagement du territoire, de restauration des sols, de promotion de l'agriculture intégrée sérière.

(Harmattan Sénégal, 23.50 euros, 218 p.)

ISBN : 978-2-343-11129-2, ISBN EBOOK : 978-978-2-14-002836-6

CASAMANCE

À quand la paix ?

Bassène René Capain – Préface du père Nazaire Diatta

Malgré leur volonté et leur engagement affichés d'aller vers la fin du conflit armé en Casamance, la position des parties en guerre n'a jamais réellement évolué. L'État du Sénégal se dit prêt à négocier sur tous les points, sauf sur ceux relatifs à l'intégrité territoriale et l'unité nationale, alors que, de son côté, le MFDC soutient une position contraire en déclarant être disposé à ne négocier que sur la question se rapportant à l'indépendance totale de la Casamance. Cette situation montre que le conflit armé est encore loin de finir en Casamance.

(28.50 euros, 276 p.)

ISBN : 978-2-343-10426-3, ISBN EBOOK : 978-2-14-002593-8

PARCOURS D'UN JOURNALISTE AUTODIDACTE

Ndiaye Pape Ngagne

Préface de Mamoudou Ibra Kane

Pape Ngagne Ndiaye, par son style, est devenu un rendez-vous incontournable de l'espace audiovisuel sénégalais. L'émission «Faram Faccce» qu'il anime présentement sur TFM est très courue des hommes et femmes politiques pressés de se soumettre au feu roulant et nourri des questions du redoutable intervieweur, unique dans son genre. Ce livre n'est pas seulement une autobiographie, mais aussi une réflexion thématique et une sélection rigoureuse de certains numéros de la célèbre émission qui se veut «un décryptage des questions majeures de l'actualité nationale».

(37.00 euros, 360 p.)

ISBN : 978-2-343-09916-3, ISBN EBOOK : 978-978-2-14-002822-9

DES FRANCENABE AUX MODOU-MODOU

L'émigration sénégalaise contemporaine

Fall Papa Demba - Préface du Professeur Abdoulaye Bara Diop

Principalement centré sur la France et ses anciennes colonies d'Afrique, le champ migratoire sénégalais s'est, de manière originale, progressivement étendu à des destinations naguère méconnues ou peu fréquentées (comme les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique du Sud ou le Brésil). Peu à peu, les migrants sont devenus des acteurs incontournables du développement. La prise en compte de ces populations, et de leurs mouvements, devient donc nécessaire aux programmes et politiques de développement durable.

(Harmattan Sénégal, 40.00 euros, 559 p., Illustré en noir et blanc)

ISBN : 978-2-343-10796-7, ISBN EBOOK : 978-2-14-002539-6

«DOYEN» AMADY ALY DIENG, LE TRANSMETTEUR INTÉGRAL (1932-2015)

Économie biographique ou sémio-Histoire

Ngaïdé Abdarrahmane

Amady Ali Dieng nous a quittés il y a un an. Pour lui rendre hommage et s'en rappeler les enseignements, l'auteur de cet ouvrage a décidé de compiler ses nombreux écrits ou interventions. Les quatorze textes qui composent cette anthologie sont représentatifs et significatifs de la personnalité, du style et des préoccupations d'Amady Ali Dieng. On y retrouve son style, son humour et son esprit critique.

(Harmattan Sénégal, 23.50 euros, 228 p., Illustré en noir et blanc)

ISBN : 978-2-343-10855-1, ISBN EBOOK : 978-2-14-002561-7

41 RULES TO BE HAPPY

Kane Babaly

Seeing that happiness is the goal towards which all men strive for, the author wrote this book to help the reader in treasuring the joyous of life and realizing his desires in entirety, to be fulfilled, to claw his way to the top and to assure him it will turn out well in the end. Moreover, this book intends to give the keys us to get the secret for reaching we want in this life. 41 rules to be happy is a little self help book which has 41 rules that are meant to allow every reader to live life in full potential.

(Harmattan Sénégal, 14.50 euros, 138 p.)

ISBN : 978-2-343-10904-6, ISBN EBOOK : 978-2-14-002583-9

SÉNÉGAL

Les limites du Plan Sénégal Émergent

Mansour Samb El Hadji

Cet ouvrage présente une analyse profonde des politiques publiques en décortiquant le Plan Sénégal Émergent (PSE) qui jusque-là n'a fait l'objet d'aucune analyse critique sérieuse. Le Sénégal est face à un défi, le défi de son émergence, un défi qu'il compte relever avec tous ses fils. Ce défi qui mobilise aujourd'hui tout le monde doit nous pousser à proposer de nouveaux chemins et à animer un débat nécessaire et incontournable dans tout processus d'émergence.

(Harmattan Sénégal, 27.00 euros, 276 p.)

ISBN : 978-2-343-09721-3, ISBN EBOOK : 978-2-14-002372-9

SÉNÉGAL

Dynamiques paysannes et souveraineté alimentaire Le procès de production, la tenue foncère et la naissance d'un mouvement paysan

Diop Amadou Makhouredia

Préface d'Yves Guillermou ; Postface de Fodé Niang

Le présent ouvrage contribue à la compréhension des stratégies développées par la petite paysannerie et les dynamiques qui animent les exploitations agricoles familiales permettant la production de biens nécessaires à l'alimentation et l'entretien des familles. La capacité des paysans à prendre en main leurs propres préoccupations a été mise en évidence par l'émergence d'organisations, de groupements, d'associations et d'unions dans tout l'espace rural sénégalais.

(Harmattan Sénégal, 26.00 euros, 256 p.)

ISBN : 978-2-343-10852-0, ISBN EBOOK : 978-2-14-002457-3

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DES RELIGIONS AU SÉNÉGAL

Tamba Moustapha

Le Sénégal reste une exception dans le domaine religieux : 90 % de musulmans, 5 % de chrétiens et 5 % d'adeptes de l'animisme. C'est aussi le pays où les musulmans et les catholiques partagent le même cimetière, où les conjoints partagent des religions différentes, où les écoles privées catholiques comptent 60 à 70 % d'élèves de confession musulmane, etc. Ce phénomène n'est pas dû au hasard. L'histoire et la sociologie des religions permettent de l'expliquer amplement. Cet ouvrage souligne cette exception sénégalaise pour montrer qu'au moment où notre monde est en proie au fanatisme, à l'intolérance et au terrorisme religieux, le Sénégal propose un autre « modèle ».

(Coll. Études africaines, série Economie, 41.00 euros, 426 p.)

ISBN : 978-2-343-10424-9, ISBN EBOOK : 978-2-14-002506-8

FIGURES DU POLITIQUE ET DE L'INTELLECTUEL AU SÉNÉGAL

L.S. Senghor - M. Dia - A. Ly - CH. A. Diop A. Diouf & F. Mitterrand -

J.R. De Benoit - A. Seck - TH. Fall - A. M. Samb - A.M. Samb JR - TH.

Monod - H. Bocoum - G. R. Thilmans

Samb Djibril

Cet ouvrage réunit des personnalités politiques et/ou intellectuelles très diverses : Léopold Sédar Senghor, l'Immortel Noir ; Mamadou Dia, le brillant économiste ; François Mitterrand et Abdou Diouf, deux experts politiques, ou encore Théodore Monod, le savant probe. Ces figures sont autant de coryphées auxquels l'auteur a voulu rendre hommage, afin de rappeler que la terre africaine du Sénégal ne manque pas de princes de l'esprit ni de nourriture intellectuelle.

(26.00 euros, 266 p.)

ISBN : 978-2-343-10731-8, ISBN EBOOK : 978-2-14-002513-6

STRUCTURES ÉDITORIALES DU GROUPE L'HARMATTAN

L'HARMATTAN ITALIE

Via degli Artisti, 15
10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE

Kossuth l. u. 14-16.
1053 Budapest
harmattan@harmattan.hu

L'HARMATTAN SÉNÉGAL

10 VDN en face Mermoz
BP 45034 Dakar-Fann
senharmattan@gmail.com

L'HARMATTAN MALI

Sirakoro-Meguetana V31
Bamako
syllaka@yahoo.fr

L'HARMATTAN CAMEROUN

TSINGA/FECAFOOT
BP 11486 Yaoundé
inkoukam@gmail.com

L'HARMATTAN TOGO

Djidjole – Lomé
Maison Amela
face EPP BATOME
ddamela@aol.com

L'HARMATTAN BURKINA FASO

Achille Somé – tengnule@hotmail.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE

Résidence Karl – Cité des Arts
Abidjan-Cocody
03 BP 1588 Abidjan
espace_harmattan.ci@hotmail.fr

L'HARMATTAN RDC

185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala – Kinshasa
matangilamusadila@yahoo.fr

L'HARMATTAN ALGÉRIE

22, rue Moulay-Mohamed
31000 Oran
info2@harmattan-algerie.com

L'HARMATTAN CONGO

67, boulevard Denis-Sassou-N'Gesso
BP 2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN MAROC

5, rue Ferrane-Kouicha, Talaâ-Elkbira
Chrableyine, Fès-Médine
30000 Fès
harmattan.maroc@gmail.com

NOS LIBRAIRIES EN FRANCE

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

16, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.internationale@harmattan.fr
01 40 46 79 11
www.librairieharmattan.com

LIB. SCIENCES HUMAINES & HISTOIRE

21, rue des Écoles – 75005 paris
librairie.sh@harmattan.fr
01 46 34 13 71
www.librairieharmattansh.com

LIBRAIRIE L'ESPACE HARMATTAN

21 bis, rue des Écoles – 75005 paris
librairie.espace@harmattan.fr
01 43 29 49 42

LIB. MÉDITERRANÉE & MOYEN-ORIENT

7, rue des Carmes – 75005 Paris
librairie.mediterranee@harmattan.fr
01 43 29 71 15

LIBRAIRIE LE LUCERNAIRE

53, rue Notre-Dame-des-Champs – 75006 Paris
librairie@lucernaire.fr
01 42 22 67 13

CHAMBRE 7

A 27 ans, Khady Myriam, une journaliste très influente est condamnée à une longue peine d'emprisonnement. Elle passe 10 années en prison où elle rencontre Nogaye qui devient son pilier. Khady se confie à sa codétenue qui l'aide à tenir debout dans ce milieu carcéral où chaque femme traîne un lourd fardeau.

Née d'un père inconnu et d'une mère démissionnaire, celle que sa famille appelait « enfant illégitime » revit les différents chapitres de sa vie dans la chambre 7.

Après sa libération, Khady Myriam tente de reprendre sa vie en main, une nouvelle vie qui lui réserve bien des surprises.

Chambre 7 parle de toutes ces femmes rejetées, humiliées, violentées, mais qui réussissent à s'imposer face à une société injuste, sans pitié.



Faty DIENG est née à Touba, capitale du mouridisme. Après des études coraniques, puis au sein de la Maison d'éducation Mariama Ba de Gorée, elle s'inscrit à la Faculté des sciences juridiques et politiques de l'UCAD. Sa première année validée, parallèlement, elle réussit au concours d'entrée au CESTI (Centre d'Études des Sciences et Techniques de l'Information), dont elle sort avec son diplôme spécialisé en journalisme et communication, option Télévision. Faty Dieng est journaliste à TFM (Télévision Futurs Médias) depuis 2011.

Illustration de couverture :
© Michael Simons - 123rf.com

ISBN : 978-2-343-18243-8

18 €

